

Ev Anckert - une passion parisienne

Auger, Louise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Louise Auger

EV ANCKERT

Une passion parisienne

Collection
e-LIRE
FICTION

Ev Anckert

Auger, Louise

Numeriklivres (2012)

Etiquettes:roman

De passage en France pour faire la promotion de son livre, la québécoise Isabelle Coache fait la connaissance de Ev Anckert, l'éditrice de renom à la beauté et au charme remarquables. Avec une liberté qui n'a d'égale que celle de ses personnages, Louise Auger raconte la passion tumultueuse entre ces deux femmes, dans Paris où le climat de violence terroriste tisse la toile de fond d'un amour naissant entre ces deux êtres intenses.



LOUISE AUGER

NUMERIKLIVRES
Editeur de littérature grand public 100% numérique

Éditeur : Jean-François Gayraud
Éditrice déléguée : Anita Berchenko

Ce roman constitue la seconde édition, revue et corrigée, de *Ev Anckert* paru en 1994 aux Éditions Trois.

Tous droits réservés, Louise Auger et Numeriklivres.

Copyright 2012.

ISBN : 978-2-89717-368-5

eBook design : [Studio Numeriklivres](#)

Nous joindre : numeriklivres@gmail.com

Les publications numériques des Éditions Numeriklivres sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux s'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

À Marie,
ma reconnaissance pour toujours

*Il n'y a pas de liberté sans obéissance
et fidélité à ce qu'on a choisi*

Jean-Louis Barrault



La salle est bondée. Chaque fois, dans ces circonstances, elle ne perçoit subitement plus rien, qu'un brouillamini de formes en mouvement, un gâchis de peintures renversées, des rayures de cravates, des touffes de cheveux, des fleurs de chemisiers, des taches de couleurs barbouillées, des têtes et des bras sans visages, des rires, des bruits humains incohérents. Un haut-le-cœur l'envahit et l'envie de s'enfuir à toutes jambes. Elle ne sait d'ailleurs plus ce qu'elle est venue faire ici. Elle ne connaît personne à part la recherchiste de *Femme Plus*. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Saint-Sigmund, se dit Isabelle, faites que je ne lui tombe pas dessus ! Elle cherche son nom, son prénom, n'importe quoi, une piste. Mais c'est le vide total.

— Un évènement médiatique exceptionnel, avait clamé la recherchiste. Une super fête, avait-elle renchéri, vous verrez, tous les éditeurs y sont !

— Je n'aime pas vraiment ces situations sociales, avait expliqué Isabelle, puis je ne connais personne.

— Mais au contraire, avait jappé l'autre, il faut sortir, vous faire connaître !

Pour argument final, elle se ferait un plaisir de la présenter à Pivot, « que je connais bien... », avait-elle seriné l'air canaille. Au sens biblique ? Isabelle avait retenu la répartie. Quand l'esprit galope, les mots restent à l'écurie. Sa devise. Un vieux truc qui lui avait évité plus d'une gaffe. Son esprit ruminait sans arrêt, une panse fébrile qui mâchouillait la vie, trois fois plutôt qu'une. Ses sens toujours à l'affût taraudaient les gens, épinglaient des mimiques, déchiquetaient des regards, sondaient des intonations, s'acharnaient sur des petits riens anodins, décelaient de fausses notes, flairaient la moindre variation de température, sans qu'elle s'en rende compte, ses sens éventraient les gens, perçaient leur devanture et embrochaient une flopée de détails incongrus. Très tôt, elle avait appris à endiguer ce radar fiévreux qui posait trop de questions, devinait trop de secrets, disait trop de bêtises, importunait les grands. Valait mieux se taire. Et tant pis pour

la spontanéité qui l'émerveillait chez les autres.

Ses yeux s'habituent aux mouvements de la salle. Son corps bouge, elle recommence à sentir ses pieds, le sol à travers ses souliers, elle reprend connaissance, les taches redessinent des formes humaines peu à peu, les sons font des mots qu'elle saisit au vol, elle arrive petit à petit au lancement. Est-ce d'ailleurs un lancement ? Elle se sent à nouveau inconfortable. Pourquoi ne porte-t-elle pas attention à tous ces détails de la vie auxquels les autres accordent tant d'importance ?

Une affiche remarquable colore tous les murs de la salle. Une chaise longue, aux lattes de bois d'une blancheur aveuglante, est campée de trois quarts dans un sable châtain, où l'empreinte de pas laisse imaginer que le livre entrouvert, posé là sur cette chaise, à côté de lunettes teintées et d'un large chapeau rose, n'a été délaissé qu'un bref instant pour que sa lectrice coure saisir un ballon rose et jaune, flottant près du rivage, dans une soupe turquoise à perte de vue, au-dessus de laquelle se détache, en lettres dorées, le slogan « Je me livre au soleil ». Isabelle s'approche pour déchiffrer la signature. Cloustel, un illustrateur de bandes dessinées peut-être ou bien un peintre réputé dont elle ignore la griffe, naturellement. Les limites fort restreintes de sa culture mondaine la larguant dans la salle bondée où elle prend l'eau, l'image surgit, le cul entre deux chaises.

Une personne à la fois, à la rigueur trois ou quatre qu'elle connaît déjà, elle pavoise, elle irradie, elle flotte en plein bonheur. Elle a le contact humain quand il est très privé. En masse, comme ici, mondain et solitaire, l'humain se rétrécit et ses dragons s'affolent. Son âme est à l'étroit et clignote dans le noir. Tous les sens aux abois, elle est court-circuitée, se sent vide et sans fond. Elle n'est plus personne dans ces océans où il n'y a personne, que des écrans de glace, des robinets d'eau tiède, des puits muets et sourds qui font du bruit quand on y jette un sou. Il n'y a que des gens qui s'effleurent sans se toucher vraiment. Et elle les envie. Ils savent être là sans avoir l'air absent, ils savent ne rien dire d'eux l'air de dire quelque chose, ils ont l'air d'être heureux, ils savent nager sans se mouiller les pieds, ils connaissent la danse et s'entendent à merveille pour ne pas se marcher sur les pieds. Et quand ils se font mal, ils savent encaisser, se défendre ou se taire, et ramassent leurs morceaux l'air de n'avoir rien senti ni du coup asséné ni de celui subi. Elle, elle n'a pas appris, et c'est un handicap, à n'être pas entière sans se perdre de vue. Têtue, elle persiste à affronter ses peurs, à dompter ses dragons. Bravache, elle se convainc que, cette fois, elle sera mondaine avec succès, le doigt dans le nez, Jackie chez Onassis, Régine à l'Élysée, quelqu'un de délicieux, de subtil, de léger, qu'on croque en amuse-gueule. Incorrigible, sitôt pointé le nez lui

dégouline, c'est pénible et ardu, compliqué, tourmenté, elle devient vulnérable, un rien la déconcerte, c'est Proust chez Guermantes, elle cherche le temps perdu.

Ils ont tous un verre à la main. Isabelle part en quête du bar, se dit que ça, elle sait toujours trouver. Son ironie la remet d'aplomb. Elle contourne un groupe de quatre personnages, elle reconnaît au passage l'odeur familière d'*Eau Sauvage*, puis la voix mélodieuse, puis le complet marine et froissé de... Comment s'appelle-t-il déjà ? Les gens qui la consultent, elle retient leur nom, leur prénom, leurs parents, leurs enfants, leur grand-père, leur grand-mère, leur maîtresse, leur amant, au pluriel si ça se trouve, elle sait tout d'eux par cœur, même le nom de leur chien, une heure lui suffit, c'est engrangé, classé, gravé une fois pour toutes dans sa mémoire. Mais là, comme elle la sollicite, les indices battent en retraite. Elle aura l'air d'un sphinx s'il lui adresse la parole. Il l'aperçoit du coin de l'œil, en se tournant vers une femme blonde, à sa gauche. Leurs regards se croisent. Jean-Louis, voilà que ça lui revient ! Elle le salue d'un mouvement de la tête, ponctué d'un sourire qu'elle sent des plus engageants et qui l'étonne elle-même. Jean-Louis comment, déjà ?

Il lui happe le bras droit : « Isabelle Coache ! » Il détache correctement les syllabes de son patronyme si français, que les Français s'entêtent à prononcer Coach avec des haches partout et un frein à l'arrière, un chariot bringuebalant au milieu d'un western poussiéreux, les Sioux à ses trousses, la carcasse transpercée de flèches... Jean-Louis Trouë ! L'intervieweur qui l'a mise en boîte : « D'après vous, dites-moi, les femmes pourraient-elles se passer des hommes ? » Elle a séché, baragouinant comme une poivrôte : « Ça ne ferait pas, bien sûr, des enfants forts. » L'ineptie le fit s'éclater de rire sur les ondes, sans qu'elle sache s'il se moquait de sa trivialité ou s'il tentait de camoufler à son fidèle auditoire l'impudence avec laquelle elle venait de souligner au crayon gras la balourdise de sa question. Son attitude d'amicale familiarité lui donne à penser qu'il ne lui tient rigueur ni de l'une ni de l'autre. « Comment allez-vous, ma chère madame ? » Il insiste sur sa « chère » et elle sent d'autant plus sur la sienne l'imposture de sa main qui lui triture l'avant-bras.

Isabelle l'observe avec minutie. Frisant la cinquantaine, armé des appareils de sa célébrité, Jean-Louis Trouë porte néanmoins sa haute taille effilochée comme un habit qu'il aurait emprunté. Sa poitrine penchée vers l'avant, sur le point de verser, il résiste au typhon dans son dos, il tangué plus qu'il ne se tourne vers vous pour vous aborder. Intrusif, une vraie cornemuse, il parle sans respirer, s'exclame, s'étonne, se passionne, se pose la question, y répond d'un seul souffle.

C'est un moulin à mots, alerte et guilleret, qui grince dans les hautes pendant qu'il plie sur vous, incertain de vous rejoindre, son visage fripé, grave et bouleversant, où grésillent deux amandes tristes qui vous supplient de l'aimer. Il tire un plaisir sans retenue à l'introduire auprès de son petit groupe. À l'entendre, elle serait géniale, un incontournable, une étoile méconnue des milieux qu'ils fréquentent, mais que lui, l'heureux visionnaire, aurait su découvrir avant eux. Ses lèvres intarissables murmurent des éloges, son timbre de baryton patine d'une oreille à l'autre, la cajole en passant. Friand de sa reconnaissance, il en met tellement, qu'Isabelle se surprend que ce journaliste et ce réalisateur à qui il la présente ne s'esclaffent pas. Mais c'est lui qui hoquette un rire embarrassé entre deux points-virgules, repoussant d'un mouvement fébrile une mèche poivre et sel, toujours la même, qui retombe aussitôt, rebelle comme lui, éternel adolescent en mal de conquêtes. Elle le trouve émouvant, il fait la cour comme il mène ses entrevues, avec la fougue naïve d'un gamin vieillissant.

Ses yeux mauves se posent sur Isabelle, qui y reste accrochée, tandis qu'une main aux longs doigts s'enroule vigoureusement autour des siens. Son sourire dégage la même chaleur que ses yeux, un lac d'eau boréale où elle est seule au monde à ses côtés, quelque chose de paisible, de profond et de frais, la pierre et la soie mêlées. Isabelle cherche son souffle. Blonde, elle est fabuleusement blonde, avec des mèches cendrées de Norvégienne, de Danoise, de Suédoise, elle ne sait de quel pays nordique où les femmes sont blondes à la faire ramer. Sa bouche pulpeuse et gourmande, sans être lascive, sourit même quand elle ne sourit pas, un imperceptible rictus moqueur et attentif, amusé et curieux, avec deux rides légères aux commissures des lèvres, qui doivent s'ouvrir comme des fontaines quand elle rit aux éclats. Elle est grande, charpentée toute en muscles qu'Isabelle pressent sous le chemisier blousant, savamment entrouvert jusqu'à la naissance des seins.

Isabelle n'a pas assez d'yeux pour tout contempler. Elle essaie de rester là, juste d'être là. Le film défile au ralenti, elle plie un peu les genoux pour mieux sentir ses pieds, redresse son dos, se tire vers l'arrière. La longue main s'étire vers elle, la bouche s'entrouvre, sourit, lui parle. La voix traînante, l'accent étranger, elle entend Romy Schneider, elle voit Marthe Keller, ses ovaires tressaillent. Isabelle coule dans le lac, brûle de la toucher, les pierres mauves plantées dans ses yeux font des ronds dans son ventre. La main chaude l'enlace, un cocon duveteux, une ondée savoureuse, un feutre rassurant, une nasse aguichante, Isabelle s'allume, son sang bat le tambour, ses oreilles bourdonnent. Elle ne saisit pas son nom, que Jean-Louis lui décline

avec son pedigree, quelqu'un de connu. Isabelle atterrit. Elle doit préférer les hommes. Aucune chance de la faire frémir ni même de retenir son attention. La salive l'abandonne, elle s'éteint. Non, je ne connais pas cette dame, je n'ai pas ce plaisir, vite, finissons-en, ils doivent être une douzaine à se bousculer dans son antichambre ! La beauté continue de sourire, ses yeux intensément posés sur elle, Isabelle se rallume. Jean-Louis fait du bruit. Oui, je suis enchantée, ravie, c'est l'extase, cher Trouë, mais elle dit tout bêtement « Bonjour, madame » en lui serrant la main.

Isabelle entend, tout à coup, qu'elle ne peut pas ne pas connaître, au moins, la collection que Jean-Louis mentionne. Elle dit que oui, bien sûr, Kaufmann, entre autres, y a été publiée. La blonde s'étonne, Isabelle est-elle psychanalyste ? Jean-Louis prend la parole, parle de violence conjugale, explique un peu le livre d'Isabelle, vante son éclectisme comme s'il s'agissait du sien. Isabelle glisse un mot ou deux. La blonde fait « Hmm, hmm... », murmure « Je vois... », et l'échange tombe à plat. Elle n'a rien à me dire, constate Isabelle, moi non plus, si ce n'est : « Je vous ferais l'amour. » Isabelle la regarde, longtemps et trop intensément. La beauté se tait, longtemps et trop obstinément. Quand le diable galope, les chevaux mangent du foin. Son désir crachote, un serin dans un aquarium, un bourdon qui trifouille une digitale. Le ridicule tue, conclut Isabelle. Prétextant le goût d'un apéro, elle fait de la tête un dernier salut poli au groupe et se retire à reculons, récupérant son bras que Jean-Louis ne lâche plus, lui serrant la main une dernière fois, au revoir et merci, mon cher Trouë.

Cette femme-là est un mythe, un fantasme, rumine-t-elle en fendant la foule. Impossible à vivre ou stupide ou tombe-l'homme ou frigide ou cérébrale ou déjà mère et grand-mère. Elle doit être mariée, fidèle, intouchable... Grand-mère... Coache, tu divagues, elle a ton âge, un peu plus peut-être. Trente-huit ? Quarante, maximum ? Isabelle fait le compte, six, huit ans de différence... Et puis, pourquoi cette magnifique blonde aimerait-elle les femmes ? Mais où est le bar, sapristi ! Les devinettes l'énervent, Isabelle s'ordonne de ne plus y penser. D'ailleurs, comment sait-on qu'une femme préfère les femmes ? Il n'existe aucun indice infallible. La première fois qu'une femme l'a embrassée sur la bouche... Aïe ! Elle vient de buter sur une petite rousse plantureuse.

Une apparition, une curiosité qui tranche sur le décor. La poitrine comme une réclame de slip pour hommes, observe Isabelle, remplie à ras bord. La vision lui arrache un sourire, soulagée de reprendre contact avec la vie ordinaire dans toute sa splendeur, abondante,

frétillante, légère et insouciante. L'apparition s'enquiert : « Où est le bar ? » Avec une voix de souris qui fume deux paquets de Gauloises par jour. Une voix de rogomme, s'indignait la mère d'Isabelle à propos d'Henriette, la sœur de son père, une excentrique, toujours grée, rajoutait sa mère, comme la chienne à Jacques. Ils l'avaient cueillie un matin de janvier à la gare Windsor, s'amenant de Toronto. Henriette descendit du train, sa mère aspira, fit un grand ho ! scandalisé. Cigarette au bec, en jaquette et pantoufles, son loulou de Poméranie emmitouflé sur sa poitrine gargantuesque, son sac de tricot pendouillant au bout du bras, Henriette faisait des bye-bye avec la patte du chien en direction de sa mère, qui expira : « Henri ! Ne va pas me dire qu'elle ne pourrait pas s'habiller, au moins pour voyager ? » Henri, qui admirait l'effronterie de sa sœur, de répliquer sans oser regarder sa Gisèle : « Encore heureux qu'elle hâisse les déshabillés. En flanelle, au moins, c'est distingué ! » Isabelle avait pouffé. L'humour de son père avait le don rassurant de désamorcer les orages les plus menaçants. Sa mère ne lui avait jamais pardonné pour autant d'avoir pris le parti d'Henriette. Une trahison de plus à son débit, dans le grand livre affectif de sa mère, qui comptabilisait les affronts depuis sa naissance, qui n'avait été, à l'entendre, qu'une boucherie inutile. Encore aujourd'hui, Isabelle soupçonne sa tante dépareillée, sa complice muette, d'avoir délibérément torturé le snobisme de sa mère, juste pour entendre son rire. Les perles de ton âme, disait sa tante, en la chatouillant au creux du lit.

La souris Henriette gigote sous son nez. « Je ne sais pas, j'arrive, lui réplique Isabelle en riant. Au fond, à gauche, peut-être. Tout le monde s'amasse dans ce coin-là. » Sans dire merci ni rien, la souris rousse lui tourne le dos, fonce dans cette direction, jouant de ses avant-bras comme de repoussoirs à monde, accrochant un coude, un bras, au passage. On dirait qu'elle se venge d'être si courte sur pattes. Isabelle la suit, profitant du passage qu'elle lui taille, se faisant l'effet d'une girafe aérienne précédée d'une gerboise galopante.



C'était au fond d'un vestiaire. Une nuit de février. Ça portait un nom anglais, le Malcom's ou le Harris Bar. Pascal l'y avait amenée. À deux heures du matin, disait-il, c'est la seule boîte de nuit qui swinge encore. Faute de préposée, ils devaient embouquer dans cet étroit et long vestiaire. La bousculade, des gens sortaient par vagues successives avec leur manteau, d'autres en file attendaient d'y entrer, une vraie foire. Isabelle avait retiré son manteau, que Pascal était allé suspendre en même temps que son immense cape. Il en était ressorti rutilant, puis s'était empressé de prendre possession d'une table, juste en face du vestiaire, qu'un groupe venait à peine de libérer. Elle le suivait en fouillant dans son sac, elle avait oublié ses cigarettes dans les poches de son manteau. Elle est retournée au vestiaire, en blaguant à propos de son horreur des foules : « Si tu ne me revois pas d'ici une demi-heure, appelle les pompiers, je serai grimpée au plafond. »

Le vestiaire était vide. Elle s'est enfouie jusqu'au fond, a ausculté ses poches, mis la main sur ses cigarettes et, comme elle se retournait, une Noire est entrée, sa fourrure sur le bras. Une grande Noire très maquillée, qui sentait le parfum et la poudre, qui souriait de toute sa bouche rose bonbon. L'image avait jailli, c'est le soir de sortie de Aunt Jemima. Elle prenait toute la place avec sa fourrure, sans se gêner, et lança un hello ! à faire gémir un mort. Elle est grise, conclut Isabelle, qui entreprit de la contourner en se faufilant à gauche, du côté opposé au vison, que la grande Jemima laissait mollement traîner de sa hanche jusqu'à terre. Puis, c'est arrivé comme une pierre déboule une colline. La femme a enserré sa taille de son bras droit, s'est collée contre elle en la tassant très doucement vers l'arrière, dans la pile de manteaux, et l'a embrassée sur la bouche, lentement, très lentement, en murmurant quelque chose en anglais, trois ou quatre mots dont elle n'a compris que « honey ». Elle a fondu dans le lainage et le poil. Une éternité, une seconde, une minute tout au plus. Le temps que la belle Jemima s'empare de sa bouche, qu'elle la mouille de sa langue en l'ouvrant comme une huître, qu'elle enserre sa lèvre inférieure entre ses lèvres charnues, le temps de goûter au parfum de sa bouche rose bonbon sur la sienne, le temps du petit son humide lorsqu'elle s'est

détachée, ce fut tout. Son bras ramena Isabelle au milieu du vestiaire, pendant qu'elle marmonnait quelque chose en riant. Les mots de la belle Jemima lui échappaient, mais la voix claironnait joyeusement. Ce qui venait de se passer à l'instant était la chose la plus ordinaire à laquelle une femme peut s'attendre en sortant d'un vestiaire ! Isabelle eut le flash coloré de n'être qu'une oie blanche. Elle s'extirpa de là en remplaçant ses cheveux, que son intrusion dans le fouillis de manteaux avait électrifiés. Personne ne la croirait, elle avait imaginé tout cela. Ses mains tremblaient, elle avait les poils dressés sur les bras, les genoux en guenilles, la culotte mouillée, elle ne rêvait pas, une femme l'avait embrassée. La situation était complètement farfelue. Elle l'avait laissée faire, une parfaite inconnue. Un homme aurait osé, elle aurait hurlé au viol !

Elle émergeait du vestiaire, elle resplendissait, survoltée et vaguement dans les pommes. Il y avait des coudes, des têtes, des corps lourds, du bruit, de la fumée, de l'ouate qu'elle repoussait et Pascal, d'un coup, là, devant elle. Elle dégrisa. De son siège, il avait tout vu. Elle ne respirait plus. Elle perdait contenance et cherchait son feu. Qu'allait-il penser, que les femmes l'attiraient ? Son regard amusé laissait flotter dans le mou cette question délicate qui lui vissait les tripes. Le bel éclat de rire de Pascal les lui remit en place : « Vous avez un charme irrésistible, madame. » Il se pencha vers elle pour lui serrer le genou. La scène lui avait plu, il ne s'en cachait pas. C'était une anecdote suave et délicieuse, elle plaisait aux femmes. Sa main qui prit la sienne finit de la rassurer : et tant mieux pour elle si elles embrassaient bien ! Elle lui sera reconnaissante toute sa vie de cette petite phrase complice. Elle ne lui a jamais dit, elle le regrette encore.

Le scotch dans une main, une Marlboro dans l'autre, elle observe cette faune colorée et s'ennuie poliment. Ses yeux balaient la salle, pas de tête blonde en vue. Trop de monde, son horizon se limite aux six ou sept attroupements qui l'entourent. Une superbe tête blonde qui dépasse toutes les autres. Elle l'apercevrait, irait droit vers elle et lui dirait... Qu'est-ce qu'elle lui dirait ? Je me sens dans tes bras si petite, si petite auprès de toi... Elle imitait la voix nasillarde 78 tours de Lucienne Boyer et il riait. Pascal était vivant, drôle et enveloppant. Elle se glissait contre lui, une voûte immense et chaude qui sentait *Eau Sauvage* de Dior. Divinement beau, beaucoup plus grand qu'elle, vêtu de façon extravagante, il émergeait de la foule, un antidote à l'ennui, avec sa cape, son Borsalino, ses deux mètres qu'il portait avec superbe, manifestement heureux de survoler le commun des mortels. Elle a ri avec Pascal comme jamais avec un homme. Ils étaient complices comme on l'est entre filles. En fait, c'était là leur problème, ils étaient entre filles, lui et elle, bien plus qu'entre un homme et une femme. Ils

se mangeaient des yeux, se faisaient une cour tripotante, excitante, mais, hélas, toujours verticale ! Rien qui put les allonger, à bout de souffle, les jetant dans les jambes l'un de l'autre.

La seule fois où elle a vu Pascal nu, ce fut la catastrophe. Il avait une érection enthousiaste, lui-même en était abasourdi, pris de court on dirait, sans trop savoir qu'en faire. Debout au milieu de la chambre, plutôt que de se coller à elle davantage, il reculait son bassin tout en continuant de l'embrasser, évitant que son sexe ne l'effleure. Croyant à un recul stratégique, Isabelle empoigna son pénis à pleine main. La vigueur de son geste finit de l'effrayer, il recula d'un coup. De surprise, elle le retint fermement, il hurla en lui refilant une claque sonore sur la main. Elle bredouilla des excuses maladroites, il se renfrogna dans une bouderie coléreuse, qu'elle n'osa briser de crainte d'entendre de sa bouche les méchancetés dont, contrite et honteuse, elle s'aspergeait déjà généreusement. Ce fut leur seule tentative sexuelle. Certains diraient : un échec, d'autres : simple raté de routine. Pour eux, ce fut la révélation de ce qu'ils soupçonnaient déjà : Pascal aimait autant les hommes qu'elle, les femmes. Elle s'était montrée brutale faute d'expérience et lui, totalement inexpérimenté faute d'intérêt. Ils auraient pu en rire, ce fut le début de la fin. La magie s'était cassée, le beau couple qu'ils formaient était un faux et leur intégrité leur coupait toute envie de continuer à faire comme si.

Isabelle guette toujours la recherchiste, dont le nom lui revient de moins en moins, comme son invitation d'ailleurs. Comment pourrait-elle la reconnaître, de toute manière, dans ce fouillis humain ? Peut-être aurait-il été plus utile de se planter près du vestiaire pour ne pas la rater. Sortir du placard. Elle avait ri aux éclats quand des années plus tard, chez Renaud-Bray, elle avait découvert cette expression qu'un homosexuel avait choisie pour titre de son livre. Le défi d'assumer son homosexualité dans le monde, écrivait-il, des « straights ». Elle est sortie du placard au fond d'un vestiaire. C'est, en tout cas, à cette occasion qu'elle a appris que l'apparence d'une femme n'a rien à voir avec son orientation, pas plus que la couleur de la voilure avec le cap d'un trois-mâts ! Bon, se dit-elle, si je poireaute ici encore longtemps, le temps me manquera pour aller dîner. Elle engloutit son scotch, décide-t-elle, et elle s'en va.

Claire Lescop, enfin un visage familial ! Claire l'embrasse sur les deux joues, lui fait la bise, dit-elle. Elle frétille, elle jubile, comblée, parfaitement à l'aise dans son élément, qu'Isabelle appelle le social et elle, le travail. Claire s'étonne de la savoir ici. Elle n'a pas cru sage de l'inviter. « Avec le décalage horaire, susurre-t-elle, tu dois être complètement dans les vapes... » Elle n'a pas cru qu'elle était

disponible, « avec tout le boulot que je te donne », ajoute-t-elle, ingénue. « Oh, tu étais parfaite avec Trouë, ce matin ! » s'empresse-t-elle de conclure en douceur.

Claire représente sa maison d'édition en Europe et, sans elle, Isabelle ne serait pas à Paris pour vendre son bouquin. Alors, pourquoi, Saint-Sigmund, fait-elle toutes ces minauderies autour de cette invitation ? Au fond, tranche-t-elle, Claire n'avait pas eu envie de la traîner à sa suite. Peu importe, elle a été invitée ! Claire s'informe habilement par qui, curieuse, c'est son métier. Isabelle lui répond que le nom lui échappe, Claire lève les yeux au ciel, agacée une fois de plus par ce qu'elle nomme de la négligence professionnelle. Amusée, Isabelle lui renvoie la balle.

— Tu sais sûrement de qui il s'agit. C'est la recherchiste de *Femme Plus*.

— Chloé Saint-Germain ?

Claire connaît tout le monde et se rappelle leur nom spontanément, sans effort, un vrai bottin téléphonique, un annuaire ambulant des gens utiles et célèbres du Tout-Paris flamboyant. Isabelle admire cette mémoire fabuleuse, qui lui fait cruellement défaut. Elle hésite un instant, pense à Daphnis et Chloé... Un prénom d'opéra, la recherchiste portait un prénom d'opéra.

— Non, décide-t-elle, pas Chloé, je me serais souvenue de ce nom-là...

— Ben... Gisèle Casevant ?

— Oui, c'est ça, Gisèle Casevant ! s'exclame Isabelle, allégée d'avoir dénoué l'intrigue. Tiens, pense-t-elle à voix haute, c'est curieux... C'est le prénom de ma mère et je ne m'en suis pas souvenue...

Claire la reluke un instant, enchaîne sans se soucier de ce détail futile.

— Je ne savais pas qu'elle était encore là, je la croyais passée au *Figaro*. Elle est la maîtresse de Dominique Pervenche, tu sais, l'éditeur en chef ? C'est une bonne femme, la mère Casevant !

Isabelle l'ignorait. Sa curiosité mondaine est protozoaire, aussi élémentaire que celle d'une amibe pour le vaudou. Ce qui ennuie royalement Claire, qui se pourfend à la mettre au parfum de qui fait quoi à qui comment où pourquoi et quand. « Mais ces gens-là

m'oublent dès qu'ils m'ont vue ! » avait-elle rétorqué quand Claire lui avait, un jour, reproché son manque d'attention pour les vedettes de tout acabit.

— Peut-être, ma belle, peut-être... Mais c'est leur privilège, ta carrière dépend d'eux, la leur est faite !

— Raison de plus pour qu'ils n'aient pas besoin de mes coups d'encensoir pour survivre.

— Ce n'est pas avec cette attitude-là, ma belle, que tu vas te faire un nom !

— Mon nom est fait depuis trente ans, Claire, et je ne m'en porte pas plus mal ! Puis, pour ma carrière, je te fais entièrement confiance. Moi, mon livre est écrit.

— Dis donc, qu'est-ce que tu crois ? Que ton travail est terminé ? Il ne fait que commencer, ma belle ! On publie un livre pour qu'il soit lu...

Isabelle avait eu droit à un sermon sur les rouages médiatiques, que Claire lui avait balancé sur une note accusatrice. Elle en faisait une affaire personnelle et semblait prendre l'attitude nonchalante d'Isabelle pour du mépris à son égard. Elle n'avait pas tout à fait tort, Isabelle méprise la condescendance et Claire déploie un zèle complaisant à séduire tout ce qui porte un titre. Elles ne vibraient pas sur la même longueur d'onde et, de toute évidence, leur relation ne serait jamais intime. Isabelle n'aurait pas désiré pour autant que leur collaboration, jusque-là fructueuse, s'épuise sur des divergences de valeurs personnelles. Elle avait interrompu Claire en pleine envolée, qui en était rendue à lui reprocher de ne pas avoir de répondeur automatique à la maison.

— Claire, tu as parfaitement raison, je suis indisciplinée et je vais tâcher de me corriger. Je m'en vais donc me faire voir en France... » Claire n'avait pu retenir un rire discret. Elle aime bien les allusions égrillardes, le mot d'Isabelle s'en rapprochait. « ... Et pour m'envoyer me faire voir, je te fais totalement confiance ! » Claire l'avait poussée du coude, en riant pour de bon.

La paix était conclue. Mais elle reste fragile. Malgré ses bonnes intentions, Isabelle doit s'avouer vaincue. Dès que leur contact déborde la routine de ceux que Claire lui décroche à gauche et à droite pour publiciser son livre, Isabelle se sent pataude, éléphantesque et d'un intérêt aussi médiocre à ses yeux que le

souvenir de sa première tétée. Claire s'extasie pour les gens qui brillent sur la scène publique, elle aime être impressionnée comme d'autres, caressées. Isabelle ne lui fait ni l'un ni l'autre. Elle n'a pu susciter son intérêt plus de trois minutes. Claire lui refait la bise, deux coups de joue, le bec dans le vide : « À tout à l'heure, ma belle, je fais un tour de piste, y a un monde fou ! Je te revois plus tard, tu ne pars pas tout de suite ? Si je mets la main sur Bastide, je te le présente, tu verras, c'est un bonhomme ! Je te téléphone sans faute demain... » À peine a-t-elle le temps de récupérer ses oreilles, Claire s'est volatilisée, plus vite que son parfum qui s'agrippe à son cou.

Gisèle Casevant ne se montre toujours pas. Le glaçon goûte Claire. *Poison*, quel nom pour un parfum ! Elle renonce à sa dernière gorgée, pas à l'urgence d'un autre scotch et s'aligne vaillamment sur le bar.

Isabelle la voit qui renouvelle son verre de vin blanc. Son dos est large, puissant, sa taille longue et souple, ses hanches et ses fesses disparaissent sous l'abondance de tissu noir et blanc d'une jupe à motifs imprimés, qui ondulent au moindre de ses mouvements. Elle se retourne, elle cherche quelqu'un, elle l'a vue. Isabelle se dirige vers elle, prenant soin de ne pas s'empresser. Elle a le temps d'apercevoir un généreux bracelet or et une bague colossale, de remarquer la nonchalance de son bras replié sur le comptoir, d'admirer l'élégance de sa main, de sentir la force que dégagent ses longs doigts, elle arrive à sa hauteur.

— Au risque de passer pour illettrée, je n'ai pas saisi votre prénom tout à l'heure...

Sa voix sonne étrangement assurée, voire frondeuse. Le sentiment la frôle qu'étrangère dans cette ville, néophyte de passage dans ce milieu mondain, toutes les audaces lui sont permises. Le syndrome du club Med. Un titre de livre. Isabelle pense à plein d'imbécillités, son esprit vagabonde dès que son cœur se fige.

— Evankeurte.

La blonde n'ajoute rien de plus, que ces syllabes qui s'alignent dans sa tête. Quand le diable galope, les chevaux... Isabelle se rappelle à l'ordre, cherche à distinguer le nom du prénom, la lumière jaillit.

— Comme dans Ève et Adam ?

— Sans e ni Adam.

Le « e » traîne en longueur, en même temps que s'attarde son

regard. Elle scrute Isabelle soigneusement, sans se presser, avec une attention soutenue qui frise l'insolence. Elle passe tout en revue. La chevelure châtain, le front large de Henriette, les yeux verts de Gisèle, le nez fin, les pommettes saillantes, les mâchoires musclées de Henri, le menton délicat de grand-mère Coache et ses lèvres galbées, Isabelle sait ce qu'elle regarde, ignore ce qu'elle y voit. Elle allait s'en inquiéter, la belle blonde enchaîne de sa voix de mezzo.

— On me dit que votre premier livre traitait de la passion, parlez-m'en...

Son accent imprègne les syllabes d'une langueur courtisane qui laisse Isabelle au point mort, engourdie comme un ver enroulé à l'hameçon. Elle saisit son verre de vin, y trempe les lèvres, sourit au serveur, se retourne vers Isabelle. Elle est partout et nulle part, sa requête est polie, sans plus, se désole Isabelle. Avec un siècle de retard, elle comprend tout à coup qu'elle a voulu dire Ève, sans e muet. Elle s'appelle Ev. Quelque chose qui finit en eurte. Adam... Elle veut dire qu'il n'y a pas d'homme dans sa vie ou qu'elle n'en désire pas. Ce serait trop beau ! Le cœur d'Isabelle s'affole, bat l'amble au creux de son cerveau. L'idée la traverse soudain qu'elle lui signifiait la lourdeur de son calembour. Isabelle déguste l'imbroglio du message et l'aplomb de la répartie.

La conversation s'emboîte comme par enchantement, d'abord sur son premier livre, ensuite sur le second. Isabelle parle tout le temps, beaucoup trop, de ses livres, de sa profession de psychologue, de la tournée des médias, un peu de violence, très peu de passion, pas du tout de désir, dont il lui semble que ce soit le seul sujet intéressant pour l'instant. Elle n'apprend rien sur Ev, qui enchaîne ses questions à ses réponses, sans lui laisser la moindre prise sur la conversation. Une journaliste professionnelle. Elle est impénétrable, se dit Isabelle. Le double sens grivois lui chatouille l'esprit, en même temps que surgit la question, sans prévenir.

— Et les amours homosexuelles, qu'en pensez-vous ?

Un moment de flottement, le temps de reprendre son souffle. Ou bien elle est irrémédiablement candide ou bien elle lui tend une perche, non, un madrier, et Isabelle s'entend lui répliquer d'un trait.

— Rien en particulier, mais je serais heureuse de vous y convertir !

Elle lit d'abord la surprise, puis quelque chose qui ressemble à de l'amusement, avant d'entendre son rire, qu'Ev déploie en détournant

son beau visage vers la droite. Isabelle l'a mise mal à l'aise. Ev rosit au bas des joues, très légèrement, ramène lentement son regard vers elle. Isabelle constate qu'elle n'a l'air ni fâchée ni vraiment troublée. Ev promène ses yeux sur elle, sans gêne, avec une assurance qu'Isabelle encaisse en silence. Elle n'est pas embarrassée, se dit-elle, désarçonnée plutôt. Cette grande blonde ne s'attendait pas à ce qu'elle prenne les devants. Ev sourit encore, ouvre la bouche, Isabelle se demande ce qui l'attend.

— Êtes-vous à Paris pour longtemps ?

— Un mois, deux peut-être...

Isabelle répond docilement. Elle veut rester complice du pouvoir qu'Ev s'accorde d'opposer à son invitation hardie une réponse évasive. Elle ajoute que cela dépend de l'allure que prendra la tournée et du temps qu'elle décidera de passer en vacances, ici à Paris ou ailleurs, elle ne sait pas.

Ev fouille son sac. Isabelle commence à se ratatiner. Saint-Sigmund, qu'est-ce qu'elle attend pour réagir ? Elle vient de lui faire une passe grosse comme une montagne, elle accouche d'une souris !

— Et il y a un troisième livre en perspective ? s'enquiert Ev.

Isabelle réplique que oui, sûrement, il y aura un autre livre, un jour. Elle n'en peut plus, elle s'impatiente de tourner en rond. Pourquoi lui demande-t-elle si elle est à Paris pour longtemps ? Ev ne répond pas tout de suite, lui tend sa carte, un geste très doux et lent. J'aime ses yeux lilas, pense Isabelle. Ev souhaite qu'elle lui fasse parvenir ses deux premiers livres, le plus tôt possible, précise-t-elle. « Appelez-moi, mardi, à ce numéro... J'y tiens ! Avant quinze heures. »

Ev Anckert, présidente. Isabelle relève les yeux, les Éditions Anckert c'est elle, murmure oui, bien sûr. Sans lui tendre la main, Ev se lève, esquisse le sourire de Marthe Keller, ajoute : « Vous aimez les moules, j'imagine ? » et s'éloigne, tout doucement, sans attendre sa réponse. Isabelle ne sera pas venue pour rien.



Paris. Vendredi, 28 avril

Les paulownias de la place Fürstemberg sont en fleurs. Printemps tardif, me dit-on, cette année. Je viens de savourer les Floralties Naïves au petit musée naïf (hé oui !) tout près d'ici. Tu n'aurais pas aimé : pas de noir et blanc ! Paris toujours aussi enivrante. Suis en désir... Une blonde magnifique, rencontrée hier soir. À suivre dans ma prochaine lettre. Je t'embrasse,

Isabelle

Complice de ses amours depuis dix ans, Timothée va trépigner d'impatience en lisant cette carte postale. Si ses ressources financières n'étaient pas si serrées, elle lui aurait téléphoné Paris-Montréal pour le simple plaisir de l'entendre s'éclater de rire au-dessus de l'Atlantique.

Elle aimerait que Timothée soit ici, accoudée avec elle à cette table du Flore. Elle qui saisit les gens d'un coup d'œil, Isabelle lui parlerait de sa rencontre avec Ev, la lui décrirait sans omettre le moindre sourcillement, le moindre frémissement de la lèvre, sans rater de peaufiner l'effet de sa voix de mezzo et le frétillement de son accent dans chacune de ses cellules. Elle dirait tout à Timothée, qui saurait lui tracer le portrait d'Ev Anckert, évaluer ses chances de succès et la rassurer sur les risques qu'elle entrevoit à se lancer, cul par-dessus tête, dans une aventure avec cette grande blonde qui lui coupe le souffle. Timothée a toujours le don de prendre la distance que, dans ses élans d'excessive, elle oublie de préserver pour ne pas se blesser. Timothée la photographe, qui sait reculer avant de se propulser dans l'action, Timothée la sage, qui compense sa réserve naturelle en se vautrant dans les hauts et les bas de sa vie passionnée. Timothée, se murmure Isabelle, tu me manques et je penserai à toi, mardi, en essayant, comme tu me le conseilles si souvent, de ne pas tomber avant que l'autre soit par terre ! Mais si je réussis ça, si je parviens à rester prudente, peut-être que tu vas t'ennuyer, même plus que moi, à me regarder aller sagement.



La passion amoureuse tire sa force fulgurante de l'énergie créatrice qu'elle nous insuffle. Entre l'extase de s'abandonner corps et âme et la douleur de peut-être en souffrir si l'autre nous abandonnait, entre ces deux pôles de la passion, l'abandon de soi et l'abandon de l'autre, ressurgit sans arrêt la conviction que sa propre vie vaut la peine d'être vécue. Sans cette conviction salvatrice, l'artiste paralyserait d'effroi devant sa toile vierge, se tairait à jamais devant la page blanche. L'art est un mensonge qui dit la vérité. Picasso avait raison. Comme l'art, la passion amoureuse nous projette dans l'action et nous branche sur notre propre vérité, nous enrachine dans notre désir d'exister malgré tout. Dans la joie de l'abandon, nous risquons d'aimer et d'être aimés, nous créons notre propre vie, au-delà de nos peurs muettes, au-delà de nos douleurs refoulées. Et l'enfant en nous, mal aimé et craintif, solitaire et désespérément affamé de reconnaissance, respire tout à coup, barbouille sa page blanche, invente sa vie à la mesure de son Soi le plus authentique.

Calée dans ses oreillers, Ev relit ce passage une troisième fois. Une vieille psy qui prend du galon depuis vingt ans aurait pu écrire ça, se dit-elle, pas cette jeune beauté qui fait des galipettes dans les cocktails ! « *Un mensonge qui dit la vérité...* » Bien sûr, remarque Ev, je connaissais ce mot, Coache s'est référée au grimoire que j'ai moi-même publié, il y a quatre ans ! De là à voir la passion comme une création, Ev se l'avoue, l'idée ne l'a jamais effleurée. Elle se demande ce qu'en penserait Mado... Ou Guido, tiens, il en resterait baba ! Son grand Picasso servi entre Marilyn French et Alice Miller ! Décidément, cette fille ne manque pas d'audace... Et Guido en raffolerait, conclut Ev. Lui qui ne demande pas mieux que d'être étonné, là, avec la belle Coache, il en aurait plein la gueule !

La passion amoureuse : Entre l'extase et la douleur. Ev ne parvient pas à rassembler les morceaux. Cette femme est une énigme. Un sourire lui échappe. Elle cherche dans ses souvenirs, ne se rappelle pas qu'une femme lui ait fait des avances aussi crues. Non, pas crues, révise-t-elle. Il n'y avait aucune vulgarité dans le ton ni dans l'attitude. De

l'élégance, plutôt. Une pointe d'effronterie, jetée avec une candeur désarmante. Elle l'aurait embrassée. Elle en mourait d'envie. Depuis le début, constate Ev. J'ai flanché dès que je l'ai vue... Deux émeraudes incroyables qui la dardaient, la cherchaient sans répit. Ev approche la jaquette. Sur la photo, la lumière caresse la joue gauche, chaque trait émerge en relief, finement ciselé. Du travail d'artiste, conclut Ev. Enfin un éditeur, se dit-elle, qui a compris qu'on ne vend pas du papier, mais une gueule. Avec ce petit accent qui grasseye, la belle Québécoise va ravir la France. Trouë, en tout cas, était gagné. Bon sang, ce qu'il en mettait ! La pauvre fille en était embarrassée... Non, Ev se ravise, ce n'est pas la timidité qui l'étouffe, celle-là ! « Je me ferais un plaisir de vous y convertir... » La répartie était fine, mais drue. Une autre aurait bredouillé quelque platitude. Coache, non. Peu importe que vous n'ayez jamais couché avec une femme, je vous veux et vous verrez, vous aimerez ! Avec une telle désinvolture, Ev lui aurait cloué le bec sur le champ ! Au lieu de quoi, elle s'est sentie rougir. Une vierge dans un bordel ! Le souvenir la soufflette en passant. Putain, cette fille est culottée ! Ev rit malgré elle... À peine a-t-elle accordé un hochement de tête à Bastide. Ev en jouit encore, quelle tête il faisait, le vieux con ! Elle en a vu plus d'un minauder, se contorsionner en ronds de jambe, que ce salaud humiliait, leur rabattant l'égo en un tournemain. Coache, elle, s'est payé sa poire, l'ignorant comme un pou. Ev s'est dit que la Québécoise ne manquait pas de toupet. C'est qu'il a le bras long, Bastide, un vicieux qui s'est mérité la réputation de lancer ou de démolir une carrière en trois phrases. Bastide ne tolère pas qu'on l'ignore. Ev ne le connaît que trop, il la réduira en purée. À peine Coache leur tournait-elle le dos, qu'il s'aiguissait les dents.

— Dans quel bouge, mon pauvre Trouë, êtes-vous donc aller repêcher cette petite provinciale ?

Le sang d'Ev n'a fait qu'un tour. Ce cul-terreux allait ravalier sa morgue ou elle ne s'appelait pas Anckert !

— À propos, Léon, le gifla-t-elle d'un jet, comment se porte votre femme ? Je ne l'ai pas vue, ce soir. Serait-elle retournée en Auvergne sans vous ?

Trouë, Léautaud, même Bastide, toute la galerie a saisi le portrait. Une fille de rien, la jupe toujours étriquée, le cheveu rouge, les mamelons et le cul aux enchères... Ev n'a jamais pu croiser la femme de Bastide sans penser à une pute de régiment. Une fille à trois sous qui le trompe comme elle fume, à la queue leu leu. Et ça se mêle d'en traiter une autre de pute et de provinciale ! Ev rugit encore. Et qu'il

n'a même pas lue, de surcroît ! Qu'il lise ou pas, le salaud, Bastide ne fera pas de quartier ! Si critique il y a, ce sera vitriolique.

C'est tout de même stupide, se dit-elle aussitôt, de se montrer aussi désinvolte quand on veut vendre son bouquin. Coache ne manque pourtant pas de métier. Lescop était dithyrambique, l'autre soir. « Un raz-de-marée médiatique. » Ev n'en doute pas un instant, Lescop connaît ce boulot mieux que quiconque en France.

Ev se demande tout à coup si elle ne s'est pas gourée. Coache a trop de métier pour faire la tête à une star comme Bastide. Peut-être ignorait-elle l'importance de Bastide. Difficile à imaginer, Lescop ne l'aurait pas lâchée dans cette jungle sans l'avertir... Quoique, se ravise Ev, Coache n'a pas porté attention à Léautaud non plus... En fait, il n'y en avait que pour elle, Ev se rend à l'évidence. Isabelle Coache n'était pas là pour se brancher à la télé, encore moins pour séduire des vedettes comme Bastide...

Mais, putain, qu'est-ce que c'est que cette fille ? À peine débarquée, elle se rue dans les pattes d'une dame ! Et puis, on n'écrit pas sur la passion de cette façon sans en connaître un bout là-dessus. La prudence est de rigueur, avise Ev, pas question de se faire blouser par une aventurière ! D'ailleurs, il doit bien y avoir quelques rumeurs qui circulent... Chloé saurait. Les night-clubs, elle les fréquente tous. Et question potins, alors là, même Lescop ne lui arrive pas à la cheville ! Le mieux sera de lui téléphoner dès demain, en entrant.

Ravie de son idée, Ev échappe un bâillement, jette un coup d'œil à sa montre. Minuit vingt-cinq. Elle retire ses lunettes, secoue les oreillers, elle a suffisamment pensé à Isabelle Coache pour aujourd'hui. La vision de Bastide l'effleure. Ev éteint, s'étire sous les draps. Bastide aurait dû y songer par deux fois. Il est resté coi. Il la craint, avec son fric et ses titres. Pauvre type !... Lina Bastide s'éloignait du bar, Ev la revoit. Isabelle lui parlait pendant que, derrière elle, se faufilait la femme de Bastide, salement éméchée. Le contraste entre les deux femmes. La sensation lui revient, elle l'a su à cet instant-là, les injures de Bastide l'avaient atteinte personnellement. Ev l'a senti à ce moment précis, cette grande fauve lui appartenait déjà... Ev relâche son souffle. Tout ou rien. Pas de sauterie d'un soir. Ce sera tout ou rien, elle le sait. Complètement dingue, marmonne-t-elle. Ev s'abandonne au néant.



« Madame Anckert est actuellement en conférence. Désirez-vous laisser un message ? » Il est 15 heures pile. Pourquoi lui demande-t-elle de lui téléphoner à cette heure, si elle est en réunion ? Sa naïveté est incorrigible.

— Non, merci. Je rappellerai... » Elle ne rappellera pas. Ev Anckert l'a complètement oubliée.

— Un instant, je vous prie, je vous reviens...

Elle avait dit avant 15 heures. C'est ça, elle appelle trop tard, Ev n'est plus libre. Si elle n'avait pas chipoté dix minutes avant de se décider ! Cette femme lui fait perdre son sang-froid. Elle l'impressionne avec son assurance, son élégance naturelle, son sourire narquois et sa beauté époustouflante. Puis, cette façon de la reluquer comme une pièce mise en vente chez Drouot !

« Allô, oui ? Madame Coache ? Je vous passe madame Anckert à l'instant. Ne quittez pas, je vous prie. »

Isabelle inspire profondément. Saint-Sigmund, supplie-t-elle, faites qu'elle ne soit pas libre ! Cesse de faire l'autruche, se reprend-elle aussitôt, tu meurs d'envie de la revoir. Elle a le trac, c'est ça, elle est assise deux mètres à côté de ses bottines. Toute la journée, elle a flotté au-dessus de son corps, dans un état second, le cerveau dans le coma et le cœur rachitique, serré dans un étau. Rien de délirant, se dit-elle, c'est plutôt la panique. Misérable, elle s'était sentie misérable toute la journée. On lui aurait écrasé un pied, qu'elle se serait excusée. C'est cette vieille chipie. D'habitude, elle ne manque pas de répartie, mais là, elle en a pris pour son rhume... Deux billets de métro, me semble que c'est français, s'insurge Isabelle. « Je comprends pas, là ! » Une vieille haïssable, les lunettes bringuebalantes au bout du nez. Une madame pipi dans le cagibi de la billetterie. Elle s'est reprise, a prononcé clairement, avec le moins d'accent possible. Deux, quatre, six, la vieille maudite comptait les mailles de son tricot ! Du calme, s'est-elle dit, elle est sourde comme un pot. Elle s'est donc reprise,

cette fois à tue-tête : « Deux billets pour le métro ! » L'autre continuait de compter les mailles de son tricot, sans même remuer un cil. Isabelle croyait rêver. C'est pas possible, s'est-elle dit, je suis dans un film ! Non, à Candid Camera ! Quelqu'un, une voix d'homme, a crié : « Ben alors, y en a marre ! Vous le prenez ce métro, oui ou non ? » Isabelle s'est retournée et là, derrière elle, la file ! Elle voit la file de Français qui attendent après elle. C'était trop pour une seule femme. Elle frappe sur la vitre, la madame pipi lève les yeux sur elle : « 'sont pas des billets que j'vends, 'sont des tickets ! » Puis, elle retourne à son tricot sans lui donner les deux billets. Elle aurait braillé. Ça gueulait par-derrière, ça niaisait par devant, elle a eu la fantaisie de lui rentrer une aiguille dans le nez, elle se voyait tout aussi bien s'écraser dans un coin et pleurnicher comme une enfant. Son bon sens habituel a pris le dessus : « Okay, bon yeu, ça va faire à c't'heure ! Donnez-moi c'que j'vous d'mande ! » Là, s'est-elle réjouie, c'est à ton tour de traduire ! « Bah, qu'est-ce que vous voulez ? », sans lever le nez de son tricot ! Elle a plié, vaincue : « Deux tickets... » Elle avait la voix dans le soubassement. Comme si ça ne suffisait pas, madame pipi lui grelotte, un sourire victorieux sur ses lèvres en papier de riz : « Bah, vous voyez ? C'pas si terrible ! »

Ça l'a détricotée pour la journée... Colonisée, ratatinée. Un œuf de dinde dans un nid de poule. Déphasée toute la journée... Puis là, elle poireaute au bout du fil. Respire, Coache, respire ! Au moins, se rassure Isabelle, elle a reçu copie de mes livres. Peut-être est-ce tout ce qui l'intéresse. Claire s'est inquiétée : « Bah, dis donc, ma belle, la mère Anckert s'intéresse à toi, on dirait ! N'oublie pas que tu as un contrat exclusif avec nous, hein ? » Ev Anckert croit peut-être qu'elle lui tourne autour pour éditer chez elle... Non, pas après ce qu'elle lui a lancé, l'autre soir. La convertir ! Bon, t'as l'air fin, là, elle doit te prendre pour une louve... Coache, respire, respire, t'es pas le chaperon rouge, non plus !

— Comment allez-vous, chère madame Docteur ?

Sa voix déboule. Une avalanche. Isabelle en a l'estomac qui frémit. Elle sent le ton taquin. La voix la happe, chaude, toute chaude.

— Appelez-moi Isabelle. Je vous accorde cette familiarité.

Ev rit. Un rire qui part du ventre. Isabelle a un frisson.

— Vos livres me sont rapidement parvenus et je vous en remercie. Votre service de presse est des plus efficaces. J'ai pris beaucoup de plaisir à vous lire. Vous êtes libre pour dîner, j'espère ?

— Oui, bien sûr, bafouille Isabelle. Le cœur va lui sortir par l'oreille.

— Je passe vous prendre à votre hôtel, à...

Isabelle l'interrompt, recouvrant l'usage de la parole.

— Il n'est pas plus simple que je vous rejoigne au restaurant ?

— Non, je vous assure, pas du tout. Je déteste attendre.

Qu'est-ce qui la fait rire ?

— Vous préférez que ce soit moi qui vous attende ?

— Hmm, hmm... Je serai là à dix-huit heures. Je ne vous ferai pas languir.

— Oh, c'est déjà fait !

Là, maintenant, Isabelle sait ce qui la fait rire.

— Je vous quitte maintenant... Je vous vois tout à l'heure.

Isabelle cherche l'origine de son accent, qui n'est ni allemand ni flamand. Ev va raccrocher.

— Mais vous n'avez pas mes coordonnées !

Isabelle crie presque dans l'appareil, afin de la rattraper.

— Rassurez-vous, réplique Ev, j'ai tout ce qu'il me faut !

Et elle raccroche.

De qui et comment a-t-elle obtenu son adresse à Paris ?



En tirant la porte, Isabelle l'aperçoit. Ev est assise dans l'un des fauteuils style Empire que les propriétaires de l'auberge ont eu la généreuse initiative de lover à la sortie des toilettes, dans l'encoignure qu'une étroite baie vitrée ouvre dans ce corridor, qui prend ainsi des allures d'antichambre. Isabelle s'allume, flattée qu'Ev soit venue l'attendre ici, et lui dit à la blague qu'elle convient parfaitement à ce décor voluptueux. Ev se lève en riant, s'approche, lui murmure : « Il est plus de onze heures... Je vous offre le choix. » Son visage est tout près du sien. « Nous rentrons sur Paris où je vous raccompagne très sagement à votre hôtel... » Isabelle n'a aucune envie d'être sage, elle pose ses mains sur la taille d'Ev. « ... ou nous passons la nuit ici... » Ev défait un bouton de son chemisier, glissant son regard dans l'échancrure encore discrète qu'elle élargit du bout des doigts. « ... et je te promets de ne pas être sage. » Ce tutoiement soudain est déjà une caresse. Ev plante ses yeux à nouveau dans les siens, attend sa réponse. Les doigts d'Isabelle longent son dos et remontent vers sa nuque, elle tend ses lèvres vers Ev, ses seins, son ventre, ses cuisses, son sexe humide, Isabelle lui dit oui de partout.

Ev fait l'amour comme elle commande un plat ou fixe un rendez-vous, avec l'assurance tranquille d'une femme qui sait ce qu'elle veut exactement, sans arrogance, sereine et paisible, convaincue de ses droits, sans suffisance aucune, mais certaine de ses buts et des moyens dont elle dispose pour y parvenir. Ev prend son sexe dans sa bouche, déguste son plaisir avec la gourmandise de celle qui s'offre un fruit à la fin du repas. Isabelle est le velours de la pêche qu'elle mouille et qu'elle lèche, le coulis de framboise qu'Ev roule entre ses dents, la griotte qu'elle grignote, la fraise trempée de crème qu'elle avale d'une bouchée, elle est la mangue juteuse, rose et dégoulinante qu'Ev mordille et suce. Isabelle fait des clapotis de chaloupe en dérive.

Ev avait tout préparé, laissant peu de choses au hasard. D'abord, son adresse, dont elle s'est informée auprès de Lescop. Puis, cette auberge enveloppante, campée au bord de la Loire, dans un décor médiéval à lui couper le souffle. Ev avait décidé du menu à l'avance, avec la complicité du chef, un huit services gastronomique, mais léger, de

grands crus servis avec parcimonie, rien pour les enivrer, tout pour allumer la gourmandise et le désir. Peinture, cinéma, littérature, la conversation glissait entre les services. Une marée montante. Des phrases anodines accrochaient Isabelle à ses lèvres, des jeux de mots élégants, des vouvolements discrets l'approchaient tout bas, des silences pleins d'yeux l'accostaient. Isabelle s'avavançait vers Ev, son rire la projetait au loin. Des mouvements magiques la ramenaient vers Ev, la collaient sur sa joue, dans son cou, la happaient, imperceptiblement, des regards mouillaient entre elles. Lausanne, Paris, Baléares, Corfou, Sydney, Florence, géographie intime de sa vie avant elle, Ev lui faisait la cour, du bout de sa planète. Isabelle la parcourait partout. La grâce de ses gestes, l'eau calme de ses yeux, le grain de sa voix sur sa peau, Isabelle s'emportait, tripotait son collier et lui jouait dans le cou, sans remuer un doigt. Du sable dans la gorge, Isabelle plongeait la rejoindre et la plage, imperceptiblement, fondait entre elles. Isabelle avalait ses odeurs, Ev lui ruminait les yeux, la table disparaissait. Un souvenir murmuré, Ev écoutait, s'intéressait, questionnait, son corps cherchait le sien, Isabelle répondait, Ev s'étonnait, la table reparait. Ev souriait, son doigt jouait sur la nappe avec un grain de sel, la table se retirait, je te veux. Isabelle suivait des yeux la veine bleue sous son blouson de daim, la table se gonflait, je te ferais l'amour. Ev se taisait, nous avons tout le temps, la table s'allongeait. Isabelle quêtait le sel et leurs mains se léchaient, je meurs d'envie de toi, la table s'effondrait et la marée montait.

La chambre, enfin, la chambre réservée en même temps que la table, prévue pour la nuit flambée qu'Ev n'a pas hésité à prendre pour acquise. Une chambre charnelle, calfeutrée et sensuelle, conçue pour s'y vautrer dans le plaisir impudique, sans retenue.

Alors qu'Isabelle entreprend à son tour de déboutonner son chemisier, Ev repousse la main d'Isabelle, calmement : « Non, pas maintenant. Je veux d'abord le plaisir de te voir jouir... » Ev la déshabille, parle en la caressant : « Mmmm... Tu as des seins d'ondine ! », passe la main sur ses fesses : « Des quignons de pain frais ! », glisse la tête entre ses cuisses : « Tu es juste à point, on dirait... » Ev parle et son impudeur l'excite autant, sinon plus que sa bouche, silencieuse, qui l'avale goulûment. Isabelle a joui, debout, les genoux flageolants. Puis, sur le lit où Ev l'a étendue aussitôt, en la pénétrant profondément du regard, qu'elle a gardé ancré dans celui d'Isabelle, jusqu'à ce qu'elle déborde, qu'elle explose sous les yeux lilas, en refermant les siens au dernier assaut d'Ev dans son ventre. Ce n'est qu'à ce moment qu'Ev s'est dévêtue sans se presser et qu'Isabelle a pu la caresser, pendant qu'Ev la reprenait en douceur.

Plus tard dans la nuit, Ev s'est laissée prendre avec la même passion attentive que celle qu'elle avait mise à tirer d'Isabelle tout ce qu'elle pouvait donner. Isabelle n'a compris qu'une fois sur l'autoroute, en chemin vers ce manoir de rêve où elle l'amenait dîner, pourquoi Ev avait ri qu'elle lui offre de l'attendre au restaurant. Et elle a su, dès ce moment, qu'elle avait affaire à une femme exceptionnelle qui, en plus d'un humour vif qu'elle manie avec aisance et de son charme naturel dont elle use savamment, séduit d'abord par l'élégance raffinée de son assurance. La convertir, ce qu'elle a dû rire !



Huilée comme une mécanique souple depuis huit jours, la tournée s'emballe et lui laisse de moins en moins de temps pour respirer. Elle avait le temps de filer en douce au Jeu de Paume, en fin d'après-midi. Une heure, deux peut-être, pour recoller ses morceaux devant des morceaux de lumière... Sa journée est fichue ! Elle aurait dû refuser carrément, laisser Claire se débrouiller avec ses rendez-vous. Une télé en direct à vingt heures, et puis l'entrevue avec *Elle*, allez hop, entre deux radios ! La forcer à annuler... Saint-Sigmund, elle a encore plié ! Un déjeuner-causerie... Faudra trouver un taxi en sortant de la radio juive. En espérant que l'enregistrement ne s'éternise pas. Le restaurant est à l'autre bout de la carte. Déjeuner-causerie, tu parles ! Isabelle se sent bouillir. Question, réponse, question, réponse, je précise, je corrige, je m'explique, je me reprends, je me cite, je me fouille, un exemple, du concret, du palpable. L'autre mange pendant ce temps-là, son micro planté dans mon assiette. Moi, je picore entre deux questions, je mange froid, elle chaud, je bois trop, elle pas, je sors de là K.-O, l'estomac dans les talons, la cervelle dans le bordeaux, pis la langue dans ma poche ! Elle a beau se prévenir, se faire la leçon, se gourmander, elle s'emballe, défend son livre, se prend à cœur, on jurerait que sa vie en dépend. Timothée la trouve excessive. Le vent toujours en poupe, tu brûles tous tes vaisseaux, lui reproche-t-elle. Peut-être, Tim, peut-être... Des fois je t'envie, s'émeut Isabelle, de savoir prendre la vie avec du recul. Des fois, comme ce matin.

Sapristi, la radio-taxi grésille sans arrêt, pas moyen de réfléchir en paix ! Des voix nasillardes. « Allô, cinquante-deux ? Allô, allô ! Cinquante-deux ? La Villette, là, complètement bloqué ! Je répète : complètement bloqué ! » Et ça hurle dans le micro. On se croirait dans le maquis. « Ici, quarante-trois. Bien reçu. Je répète : bien reçu, cinquante-deux ! » Et pourquoi pas les carottes sont cuites ?... Les siennes sont cuites, en tout cas. Les vacances alléchantes après sa tournée, c'est à revoir. Il faudra qu'elle révise l'état de sa cagnotte. Même avec son billet de retour ouvert, si ses fonds passent à se trotter pour vendre son livre, il n'est plus évident du tout qu'elle en aura suffisamment pour se balader en toute liberté. Tout dépend, bien

sûr, du nombre d'entrevues qui s'ajouteront... Qu'est-ce qui lui a pris de proposer ça ? Une escalade, comme dans un couple. Isabelle s'est sentie bernée, trahie. Pour Claire, il n'y a que le livre qui compte. Elle, elle est la devanture que Claire trimballe d'un bout à l'autre de la France, comme une vieille sacoche vide. Saint-Sigmund, on ne s'entend pas penser, ici dedans !

— Vous ne pouvez pas baisser le volume de votre radio ? À sept heures du matin, c'est plutôt désagréable !

— Vous croyez que ça m'amuse, moi, de conduire à cette heure, dans cette ville d'enfoirés ?

Ils s'avertissent l'un l'autre des bouchons et des barrages policiers. Le chauffeur qui la ramenait de la gare du Nord, l'autre jour, lui a expliqué de long en large. Un vrai réseau de solidarité, disait-il avec fierté. Suffit de voir le chauffeur de ce matin. Il ne lâche pas le micro, ne rate pas un message, passe ses commentaires, gueule des ordres, à croire qu'on risque de sauter sur une mine ! On dirait un vieux troupier nostalgique. Lui et le cinquante-deux ont dû faire leurs classes dans la Résistance, en quarante.

— Je comprends que vous ayez besoin de vos messages, monsieur. Je vous dis simplement de baisser le volume, c'est trop demander ?

— Oh, ça va, ça va...

Elle l'a désamorcé. Il grogne, mais il baisse le volume. Le grésillement s'assourdit. Elle respire mieux.

Il y a Ev, dans tout ça. Isabelle voudrait bien se garder quelques soirées libres, quelques matinées, surtout... Mercredi, ce n'était pas la grande forme. À midi, elle serait bien retournée se coucher... Elle ne peut tout de même pas expliquer ça à Claire. « Te rends-tu compte, ma belle, que ton livre marche très fort ? On ne peut pas refuser des interviews... » Isabelle a sursauté. Le sprint d'il y a deux ans, non merci, elle ne va pas se farcir le marathon, une fois de plus ! Claire n'a rien compris. Elle n'écoutait même pas. « Oh, la, la... Si tu veux te payer des caprices de vedette, maintenant, bah, faut y mettre le prix, ma belle ! » Isabelle l'aurait égorgée. Au lieu de quoi, elle s'est égosillée dans le téléphone.

— Caprice ou pas, je ne veux plus de journées chargées comme tu es en train de m'en fourrer. C'est-y assez clair ? Je resterai une ou deux semaines de plus, s'il le faut, mais tu vas répartir les entrevues sans que je m'épuise, comme je ne vais pas manquer de le faire si tu

continues à rajouter des imprévus comme tu te le permets, sans mon accord d'ailleurs, depuis trois jours !

Claire est restée silencieuse un moment au bout du fil et, la voix sèche, coupante, a tranché.

— Comme tu voudras, ma belle ! Je te préviens, en revanche, que je n'entreprendrai aucune démarche à Montréal pour défrayer une tournée de plus d'un mois. Tu veux étirer la tournée, souffler entre les interviews ? Soit ! Ce sera sur ton compte, pas sur le mien ! Tu assumes les coûts en surplus, déplacements compris, on se comprend bien ?

Claire a haussé le ton graduellement. À la fin, elle hurlait au bout du fil. Isabelle déteste les disputes. Son talon d'Achille. Elle perd pied, elle ne sait plus si elle a tort ou raison de se fâcher. Il lui arrive même de ne plus se rappeler pourquoi elle l'était. Elle a plié. Pour faire la paix. Sa faille, sa crevasse, faire la paix à tout prix.

— D'accord, Claire. Je préfère encore payer de ma poche plutôt que de courir le marathon aux frais de la reine.

Elle venait de se pendre avec sa corde. Sa répartie a fait rire Claire, l'atmosphère s'est détendue, Isabelle a raccroché, satisfaite d'avoir marqué son point. Pour réaliser, dix minutes plus tard, sous la douche, qu'elle venait de se fourrer elle-même dans un carcan de six semaines, au lieu des quatre prévues au programme. Sans compter le prix qu'il va lui en coûter. La paix romaine, qu'on appelle ça !

Et puis, Saint-Sigmund de merde, se rebiffe-t-elle, si ses vacances sont à l'eau, elle aura au moins un peu plus de temps pour voir Ev ! Si elle la revoit, bien entendu. Déjà vendredi et elle n'a toujours pas de ses nouvelles. Maintenant qu'elle t'a eue, Coache, et bien eue à part ça, elle va marquer son calepin de conquêtes d'une petite croix au côté de ton nom, affaire juteuse et savoureuse, soit, affaire classée, tout de même !

Isabelle s'est dit, sur le coup, que son au revoir ouvrait la porte sur de futurs rendez-vous. Elle n'en est plus aussi sûre. La belle Ev s'est montrée réservée tout au long du retour. Peut-être juste prudente, après tout, comment savoir ? S'approcher d'une telle femme ou grimper l'Annapurna, c'est du pareil au même.

Galante, au matin, Ev l'a raccompagnée en voiture jusqu'au porche de son hôtel.

— Vous m’avez fait passer une soirée inoubliable.

Ev la vouvoyait, très 1900, aristocratique, la cour distante respectueuse après l’intimité orgiaque. Il y avait pourtant de la chaleur dans sa voix. Elle semblait sincère.

— C’est réciproque...

Saint-Sigmund, il n’y a qu’elle pour faire dans l’ineptie à des moments pareils ! Ev a souri... Quand elle sourit, l’Annapurna est une colline au loin.

— Au revoir, Isabelle...

Sans lui tendre la main ni rien, aucun contact physique à part ses yeux lilas intenses qui la parcouraient encore. Mais ça chantait dans les basses... Elle a une voix de baldaquin, qui donne envie de s’étendre à ses côtés. Si elle avait osé, Isabelle l’aurait embrassée une dernière fois. Pas devant l’hôtel... L’idée de se contorsionner pour la rejoindre à l’autre bout de la banquette était incongrue. Isabelle s’est contentée de murmurer le même au revoir, est descendue et rentrée sans se retourner. Son dos la démangeait. Ce regard sur son dos, qui la caressait encore... Ev attendait qu’elle ait franchi le porche avant de redémarrer. Peut-être que la voie n’était pas libre, tout simplement.

« Ah, la, la, la, la ! Quel bordel, ce pays ! Et voyez ce canari, là, qui ne sait même pas manier le volant ! Et ça se dit Français ! Immigré de mes fesses, oui ! » Saint-Sigmund, elle est tombée sur un psychopathe obsédé par les cons ! Il en voit partout, une vraie manie. Les piétons à la con qui se jettent au-devant des automobilistes, ces pauv’ cons pas foutus d’embrayer à temps, les autobus de con qui se tassent tout de travers à ces conneries de terminus et ralentissent cette connerie de circulation, les bouchons à la con au carrefour que c’tte con de gendarme ne fait rien pour régler, et ça continue, tout y passe, les feux verts, les carrefours giratoires, la chaussée cahoteuse, la chaleur inhabituelle de ce mois de mai, les autres automobilistes, surtout, qu’il se meurt d’égorger et qu’il traite de pouffiasses, d’enfoirés, d’enculés, d’ordures, quand ce n’est pas, à bout de vocabulaire, de pieds-noirs à la con. L’insulte suprême qu’il accompagne, immanquablement, du majeur gauche pointé dans le pare-brise. Si elle était assurée de trouver un autre taxi, elle descendrait tout de suite. Il lui rentre dedans, un sabre dans du camembert. S’il pouvait se taire deux minutes...

« Tu es étonnamment une femme très sage... ou très discrète.

Aucune rumeur de partouze à ton sujet, en tout cas ! » lui a-t-elle lancé, lors d'un répit. En femme avertie, Ev avait mené sa petite enquête sur la discrétion de ses mœurs. Elle est archiconnue... Sans être paranoïaque, elle doit toujours surveiller les qu'en-dira-t-on. Tu as bien fait de ne pas l'embrasser devant l'hôtel, se rassure Isabelle. Non, ça ne tient pas. Ev l'embrassait à pleine bouche, au beau milieu du corridor, n'importe qui aurait pu les surprendre ! Et devant la porte de la chambre aussi, sapristi, Ev avait déjà commencé à la déshabiller ! Ce n'est sûrement pas par prudence. De la stratégie, peut-être, la laisser macérer dans son jus. Ce serait son genre, ça, se laisser désirer et la cueillir « juste à point », comme elle dit ! Laquelle est allée pêcher l'autre, toute la question est là. Ev en avait envie autant qu'elle, en tout cas, de ça elle est certaine. Si elle s'écoutait, elle sauterait sur le téléphone pour la relancer... Non, non, non, non, Coache, pas de panique ! La dernière chose à faire avec Ev Anckert. Elle aime prendre les devants, faut être stupide pour ne pas le voir. Et jusqu'ici, tu as vu juste, Coache. Elle aime bien se faire prendre, mais après avoir pris. La dernière chose à faire avec une femme comme ça, c'est de lui courir après. Si elle a envie de te revoir, conclut Isabelle, elle sait où te rejoindre... Laisser la montagne venir à toi, Coache... Pour une fois. Ouais, ben, Timothée, ma vieille, si tu m'entendais, t'en avalerais ton trépied ! Remarque, je ne me suis pas montrée plus empressée qu'il faut, non plus, de la revoir. Assez distante, moi aussi, finalement. Indifférente, presque...

Leurs regards se croisent dans le rétroviseur. Un bref instant de contact qu'il prend pour de la complicité. Isabelle regrette aussitôt la curiosité passagère qui lui a fait tourner les yeux vers lui. « N'y a plus de respect pour rien dans ce pays, je vous dis, plus de respect pour rien, 'vec ces enfoirés de pieds-noirs, là, ces crapules qui nous piquent nos taxis ! Sans compter qu'ils débarquent par milliers, là, chaque jour, à Marseille, v'savez ? Des p'tits tas de merde, je vous dis, des tas de merde qui foutent des bombes partout. Veulent faire tout sauter, là, v'savez ? C'te bande de pourris, de saletés à la con ! J'vous dis comme j'suis là, veulent tout faire sauter dans ce pays, les sauvages ! » Sa haine raciste dépasse tout ce qu'elle n'a jamais entendu jusqu'ici. Une haine féroce, gratuite, qui déborde de partout et qui lui rentre dedans. Elle en a les poils dressés sur les bras, reste bouche bée à le regarder. Il poursuit son monologue. « Heureusement qu'il y a Le Pen, là, à Marseille. Il va tout nettoyer, ce Le Pen ! Moi, j'vous dis qu'il va tout nettoyer, et pas de quartier ! Oh, non, pas de quartier ! C'est qu'on n'est plus chez soi 'vec c'te vermine ! Tenez, regardez-moi c'te connasse, là... Ah, c'est un bonhomme, ce Le Pen ! Connaissez ? »

Il tourne complètement la tête, pour la prendre à partie. Elle

s'empresse de répondre : « Non, ça ne m'intéresse pas non plus ! »
Mais il est lancé.

Cet homme la bouleverse. Elle ne parvient même pas à soutenir son regard, un regard torturé, fou et aveugle. Cet homme est totalement inconscient de ce qu'il charrie avec lui. Elle détourne la tête vers la droite pour contempler Paris, essayant par là de lui indiquer qu'elle ne l'écoute plus. Qu'il se taise, qu'il la ferme, sa violence la hérisse et l'agresse de partout !

Il gueule tout seul pour lui, Isabelle ne le regarde même plus, elle essaie de ne plus entendre. Chaque fois qu'il se tourne vers elle, sa voix rocailleuse l'agresse davantage. Elle ne répond rien, s'accrochant au décor extérieur. Ses phrases se font de plus en plus courtes, entrecoupées de silences grognons. Il lance un dernier crachat : « Bah, voyez, là, ces bouchons à la con, si c'est pas misérable !... 'vec ces pourris qui remontent sur Paris, plus moyen de circuler. Ils sont partout, maintenant... Ça va changer, ça... faut que ça change ! On va te les nettoyer, ces pieds sales à la con, j'vous dis, les laver, tiens, 'vont refouler, ces salauds ! » Et il rit, ses épaules sautillent, il se trouve drôle. Elle, il lui donne la chair de poule. Elle se demande combien ils sont en France, comme lui, à confondre Le Pen avec le Messie, à vouloir nettoyer leur pays de tous les immigrés qui ramassent leurs déchets, repavent leurs chaussées et lavent leurs chaussettes. Elle se demande combien ils sont à fomenter un bain de sang.

Ce gars la déprime.

— Arrêtez-vous ici. Je vais descendre maintenant, ordonne-t-elle.

— Ici ? C'est que vous êtes pas rendue, ma petite dame ! Y en a encore pour dix bonnes minutes, un quart d'heure p't'être, v'savez ?

— Oui, je sais. Arrêtez-moi ici quand même.

— Et vous allez marcher maintenant ?

— Combien, pour la course ?

— Bon. C'est comme vous voulez, hein ? Ah, la, la, la, la, quel bordel, ce métier !

— Vous devriez en changer !

Elle a voulu ajouter : pour le bien-être de tous, mais il l'interrompt.

— Changer de métier, moi ? Vous rigolez ? V’la trente ans que j’le fais, ce métier !

Il ricane, en hochant la tête, la traitant sûrement de pauvre con de touriste. Elle ne lui demande pas de reçu, ne lui laisse aucun pourboire et descend au plus vite de ce tombeau. La couleur de sa portière la frappe de plein fouet. Brun fasciste. Elle n’est pas fière d’elle-même, n’a pas eu le courage de l’engueuler, de lui dire combien il la dégoûte. Elle tremble de colère en traversant le boulevard, pour courir vers le parc Monceau qu’elle entrevoit, magnifique, de l’autre côté, un havre de paix sereine après cette trombe de violence raciste.

Elle était à cinq minutes de la radio juive, qu’elle a dû chercher cinq minutes de plus, en dépit de l’Atlas de Paris qu’elle trimballe sur elle, l’adresse soigneusement notée donnant au bout d’une impasse à laquelle on accède, et ce n’est pas évident, par un porche qui n’affiche aucune adresse ni aucune indication du poste radio. Même la porte de bois immense, qu’elle découvre au fond d’une cour intérieure, est anonyme. Un mur muet, à part la plaque de vinyle : *sonnez et veuillez attendre*, qui tranche sur le bois vermoulu de ce qui semble, finalement, la porte cochère d’une vieille écurie d’hôtel particulier. Une porte qui s’ouvre automatiquement, à son grand étonnement, au son d’un mécanisme électrique, dont elle n’entend que le déclenchement feutré. Et elle a l’impression, tout à coup, de passer du maquis au bunker.



La première nuit, Isabelle n'y a vu que le feu du désir cru qui l'a réveillée, à cinq heures du matin, pour la prendre, la surprendre en plein sommeil, par-derrière, comme un chat. Ev tire un plaisir manifeste de celui qu'elle soutire patiemment de son corps quand, épuisée, n'en pouvant plus de jouir, son sexe se remet à juter sous sa langue ou ses doigts. Ev murmure des indécences qui l'excitent terriblement et elle se rend, chaque fois, étonnée d'avoir débusqué un orgasme, alors qu'elle allait se déclarer cliniquement morte.

Ev lui a dit, cette nuit, qu'elle s'abandonne avec la générosité d'une adolescente.

— Et tu dois t'y connaître en jeunes filles ! lui a-t-elle répondu, mi-figue, mi-raisin.

— Dis donc, qu'est-ce que tu crois ? Que je détourne les mineures ?

— Non, pas nécessairement... Mais j'imagine aisément les ravages que tu fais chez les jeunes filles. Mineures ou pas, elles doivent toutes te tomber dans les bras !

— Mmmm... très flatteur, merci ! Mais très peu pour moi.

— Ben, qu'est-ce que tu sais de la générosité des adolescentes, dans ce cas-là ?

— Tu ne perds jamais le fil, on dirait...

Comme Isabelle ne réplique rien, Ev ajoute, amusée :

— J'ai une nette préférence pour les femmes à maturité. Cela répond à ta question ?

— Pas vraiment. J'ai de la difficulté à te croire !

— Bah, dis donc, qu'est-ce qu'il faut que je débloque, là, pour te convaincre que j'aime baiser les femmes de trente ans ? De trente-

deux ans, en particulier ?

— Oh, ça, je sais !... Je sais très bien, même... Mais le reste ?

— Quoi, le reste ? Les adolescentes ?

— Hmm, hmm...

— Mais enfin, Isa, tu n'as jamais eu d'aventure avec une toute jeune fille ?

Ce diminutif, d'autres déjà l'ont utilisé, après quelques semaines, quelques mois. Ev, elle, comme un chat d'un logis, s'en empare dès la deuxième nuit.

— Non, jamais, répond-elle en riant.

— C'est à mon tour, là, de ne pas te croire...

— Je te dis, Ev, jamais ! Mais j'ai rêvé, toute mon adolescence, de me faire séduire par une femme de dix, vingt ans mon aînée...

— Une femme expérimentée, quoi ! précise Ev aussitôt.

— Ouais...

— Tiens, tiens... Et qui flanche pour le corps filiforme d'une adolescente ?

— Ev Anckert ! Tu me parles tantôt de générosité et là, de corps filiforme... Les adolescentes te font vraiment de l'effet, non ?

— Bon, ça va, ça va, j'avoue ! J'y ai goûté, ça m'a plu, beaucoup même, mais c'est de la dynamite ! C'est affreusement compliqué et je n'y ai plus retouché depuis des lustres. Ça vous rassure, madame Docteur ?

Isabelle ne s'y trompe plus. Quand Ev est embarrassée, elle lui secoue son titre au bout du nez, un soupçon de méfiance dans la voix, une trouvaille accablante, une petite culotte qu'elle aurait dénichée, accusatrice, au fond de son sac à main. Isabelle passe outre, sa curiosité l'emporte sur la raillerie.

— Trop dangereux ou trop épuisant ? la relance-t-elle.

— Les deux, réplique Ev. Et l'instinct maternel que ça draine, en plus ! Et puis, dis donc, toi..., la voix d'Ev trame un complot dans son

cou, les sens d'Isabelle sont aux abois, c'est un interrogatoire en règle que tu me refiles, là ?

Sa bouche enclave son oreille, rampe sous le lobe, son souffle joue du cornet, sa langue du Schubert, Isabelle éclate de rire et s'enroule à son cou.

— Non, un test de personnalité !

Le rire d'Ev dévale ses collines, que ses mains assiègent aussitôt. Ev ne perd jamais le nord.

— Je me disais bien, aussi, qu'avec une psy...

Ev enserre sa taille, la soulève et la couche sur elle.

— Je vais t'en refiler, moi, un test de personnalité...

Isabelle l'embrasse jusqu'à l'âme, Ev s'ouvre sous elle, en empoignant ses fesses.

— Allez, ordonne-t-elle en riant, fais voir ton talent, maintenant !

Isabelle lui a fait l'amour, comme d'autres un enfant, le geste au ralenti, la caresse patiente, le désir en sursis. Elle aimait la sentir appelante, se mouvoir, quérir sa main, sa bouche, s'essouffler, se cabrer sur sa cuisse, se tendre, désirante et gourmande, la voir venir à elle quand elle s'est engouffrée, elle aimait la voir béante, heureuse et émouvante, se rendre au plus loin d'elle y puiser des lumières, des sons panoramiques, elle aimait l'entendre jouir, l'entendre et la voir jouir, s'émouvoir d'être venue au monde, encore, entre ses bras.

Isabelle dormait comme un loir, hibernait. Ev l'a prise vers cinq heures, il faisait bleu dehors. Elle a coulé à pic, comme la première fois, tandis qu'Ev lui arrachait le plaisir du fond de l'inconscient, la creusant profondément, sans préambule, les seins soudés à ses omoplates, le bras fermement resserré sur sa taille, la tirant vers elle à chaque enfilade dans son ventre. Et quand elle a orgasmé, aussi violemment que la première nuit, la bouche contre son oreille, Ev a murmuré de sa voix du matin, singulièrement gutturale, elle lui a murmuré quelque chose sur les étalons qui ne supportent pas la selle, qu'il faut monter à cru, les cuisses du cavalier, enserrant son échine, faisant sentir au cheval, mieux que le mors tendu, qu'il a trouvé son maître. Toujours en elle, Ev l'a reprise avec plus de tendresse que de passion, puis s'est levée, a tiré les draps jusqu'à son cou en chuchotant : « Rendors-toi, Belle, je viendrai t'éveiller dans deux

heures. » Isabelle a fondu à nouveau dans le sommeil, elle ne l'a pas entendue sortir pour sa course matinale.

Ev l'a réveillée d'un baiser sur les lèvres, d'une odeur de café et de croissants chauds alignés sur un immense plateau rempli de fruits, de fromages et de charcuteries.

— Ev, tu me gâtes, je ne voudrai plus coucher ailleurs que chez toi !

— J'y compte bien !

— Tu cours le marathon chaque matin ?

— Non, Darling, seulement les nuits que je passe avec toi !

— Darling ! Mmmm... j'adore ça ! Je te croyais Suédoise ou quelque chose comme ça ? Ça fait plutôt british, non ? Comme ton humour, d'ailleurs.

— Qu'est-ce qu'il a, mon humour ?

— T'as l'humour d'une vieille Anglaise... Ton accent, c'est slave ou scandinave ou quoi ?

— Tiens... Nous y voilà, enfin ! Ton manque de curiosité devenait inquiétant.

— Oh, tu dois te faire tellement achaler avec ton accent...

— Achaler !... Ton patois est savoureux !

— Mon patois ? Mais je parle un français aussi bien que le tien ou que celui de n'importe qui en France !

— Hou, la, la... mais c'est chatouilleux, dans ce coin-là !

— Ouais... c'est vrai. À force de me faire reprendre, dans le métro, au bistro, à la poste, partout, Saint-Sigmund, je deviens chatouilleuse, comme tu dis !

Ev s'éclate de rire. Isabelle la contemple, séduite. Ev rit souvent, de vifs éclats qui dégringolent brusquement, pour un mot d'esprit, une tournure de phrase, une allusion sordide, une comparaison inattendue, une anecdote, pour n'importe quoi, spontanément, Ev rit, savourant son plaisir prestement, puis son rire s'éteint comme il est venu, un éclair de joie sur son beau visage d'eau calme et profonde.

— Saint-Sigmund ! Mais d'où sors-tu ce juron ?

— Du Coache pure laine !

— Pure laine... Une autre de tes expressions ?

— Tu te moques de moi...

— Pas du tout, Darling, j'adore ! déclare-t-elle, en lui jetant un baiser dans le cou, pour se moquer aussitôt. J'ignorais qu'on l'avait canonisé, celui-là !

— Les psychanalystes s'en sont chargés depuis longtemps, tu n'avais pas remarqué ?

Ev rit encore, une source qui abonde, inépuisable. Isabelle se laisse gagner par la joie d'être là, vivante, dans ce grand lit chiffonné avec cette femme énergique, cette blonde fabuleuse qui aime rire et faire l'amour. Que sait-elle d'autre ? Des fragments éparpillés, auxquels elle tente de donner un sens.

— Mais, parle-moi de toi, reprend Isabelle, tu es Anglaise ?

— Hmm, hmm...

Sa longue main trace un couci-couça dans l'air. Isabelle lui laisse le temps d'avaler sa bouchée.

— Tu es née en Angleterre ?

— Oh... C'est un petit peu plus compliqué.

— Ev, je déteste les devinettes !

— Alors, tant pis !

— Saint-Sigmund !... Bon... Ton père est Anglais, ta mère est Suédoise... Non, c'est pas ça. Anckert, c'est Allemand ?...

Ev la laisse tâter dans le noir, s'amuse follement.

— Bon, je brûle... Ton père est Allemand, ta mère... disons Scandinave, c'est ça ?... Et t'as été élevée par une nourrice française, au fin fond du Devon !

Ev rit en sourdine, son rire de ventriloque.

— Et pourquoi le Devon ?

— Faut bien quelque chose d'anglais quelque part, non ? Bon, je donne ma langue au chat !

Les yeux d'Ev étincellent au-dessus de sa tartine.

— Ah, non, Darling !... Ça, je me la garde...

Son « r » roucoule des insanités affriolantes, Isabelle se sent rougir jusqu'à la moelle, ce qu'Ev feint d'ignorer. Le sourire triomphant, Ev enchaîne.

— Remarque, tu y es presque. Mon grand-père était Néerlandais, diamantaire. Très riche, forcément. Ce qui lui a permis d'épouser la cadette d'une vieille famille anglaise, une Stevenson...

— Stevenson, comme le thé ?

— Han, han... Le thé, entre autres. Bref, ils eurent de nombreux enfants, dont mon père qui, très jeune, a cru plus utile de se lancer dans l'importation des idées que dans celle des diamants. Les Éditions Anckert, c'est d'abord lui.

— Ton accent, c'est néerlandais ?

— Méli-mélo... Ma mère, en bonne fille de diplomate, elle est suédoise, tu avais deviné, ma mère très snob a jugé essentiel que ses filles, nous sommes trois, reçoivent une éducation de haut calibre dans un milieu international. Voilà ! Je me suis donc retrouvée, dès l'âge de sept ans, dans un pensionnat en Suisse, suivi par d'autres pensionnats, où j'ai pris cet accent et tout le reste.

— Quel reste ?

— Ben, tout mon charme de vieille Anglaise, Darling !

— Je vois... Le goût des chevaux, des voyages, des vieilles voitures, de la fine cuisine...

— ... tout le vernis de la vieille aristocratie européenne, voilà !

Son rire grignote les dernières syllabes.

— Et le goût des femmes ? glisse Isabelle, entre deux gorgées.

— Bah... dans les pensionnats, Darling, avec mon langage de

charretier.

— Tu en parles avec désabusement, je me trompe ?

Ses yeux lilas l'épinglent, ses deux sillons magnifiques s'entrouvrent au coin des lèvres, Ev se moque comme elle rit.

— Ben, qu'est-ce qui te fait rire ? s'enquiert Isabelle.

— Le psy, chez toi, qui analyse sans arrêt. Tu as fini par te faire une idée, maintenant ? Avec tout ce que tu compiles de notes depuis le premier soir...

— Ça te choque ?

— Non, pas du tout, non... Je dirais plutôt que ça m'excite de coucher avec une doctoresse...

Ouch, c'est donc ça, le goût de l'inédit, une plume à son chapeau !

— C'est pour ça que tu as eu envie de moi ? Pour un carré de papier accroché à un mur ?

La question a bondi sans prévenir.

— Et toi, parce que je suis éditrice ?

La répartie prend Isabelle au dépourvu. Maudit qu'elle patine vite ! Et elle s'amuse, en plus !

— Non, Ev, à cause de ton accent. De ta voix, surtout... La couleur de tes yeux, ta façon de bouger, de me regarder. Ta poignée de main, aussi. Des détails sans importance qui m'ont charmée...

Isabelle a enfilé ses patins à deux lames. Pas envie de faire le pitre. Elle lui laisse son lac des cygnes. Ev ne dit rien, l'écoute attentivement.

— J'ignorais que tu es éditrice, Ev... J'ai eu envie de toi en te voyant. Je te revois parce que j'ai envie de toi. Et que je suis bien avec toi. Le reste, je m'en fiche. En tout cas, moi, je ne couche pas avec tes titres !

Ev passe sa langue sur ses lèvres, déglutit en silence.

— Eh, ben... Au moins, là, je sais à quoi m'en tenir ! Tu es toujours aussi directe ?

— C'est toi qui es directe. Tu me dis que ça t'excite de jouer au docteur. Moi, je te renvoie la balle.

— Et plutôt dru...

Ev déploie son rire jusqu'à elle. Isabelle reste sur la défensive.

— Tu me trouves drue ? C'est toi, qui me trouves drue ?

— Han, han... Et ça m'excite davantage que votre papier, madame Docteur !

Ev cherche des yeux un refuge au creux des siens. Elle fait amende honorable, l'air de rien, en se moquant.

— Au fait, ajoute-t-elle en souriant, vous êtes psy de père en fille, chez toi ? Tu ne m'as encore rien dit de ta famille.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, au juste ?

La voix d'Isabelle s'est radoucie, le lac lilas pétille, l'incident est clos.

— Tout... Allez, raconte... Tu as des frères, des sœurs ?

— Je suis enfant unique. La première psy et doctoresse de la famille.

— Ah, oui ? J'avais imaginé une famille d'intellectuels. Des scientifiques, des penseurs, je ne sais pas, quoi, un père qui détient une chaire à l'université ?

— Mon père était curé et ma mère corsetière.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Curé, non, mais tu me fais marcher, là ?

Isabelle secoue la tête.

— Il était Jésuite, précise-t-elle. Le coup de foudre en voyant ma mère. Il en avait la soutane de travers. Du moins, c'est ce qu'il m'a raconté. Six mois plus tard, il défroquait et la mariait.

Ev la regarde, ahurie. Un rhinocéros dans une baignoire.

— Isabelle Coache, tu te paies carrément ma tête, là, avoue !

Isabelle remue la tête, hausse les épaules. Qu'est-ce qu'elle y peut si

ses parents jouaient dans un boulevard, sans s'en rendre compte ? Ev rit de la répartie, poursuit son enquête.

— Mais où se sont-ils rencontrés ? la relance Ev, en ricanant.

— À la boutique de ma mère. Il accompagnait sa sœur, une cliente régulière. Elle venait de Toronto, trois fois l'an, pour aller se renipper chez ma mère. Ma mère confectionnait des dessous féminins sur mesure, des gaines, des soutiens-gorge, de la lingerie fine, enfin, tu vois le genre de boutique.

— Et il l'a courtisée dès qu'il l'a vue ? Habillé en jésuite ?

— Non, sa sœur était là... Je pense qu'il s'est contenté d'avoir une érection des plus troublantes et de réaliser que son vœu de chasteté n'était pas tout à fait assumé. Il est revenu seul, trois jours plus tard, lui commander une jaquette de soie, pour sa sœur. Je te dis, il était tombé amoureux fou !

— Quelle histoire incroyable !

— Tu penses que j'invente ?

— Si c'est le cas, Darling, je remue tout Paris et t'envoie dare-dare dans les pattes de Lelouch ! Cette histoire lui redonnerait la pêche, tiens...

— Qu'est-ce que les pêches ont à voir là-dedans ?

— La pêche, Darling, pas les pêches.

— Oui, bon, la pêche, si tu veux... Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ben, là, tu m'étonnes ! Avoir la pêche, donner la pêche... Non ? Remonter le moral, avoir du pot ? C'est une expression courante, pourtant.

— Saint-Sigmund, avoue que ce n'est pas évident !

— Pure laine non plus, je te fais remarquer.

— Bon, si on se met à se chamailler sur les mots, on n'est pas sorti du bois !

— De l'auberge, Darling ! Ici, on touche du bois, on n'en sort pas.

— Oui, c'est connu, vous faites feu de tout bois.

— Aïe, aïe, aïe ! Tu te vexes encore, là ! C'est un trait national, chez vous, la susceptibilité, non ?

— Pas plus que le crétinisme, en France !

Son morceau de Jalsberg suspendu à deux doigts de ses lèvres, Ev s'étrangle. Ses yeux fouillent le visage d'Isabelle, que la virulence de sa répartie fait rougir, d'une bouffée. Quand l'esprit galope...

— Désolée, Ev, mais je n'aime pas du tout ce ton hautain avec lequel vous nous corrigez sans arrêt, dès qu'on ouvre la bouche. Tu serais encore moins bilingue que moi, si tu débarquais au Québec demain matin. J'ai au moins l'avantage sur toi de comprendre tout ce que tu dis... À part une ou deux pêches, bien sûr !

Ev dépose sa pointe de fromage sur le bord du plateau. Son geste est lent, un recul qu'elle s'accorde avant de l'envoyer paître, se dit Isabelle, l'estomac brusquement noué.

— Bon, je vois... Je me le tiens pour dit, faut pas toucher. Okay ! Sache tout de même que je n'ai pas voulu te heurter. Je trouve, au contraire, tout à fait charmants et ton accent et ton pat... ton québécois pure laine.

Isabelle esquisse un sourire, mal à l'aise de s'être emportée pour un détail qui lui paraît, maintenant, sans importance. C'est vrai, pense-t-elle, que je suis susceptible. Elle aurait dû se taire, laisser passer, sa colère était ridicule. Un réflexe de colonisés. Elle a vu du mépris là où il n'y avait qu'une taquinerie. Non, se corrige-t-elle aussitôt, c'était une joute oratoire. Elle ne vaut rien à ces jeux-là et ça lui pue au nez. Elle voudrait partir, là, tout de suite. Ne plus avoir à se défendre, ne pas s'écraser non plus. Ev étend le bras, glisse le revers de sa longue main sur la joue d'Isabelle.

— Allez, murmure-t-elle, tu ne vas pas me faire la gueule pour ce petit accroc, hmm ?

Une douceur duveteuse qui fait frissonner Isabelle. La voix d'Ev, toute chaude, enchaîne.

— Mais, dis-moi, défroquer, c'était déjà courant, au Québec, à cette époque ? Ça se passait quand, au fait ?

— Oh... Début des années quarante, je crois. Non, attends. Je suis née en 52, c'était donc après la guerre, en 49 ou 50.

Ev est branchée sur elle, Isabelle reprend pied, lui sourit.

— Non, ça n'était sûrement pas courant. Mon père a dû se battre avec l'archevêque de Montréal. Il a fait la manchette des journaux, je me souviens avoir vu un article qu'il avait conservé.

— Une histoire inouïe, tu t'en rends compte ? Tu n'as jamais songé à en faire un roman ?

— Oui, bien sûr. Enfant, j'ai commencé de réécrire la comtesse de Ségur, en y mettant mes parents, mes tantes, mes oncles, à la place de ses personnages. Ça leur allait comme un gant !

— Ségur, ça n'a pourtant rien de moderne, non ?

— Non... Mais ça me semblait plus vrai que mes parents. Je veux dire, je n'avais pas de vrais parents, un vrai père ou une vraie mère, comme les autres enfants. Les miens sonnaient faux... Enfin, c'est difficile à expliquer...

— Je comprends, Darling. De vrais parents, qui nous donnent le sentiment d'être de vrais enfants, quelque chose comme ça.

Isabelle hoche la tête, acquiesce en silence. Cette femme l'émeut tout à coup. Elle l'a crue éthérée, elle se montre sensible, d'une finesse de joaillière, pense-t-elle, en souriant. Ev lui renvoie son sourire, les fontaines frémissantes. Elle est belle parce qu'elle est vivante, se dit Isabelle.

— En tout cas, je sais maintenant d'où tu tiens ton audace ! conclut Ev, en riant.

— Oh, ma mère était beaucoup plus audacieuse que lui. Elle avait créé sa propre boutique et la gérant toute seule. Célibataire et femme d'affaires, au début du siècle, il fallait du cran. Et elle n'en manquait pas. Elle a toujours refusé de vendre. Même mariée, elle ne voulait pas vivre aux crochets d'un homme. Et elle a tenu boutique jusqu'à la fin.

— Elle est décédée ?

Isabelle hoche la tête.

— Oh... Et ton père ?

— Lui aussi... Deux mois après elle. Il y a sept ans.

— Désolée, Darling...

— Oh, tu sais, ils se sont mariés tellement vieux, ils ne pouvaient quand même pas mourir jeunes.

Ev s'esclaffe, en détournant la tête.

— Navrée, Darling ! Je ne voulais pas rire...

Elle repart de plus belle, un fou rire gracieux.

— Bon sang, je n'y peux rien, tu as une façon de dire les choses... Mais d'où tiens-tu cet humour ?

— Ma mère, je crois.

— Elle était si marrante ?

— Non, elle riait rarement. Elle avait le sens de la répartie, par contre. Et une tête de cochon. C'est grâce à elle que j'ai appris très jeune que le ridicule ne tue pas. Enfin, des fois, mais on ressuscite vite.

— Alors, quoi, elle était pince-sans-rire ?

— Han, han..., Isabelle avale sa gorgée, elle s'appelait Gisèle. Bourré, de son nom de jeune fille. Sa boutique était à son nom, rue Saint-Denis. G. Bourré, corsetière. C'était son enseigne. En grosses lettres pêche et or rue Saint-Denis. G. Bourré, corsetière... Elle était la seule, dans tout Montréal, à ne pas voir le calembour. Ou à ne pas en rire, ce qui revient au même, remarque...

Ev est pliée en deux, le lit en tressaille. Isabelle rit de la voir rire, la trouve magnifique quand elle rit.

— Hooo... J'en ai mal aux côtes... Elle devait bien rigoler un peu, non ? Elle ricanait dans son coin et se payait votre gueule, tu ne crois pas ?

— Ça m'étonnerait. Elle se prenait très au sérieux. Et pour pincer, oui, ça pinçait la plupart du temps ! Mais ce n'était pas pour rire...

— Elle te frappait ? s'enquiert Ev, avec douceur.

— Non, pas besoin. Elle était imposante et méprisante. Inaccessible. Charmante avec les voisins, avec ses amis, avec sa clientèle. Tout le monde l'adorait. Chez nous, c'était un brise-glace. Elle n'élevait jamais le ton, tu vois, mais juste à te regarder, tu rentrais dix pieds sous terre. En tout cas, à vivre à ses côtés, valait mieux développer ton sens de

l'humour, question de survie.

De sa serviette, Ev essuie son rire. Elle est belle. Sans aucun artifice. Isabelle la regarde et pense au cadeau qu'elle lui fait d'avoir croisé sa vie.

— Hmmm... Je vois.

Sa bouche sourit encore, ses yeux ne rient plus.

— De survie, murmure-t-elle, oui, je comprends...

Une image surgit, les idées s'enchaînent l'une à l'autre, Isabelle pose la question du bout des lèvres.

— Ev, ta mère vit encore ?

— Oh, oui, toujours bien vivante ! Tu veux encore un peu de café ?

Isabelle fait signe que non. Elle a touché juste, Ev s'esquive. Elle remplit sa tasse, Isabelle l'observe en silence, un siècle. Ev relève les yeux sur elle.

— Et... Elle vit en Angleterre ? insiste Isabelle.

— À Stockholm.

— Avec ton père ?

— Mon père est mort, il y a longtemps. Elle vit seule. Enfin, si on veut... avec sept ou huit domestiques. Un monument, tu vois le truc !

— Elle est si vieille que ça ?

— Non, pas du tout, elle n'a que 61 ans... Tu ne peux pas saisir, Darling.

— Je peux toujours essayer.

— Oh, Isa, ne te vexe pas ! En Amérique, vous ignorez tout de l'aristocratie. Tu ne peux pas saisir, si tu ne l'as pas vue de près.

— Non, mais j'ai lu Gide, Mauriac, Proust et j' imagine le carcan, si c'est ce que tu veux dire.

— Ohhh... Mauriac, Proust, c'est du vaudeville à côté de la lignée Johanssen ! Tu ne peux pas t'imaginer la rigidité de ce milieu. Elle

vouvoie ses petits-enfants, c'est tout dire... Vachement chiant !

— Tu en avais peur, quand tu étais petite ?

— Bah, dis donc, là, tu veux que je m'étende sur le divan ?

Le ton est plus taquin qu'ironique, se rassure Isabelle.

— Tu me trouves indiscrete ?

— Pour le moins directe.

— Trop drue, c'est ça ?

— Je ne te le fais pas dire !

La répartie est plus sèche, cette fois, constate Isabelle.

— Tu ne veux pas me répondre ?

— Mais, putain, tu ne lâches jamais ton os ?

— Une manie de madame Docteur, je suppose.

Ev ricane, le mot lui plaît.

— Ouais, ben, laisse-moi le temps de m'y faire, tu veux ?

— Hmm, hmm...

Isabelle se le tient pour dit, avec Ev, rien ne sert de pousser trop dru. Elle mange en silence, tout en observant Ev, gourmande, qui mord dans une tartine, de la confiture plein les doigts, qu'elle lèche, tout absorbée, un à un, consciencieusement. Isabelle pense à une enfant rebelle qu'on n'a pas réussi à casser.

— Ev... Ta mère, elle sait que tu es homosexuelle ?

Ev déploie sur elle son lac lilas, un regard de conquérante, se dit Isabelle, et s'esclaffe sans prévenir.

— Isa, tu es incroyable ! Elle en tomberait raide morte, la pauvre !

— Elle doit bien se douter de quelque chose, non ?

— Oh, sûrement... Elle a toutefois la réserve de sa caste, Darling, et ce n'est pas moi qui lui ferai des confidences, je t'assure ! D'ailleurs, si elle sait, elle s'en moque. L'essentiel est qu'il n'y ait pas de scandales.

— Tu la vois souvent ?

— Chaque fois que je passe par Stockholm.

— Et comment ça se dit, en suédois ?

Ev la reluque, interdite, trois paragraphes derrière Isabelle.

— Vachement chiant, comment ça se dit en suédois ? Tu dois bien lui brasser l'aristocrate, une fois de temps en temps, non ?

— L'envie ne manque pas... Putain, tu ne perds jamais le fil, hein !

Son lac violet s'est déridé, elle a un éclat de rire très bref, une éclaircie qu'Isabelle déguste en souriant.

Ev ne dit plus rien, rien d'autre que ce qu'Isabelle entend partout sur sa peau, avant même qu'Ev ouvre la bouche : « Et là, j'ai très envie de toi. Tu as fini du plateau ? » Sans attendre la réponse, Ev tire le plateau vers elle, le soulève, étire sa jambe gauche et l'appuie par terre, se penche, olympienne, son dos musclé se plie et se déplie lentement, adroite, portant la charge à bout de bras. Rien n'a glissé du plateau, qu'elle a posé au côté du lit. Son efficacité, la force qu'Ev dégage promettent une flambée et ce lac mauve braqué sur elle attise Isabelle qui s'empourpre.

— Ev, tu vas m'user !

— Aussi bien que ce soit moi qui profite de tes restes, Darling !

Ses mains s'affairent déjà à dénouer le ceinturon de son peignoir, Isabelle pense à ses ardeurs de ce matin, son sexe se contracte, le pourra-t-elle encore, après un tel assaut ?

— Ev, mes restes aimeraient bien prendre un bain. Laisse-moi au moins cinq minutes, que je passe sous la douche.

— Oh, non, non, non, non, pas question ! Viens là...

— Ev, je serais plus à l'aise si...

Elle allait protester, Ev est déjà sur elle, elle n'a plus aucune envie de résister, étonnée du désir qui roule entre ses cuisses. Sa bouche fouille la sienne, Isabelle s'ouvre jusqu'au cœur, Ev y est déjà.



Paris. Dimanche, 7 mai

Chère Timothée que je néglige insolemment,

Je te laisse sans nouvelles, pantelante au bout d'une carte postale, que tu n'as peut-être pas reçue d'ailleurs, la poste canadienne ne s'étant sûrement pas améliorée depuis mon départ.

Je mène ici une vie trépidante entre la tournée, qui soit dit en passant me révèle que mon livre fait son chemin, et la belle Ev Anckert avec qui, je te le dis tout de go, j'ai couché à deux reprises jusqu'ici, mais le compte n'y est pas, une nuit plus une autre nuit avec cette femme-là, ça ne fait pas deux, je peux te l'assurer ! Je t'envoie pêle-mêle mes impressions, que tu auras tout le loisir de remettre en ordre avant mon retour, la fameuse campagne médiatique s'étant prolongée, en perspective du moins, de deux autres semaines. J'y reviendrai, si j'ai le temps. Pour l'instant, j'ai davantage envie, et toi aussi sûrement ne dis pas le contraire je t'entends rire d'ici, de te parler d'Ev Anckert.

Elle est belle, je te l'ai dit, fabuleuse serait mieux, envoûtante, excitante, séduisante, une voix grave et traînante, réservée ou prudente, je n'ai pas résolu la question, riche c'est sûr, ah ! oui, éditrice te l'ai-je dit ? mais surtout, l'essentiel, elle est ce que j'ai connu de plus impudique, de plus mouillant, de plus expérimenté, de plus totalement déchaîné sans retenue tout y passe, bref, ce que j'ai connu de mieux dans un lit. Je ne suis pas amoureuse, sois tranquille, ce serait catastrophique, juste accrochée d'aplomb par le fond de la culotte, si l'image te suffit pour comprendre ce que je veux dire. Et puis, flattée, à toi je peux bien le dire, d'obtenir ses faveurs.

Elle est riche, comme toi et moi nous sommes nées pour ne pas l'être, d'une richesse de famille léguée avec la culture, l'amour des belles choses et le goût naturel d'en profiter sans en abuser, parce que ce sera toujours là, comme ce l'était, deux, trois siècles avant. Ce qui lui donne un charme fou, l'élégance raffinée d'une vieille aristocrate dans un corps athlétique, 5 pieds 10, peut-être 11, des épaules musclées, des cuisses de cavalière, une peau basanée avec des cheveux blonds, la main ferme, le bijou lourd et le geste en rondeur, un corps superbe, l'assurance d'une femme de 42 ans, son

âge. Son appartement dans le 16^e: des toiles, des objets magnifiques, du cuir, du velours, rien de chargé, un luxe discret et solide en même temps. Une femme d'affaires, une esthète, une collectionneuse d'œuvres d'art et de conquêtes aussi, j'en ai peur.

Nuance : il y aurait en ce moment une autre femme dans sa vie, je ne serais pas jalouse, je voudrais seulement m'assurer que ça ne m'enlève rien de ce qu'elle m'offre et que je prends, sans rien attendre de plus. Du plaisir débridé, des orgasmes symphoniques et la sensation, surtout, d'être une femme, une femelle dans tous les pores de ma peau, pour cette superfemme qui me courtise, qui m'allume, qui me lève effrontément chaque fois qu'elle m'emmène dîner, en attendant de m'étendre, complètement cuite, de me flamber pendant toute une nuit. J'ignore s'il y a quelqu'un d'autre. Si c'est le cas, je ne sais pas où elle trouve l'énergie. Moi, ma pile est à plat dès que je passe par son lit.

Ev te plairait. Une femme de contrastes. Du noir, du blanc, un peu de zones grises, une présence lumineuse, à la fois fluide et accrocheuse, comme la lumière dont tu sais jouer si merveilleusement dans tes photographies. Une femme vive, enjouée, un brin moqueuse, parfois ironique, plus souvent sensible et émouvante, une femme que la vie amuse et qui s'y jette à corps perdu, avec la profondeur d'une montagne assise, cramponnée au paysage, solide et certaine d'exister d'un soleil à l'autre. Une femme qui prend la vie à cœur, attentive et sereine, qui débordé d'énergie, qui bouillonne, heureuse d'être en vie. Une énergie qui, moi, me happe, m'enveloppe, me subjugué et me séduit totalement, l'âme, le corps et l'esprit. Auprès d'elle, je me sens unifiée, vivante, vibrante de partout. Qu'elle parle ou qu'elle écoute, qu'elle s'esclaffe à gorge déployée ou murmure de sa voix envoûtante de mezzo, Ev brûle toujours intensément. Jusqu'ici, j'ai goûté avec elle des soirées, des nuits, des levers de jour mémorables, pas un instant d'ennui, le temps file, comblé. Tout la passionne, les chevaux, la bouffe, les livres qu'elle édite et ceux qu'elle lit, la dernière exposition des naïfs, le musée Rodin que j'ai revisité, le dernier Lelouch, la psychanalyse et Alice Miller, la robotique, l'énergie nucléaire, de Henri Laborit à Alvin Toffler en passant par Marilyn French ou Kate Millett, elle en parle, elle a vu, elle a lu, elle questionne, elle commente tout, elle vibre pour tout, rien ne l'indiffère si ce n'est, à la rigueur, ce que les gens pensent d'elle. Manger, sortir, parler, faire l'amour avec elle exige une énergie de tout instant, une présence globale, pas de demi-mesure, rien de flou, du solide, et ça remue et ça bouge sans cesse, et je me laisse ravir par cette voleuse somptueuse. Ev te plairait, j'en suis sûre. Tu aurais sur moi l'avantage de ne pas avoir peur d'en souffrir...

Bon, j'arrête, je dois te quitter, une radio dans une heure. Écris-moi à l'hôtel, n'importe quoi, envoie-moi ta photo avec ton autographe, mais écris-moi bientôt, je m'ennuie de toi, vieil œil de lynx. Je t'embrasse,

Isabelle

P.-S. 1) Elle m'appelle Darling... C'est-y assez planant ?

P.-S. 2) J'allais oublier l'inoubliable : Ev est en pâmoison devant ton art. Écoute ça : tu ne fais pas de la photo, tu sculptes les visages avec de la lumière. Ev demande si tu couches avec Camille Claudel... Tu me l'aurais dit, non ?

P.-S. 3) Et puis, si tu ne m'écris pas bientôt, j'en reste aux cartes postales, les plus laides que je trouverai, que tes yeux en crochissent à jamais et tant pis pour tes photos. On dira de la grande Timothée Barrette qu'elle a le vague à l'œil et le foyer de travers. Ouais... C'est ça, ris, vas-y, ris un bon coup, c'est ça, pis là, sors ton papier bleu poudre, ta plume fontaine et fais-moi un dessin... Un mouton, tiens, pourquoi pas ?



Ev rit à gorge déployée. Isabelle y a mis toute la verve dont elle est capable, amplifiant le détail de la bonne femme qui compte les mailles de son tricot, exagérant un peu sa colère et les soubresauts d'impatience dans la file derrière elle, s'attardant sur des gros plans ici et là, heureuse qu'Ev se montre si bon public, puisant une orgueilleuse satisfaction à se savoir le point de mire de son intérêt. D'une anecdote, elle tire un scénario truculent, qu'elle lui refile en travelling arrière, pour mieux la voir s'ébahir. Elle aime l'entendre rire, elle aime regarder les deux sillons au coin de sa bouche trembler et s'entrouvrir, elle aime voir monter son plaisir et gonfler sa gorge, qu'elle déploie d'un mouvement somptueux de la tête vers l'arrière, quand éclate son rire sensuel de mezzo. Cette femme rit comme elle jouit, toutes voiles dehors, comme s'il s'agissait de la dernière escale de sa vie.

Le garçon attend, marabout, le stylo au garde-à-vous, qu'Ev achève de rire et se décide à choisir son menu. Impatient, retenant à peine un long soupir, il tourne les yeux vers Isabelle. « Madame ? », l'invitant derechef à lui dicter ses choix, d'un ton empressé, plus incisif que courtois, auquel Ev coupe court :

— Tu es prête à commander maintenant, Isa ?... Darling ?

— Euh... non. Je n'ai pas regardé la carte encore...

— Tu désires un autre apéro ?

— Hmm, hmm...

— La même chose, lui lance Ev poliment, sans plus, en levant à peine les yeux vers le garçon.

— Deux vermouths, oui, madame... Et pour le dîner, qu'est-ce que ce sera ? Le chef a spécialement prép...

— Je vous ferai savoir quand nous voudrions dîner.

Ev l'interrompt froidement, manifestement agacée.

— C'est que des gens attendent à la porte, madame... Nous ne sommes pas au bistro, il est passé vingt heures trente, ajoute-t-il en jetant un œil à sa montre-bracelet, et...

Une douche glaciale lui rabat son envol.

— Nous ne sommes pas non plus au bordel de passe-passe, que vous avez d'ailleurs une tête à fréquenter, faute de mieux !

Le garçon, complètement soufflé, en avale son nœud papillon.

— Mais, madame, il y a un malentendu. Je ne voul...

— Je veux voir le patron. Et vite, jeune homme, avant que je ne fasse un esclandre.

Elle n'a pas haussé la voix d'un cran. Le ton n'admet pourtant aucune réplique et si j'étais lui, se dit Isabelle, j'obéirais subito presto, la menace est des plus crédibles. Le garçon l'a saisi et disparaît, le dos bandé comme un i, tellement raide en fait, de colère retenue et de frayeur sûrement aussi, que ses jambes désarticulées le propulsent en avant comme une bombe, qui va s'échoir sur le marchepied de la terrasse, où le pauvre s'empêtre maladroitement, perd la face, puis rattrape, d'un tour de hanches remarquable, l'équilibre et son plateau sur lequel valsaient leurs deux verres, qu'il y avait rageusement déposés en quittant leur table.

Isabelle voit toute la scène se dérouler, en même temps qu'elle observe Ev, toujours aussi calme, qui conclut :

— Tu vois, Darling, il n'y a pas que les mémés à tricot qui nous font chier, à Paris !

Isabelle ne peut retenir un éclat de rire, elle est désarmante d'assurance, et lui dit qu'elle l'envie d'avoir la réplique aussi cinglante. Ev s'étonne :

— Je t'ai offusquée ?

Les yeux mauves la passent au peigne fin, attentivement. Isabelle répond que non, pas vraiment. Trop mollement, toutefois, pour se surprendre qu'Ev ajoute aussitôt :

— Oh, si, je t'ai scandalisée. Mais tu es trop polie pour l'admettre.

— Bon, d'accord, c'est vrai. J'ai trouvé ton aplomb admirable, mais

l'allusion au bordel m'apparaît blessante pour rien.

— Tu le trouves sympathique, ce garçon ? sursaute Ev, le ton vif.

— Non, il est carrément antipathique.

— Et tu consens à te faire houspiller par un garçon de table ?

Son regard se moque, sa voix la darde. Isabelle l'a froissée, Ev la chiffonne. Isabelle rouspète.

— Non, bien sûr que non !

— Mais tu me reproches d'être allée trop loin.

— Oui... Tu l'as humilié et je suis mal à l'aise pour lui.

Isabelle guette la répartie, les yeux plantés dans le lac sombre qui la cloue sur son siège. Le regard se détache en douceur, se promène, curieux, sur son visage, fouille chacun de ses replis et retourne à ses yeux. Un voyage intérieur qu'Ev se paie en silence. Ses yeux couleur chicane en reviennent bleutés. Ev lui sourit, Isabelle abandonne la garde.

— Isa... Isa, tu es une tendre. Tu ne survivrais pas un an dans Paris. Tu t'en rends compte ?

— Tu veux dire qu'il faut leur rentrer dedans comme tu viens de le faire, pour se faire respecter ?

— Oui, exactement ! répond Ev dans une cascade sautillante, qui laisse Isabelle sans défense. Tu me parles comme à une ennemie, ajoute-t-elle d'un souffle. Je n'en mérite pas tant !

Avant qu'Isabelle ait pu formuler une réplique, Ev se lève, ramasse ses clés, remet ses verres fumés, lui susurre :

— Allez, viens, Darling, nous dînerons ailleurs.

— Mais, tu n'attends pas le patron ? s'enquiert Isabelle, intriguée par ce changement de cap.

— Oh, il est clair que le garçon ne l'a pas avisé !

— Et l'esclandre, c'était pour la frime ?

Isabelle n'y comprend plus rien.

— Pour la quoi ? se retourne Ev, amusée.

— Du chiqué ? Du toc ? précise Isabelle en se levant, agacée de devoir toujours traduire.

— Bah, Isa, tu es suffisamment embarrassée comme ça, non ? Tu désires vraiment assister à cet esclandre ?

Elle lui dit que non, elle n'y tient absolument pas. Ev assiège un serveur qui lui tape sur les nerfs et, deux minutes plus tard, la voilà qui s'inquiète de ses états d'âme. Saint-Sigmund, cette femme est un casse-tête chinois !

Ev empoigne son bras, la tire vers le trottoir en douceur, murmure : « Alors, tant pis ! » en riant. Une longue main ferme glisse dans son dos, Isabelle a un long frisson auquel Ev réplique, moqueuse :

— Tu n'as pas perdu l'appétit, au moins ? Une lotte à l'oseille, ça te va ?

Elle s'entend lui répondre :

— Je pensais qu'on en était rendu aux moules ?

Et pendant un court instant, elle a peur qu'Ev ne l'embrasse, là, sur le trottoir, au milieu des passants. Ce qu'elle fait, évidemment. Isabelle a beau affûter ses patins, ce n'est pas demain la veille qu'Ev Anckert cessera de l'étourdir.



— Ben, alors, qu'est-ce que tu deviens, ma beauté ? On ne te voit plus...

Philippe embrasse Ev sur les joues.

— Et tu me tires du lit à l'aube, un mardi, pour m'offrir ce privilège ! Vieille Amazone !

Ev éclate de rire.

— Ho, la, la, tu sauras tenir en selle, bel endormi ?

— J'essaierai. Mais, toi, regarde-moi, là... C'est la grande forme, dis donc ! Tu es resplendissante !

— Je ne peux pas en dire autant de toi. Tu as des allures de lendemain de veille !

— Hmm, hmm... touché ! J'ai emmené Madeleine fêter et c'est au retour, surtout, je t'épargne les détails saugrenus, que j'ai senti les ravages du temps... Faire l'amour pendant deux heures, je t'assure, ce n'est plus de mon âge !

— Tu te plaignais déjà, à vingt-cinq ans, des appétits des femmes. À quoi t'attendais-tu, dis donc, avec Madeleine ?

— Vu l'écart d'âge, tu vois, j'aurais cru...

— Phil ! Elle a dix ans de plus que toi, pas quarante !

— Je te fais marcher, là...

— C'est malin, tiens ! Et Madeleine ?

— Justement, nous fêtons son succès, hier soir. Tu te souviens, cette galerie à New York ? Eh ben, elle a décroché le contrat !

— Hou, la, la... ! Mais c'est extra ! Elle est heureuse ?

— Elle s'en réjouit, pour sûr, mais tu connais son humilité. Elle a tenté de te rejoindre, pour t'annoncer la nouvelle en primeur. À plusieurs reprises, sans succès.

Ev ignore le reproche à peine voilé.

— Je lui téléphonerai, tout à l'heure, du bureau. Elle est à Paris avec toi ?

— Elle a trop à faire, tu penses bien, avec ce contrat. Non, elle est restée à Honfleur, elle travaille sans arrêt.

— J'ai parlé à Évelyne, vendredi... non, jeudi dernier.

Ev se retourne vers Philippe.

— Toujours pas facile, celle-là, quand elle est à rebrousse-poil ! Son oral, ça s'est bien passé ?

— Oui, je crois que si. Elle t'a parlé d'autre chose ?

— Non, rien de spécial. Pourquoi ?

— Oh, je crois que tu lui manques... En fait, ne le prends pas mal, mais tu te fais rare, ces temps-ci... Ev, tu as fait seller ce cheval ?

— Hmm, hmm...

Ev n'est pas mécontente du changement d'à-propos.

— Mais il a failli te rompre le cou, la dernière fois ! Il est indompté, ce Tartare, dangereux...

— Moi, il me plaît !

— Tu ne crois pas plus prudent de monter la pouliche, là, au lieu de ce coureur, elle a du cœur au ventre, non ?

— Justement, je l'ai fait seller pour toi. Tu ne veux tout de même pas l'étalon ?

— Dieu m'en garde, non ! Trop rétif à mon goût ! Je te le laisse, hussarde, va ! Mais ne compte pas sur moi pour ramener tes morceaux à Paris.

— Phil, tu exagères. Il m'a désarçonnée une fois, suffit d'un peu plus de poigne, c'est tout.

— Han, han... Dangereusement en forme, toi, n'est-ce pas ?

— Han, han, toi même !

Ev s'esclaffe. Philippe a décidément sa tête de conspirateur, ce matin.

La brume lève peu à peu, se plaque au feuillage des chênes, l'air sent le sous-bois.

— C'est une matinée magnifique... s'exclame Philippe, dans un long soupir.

Il est beau, le dos solide, les reins souples sur la selle, Ev le regarde tendrement. Philippe lui sourit, ce vieux complice :

— Je devrais t'accompagner plus souvent. Tu viens toujours au bois deux fois par semaine ?

— Hmm, hmm... Du moins, j'essaie.

— Je t'envie ta discipline de spartiate.

Ev éclate de rire, jette un regard à Philippe, hoche la tête en soulevant les épaules.

— Si, si, insiste-t-il, je n'exagère pas le moins du monde, tu as une âme de spartiate, avoue-le !

— Avec tout le boulot que je me tape, Phil, si je ne tiens pas la forme, je serai cuite dans deux ans, cinq au plus !

— Cela m'étonnerait, tiens ! Tu vas nous enterrer tous, tant que nous sommes... Et les Éditions ?

— Elles se portent à merveille, merci. Un peu trop même, ces temps-ci. La saison estivale, les lancements, l'automne à planifier, l'expansion dans les pays de l'Est, je t'assure, je ne chôme pas.

— Les pays de l'Est, ça marche rondement ? Il y a vraiment un marché de ce côté ?

— Absolument ! Et un marché en or. Les livres d'art, surtout. Kristina abat un boulot fantastique là-bas. Elle est rudement douée pour la vente internationale. Et féroce, avec ça ! Si tu l'avais vue se démener avec le consulat yougoslave, tu aurais eu du mal à reconnaître ma douce cadette. Elle a découvert qu'elle a du Stevenson

dans les veines et s'en porte à merveille. Ses amants aussi, d'ailleurs !

— Elle collectionne toujours les gnomini, dis donc ?

Ev rit, en hochant la tête. Les gnomini... Évelyne avait inventé ce mot, pour se moquer des penchants de Kristina. Que des hommes de petite taille. Le calembour était cinglant. La petite n'avait pas tort. Du haut de son mètre quatre-vingt, Kristina frôlait souvent le ridicule au bras d'un homme minuscule à ses côtés. Enfin, se dit Ev, si Kris aime donner dans l'acrobatie, grand bien lui fasse ! N'empêche, Kristina a peut-être besoin de se rassurer, en ne se tapant que des nains. Besoin de dominer... Phil dit que c'est de famille. Il n'a pas tort, lui non plus. L'autre, là, Helga, à Stockholm, qui mène sa maisonnée d'une poigne de fer... Et ce pauvre Jurgen qui résiste comme un diable. Toujours à s'engueuler, ces deux-là. Ce n'est pas de si tôt qu'avec Jurgen, Helga tiendra le haut du pavé ! Et ils sont fous l'un de l'autre... L'image d'Isabelle l'effleure. La scène d'hier soir lui revient brusquement. Elle lui fait perdre les pédales, celle-là. Putain, ce que je peux être con, quand je m'y mets ! Tu dors ici ou tu vas te faire baiser ailleurs. On ne me le dirait pas deux fois. Encore heureux qu'elle ait du chien, se rassure Ev, elle m'a vertement dit d'aller chier. Mado n'a encore rien entendu. Elle se serait étouffée tout rond... Macho... Ev tressaille à nouveau. Isabelle l'a traitée de macho, hier soir. Mado a déjà eu ce mot, elle aussi. Le seul défaut qu'elle lui trouve, dit-elle. « Tu te mets en rogne dès que les événements ou les êtres t'échappent ! » Bah, je voudrais bien t'y voir, s'insurge Ev. Et puis, Phil est dans les prunes. C'est faux, elle n'aime pas dominer. Ce qu'elle aime, c'est quelqu'un qui soutienne son regard, d'égal à égal. La soumission l'écoeure. Avec Isa, pas de crainte à ce sujet... Putain, cette femme lui tient la dragée haute ! Et ce n'est pas sans m'éperonner, s'avoue Ev, en gloussant malgré elle. Quelle amante, bon sang ! Ev respire profondément, ferme les yeux, étire la nuque. L'air sent bon. Que la vie est prodigieuse !

Les chevaux trottaient doucement. Ev et Philippe restent silencieux, tout au plaisir d'être là, ensemble, à savourer les premiers rayons qui filtrent à travers les hautes futaies.

— En somme, reprend Philippe, rien de nouveau... Toujours tes journées de douze heures et le boulot, et le boulot, et encore le boulot, hein ?

— Oh, dis donc, cher docteur, tu t'inquiètes pour ma santé, là ? Et tes journées de quatorze heures ? C'est moi qui devrais te faire la morale. J'ai eu toutes les peines à te convaincre de cette randonnée.

Tu te gardes pour tes vieux jours, là, ou quoi ? Tu attends d'avoir la fesse flasque ?

Philippe ricane sur sa monture. Ev en remet, s'amuse. Lui aussi, elle le sait. Depuis le temps que Phil la connaît, Ev ne l'impressionne plus.

— Sans compter, le relance-t-elle, que le reste risque de s'avachir, hein ! C'est toi le doc, je ne vais pas te vanter les bienfaits du sport sur tes muscles intimes. Avoue que tu te montrais plus fringant avant de décrocher ce titre, han ? Même plus de temps libre pour un tout petit set de tennis. Dis donc, qu'est-ce qu'il faut que je débloque, là, pour obtenir que monsieur le chirurgien en chef m'accorde à nouveau ses faveurs ? Un pot-de-vin ? Tu peux bien rigoler, là... Et ça se pique de me faire des remontrances !

— Je me garde tout de même mes dimanches. Tu peux en dire autant ?

— Je te vois venir, là, Philippe Dauzières...

Phil lui griffonne son air allez-raconte, Ev n'est pas prête à parler d'Isabelle, elle lui jette son regard de-quoi-je-me-mêle.

— Ev, mon amour, la dernière fois que nous avons eu de tes nouvelles, Madeleine et moi, c'est il y a près d'un mois. Trois dimanches sans te voir, il y a anguille sous roche, là... Allez, raconte. Elle te vole tes dimanches ? Elle est jeune et jolie, au moins ?

Il lui enrobe cette enquête d'un de ses sourires de jeune premier, dont lui seul a le secret. Le chenapan ! Ev rit de bon cœur.

— Vieux sorcier, je ne peux rien te cacher ! Remarque, j'aurais fini par tout vous raconter à Madeleine et à toi.

Philippe patiente, l'œil vissé sur elle. Il ne lâchera pas le morceau.

— Bon, se décide-t-elle, elle est en effet très séduisante. Mieux que ça. Navrée de vous négliger, mais avec les nuits blanches, là, qu'elle me fait passer, je n'ai pas trop de mes dimanches pour récupérer. Sans compter le retard que je prends au boulot.

— Mieux que ça ? Hou, la, la... alors, c'est plus sérieux que je ne l'avais pensé. Madeleine avait deviné. Elle est si bien que ça ? Allez, je veux les détails. Où l'as-tu dénichée ?

— Qu'est-ce que Mado raconte, là ?

— Na, na, na, na ! D’abord les détails, ensuite les potins.

— Tête de mule ! Et voyeur, en plus...

Philippe éclate de rire. Avec Ev, il ne s’ennuie jamais.

— Bah, tu es mon vice par procuration. Depuis le temps, ma beauté, tu as dû t’y faire, non ? Alors, dis-moi tout. Elle est bien tournée ?

— Superbe. Enfin, moi, j’adore. Une tête d’intello sur un corps d’ondine... Sensuelle et gourmande, ce qui ne gâte rien !

— Tout ce qu’il faut pour te conquérir, quoi ! Et elle baise bien ?

Ev s’esclaffe, plonge son regard dans celui de Phil qui lui sourit. Un esthète, pense-t-elle. Il aime les femmes comme des oeuvres d’art qu’il lui suffit de contempler. Il est amoureux de la femme, comme moi je le suis des femmes, se dit-elle en laissant son regard flotter sur lui. Sa vie amoureuse le tient en haleine. Un feuilleton, pour ce vieux bouc fidèle ! Ev lui répond en riant.

— Oui, divinement... Elle baise comme elle respire. Et elle est insatiable, j’en perds le souffle !

— Qu’est-ce que ça veut dire, ça, tu es tombée sur une nymphomane ?

— Idiot ! Non, loin de là, je t’assure ! Non... Elle est particulièrement douée pour le plaisir... Et à répétition. Il n’y a rien de truqué, tu peux m’en croire ! Elle prend son plaisir comme tu montes à cheval, tiens, parce qu’elle aime ça, tout naturellement. Et elle a de ces orgasmes, bon sang, à redorer les armoiries d’un eunuque ! Tiens, je serais castrée depuis mille ans, je serais convaincue d’être mieux équipée que l’amant de Lady Chatterley !

Philippe se tord de rire sur sa jument. Le complice idéal. Aucun jugement, aucune mesquinerie... Que pourrait-il lui envier, d’ailleurs ? Mis à part son appétit. Il est peu porté sur la chose... Enfin, c’est ce que Mado raconte. Mais sublime, il paraît. Ev le regarde rire. Un gamin heureux ! Il a tout pour lui, le veinard. Et Mado en raffole toujours, après vingt-cinq ans !

— Ev, tu es impayable ! C’est Madeleine qui va s’en payer quand je lui raconterai.

— Tiens, à propos, parlant de Madeleine, qu’est-ce qu’elle mijote, au

fait ?

— Oh, rien de grave, rassure-toi. Elle dit que la dernière fois que tu nous as fait faux bond de manière chronique le dimanche, tu t'étais éprise de Caroline. Vu l'état dans lequel ton histoire avec cette fille t'a laissée, Madeleine s'inquiète un peu, tu comprends ?

— Oh, c'est ça... Je vois. Sacrée Madeleine, va ! Rassure-la, veux-tu ? Cela n'a rien à voir avec cette histoire, mais alors rien à voir, vraiment !

— Vraiment ?

— Bah, dis donc, qu'est-ce que vous allez chercher tous les deux ? Je couche assidûment avec une belle Québécoise qui s'en retourne chez elle d'ici quelques semaines, voilà ! Rien de dramatique ni de dangereux. Ça te va ? Il n'y a pas de quoi en faire une histoire.

— Elle est Québécoise ? Et quoi d'autre encore ?... Ta nymphe, là, qu'est-ce qu'elle fait par ici ?

— Ce n'est pas une nymphe, Phil, elle a trente-deux ans ! Elle lance son bouquin qui vient de paraître ici.

— Un roman ?

— Non, un essai. À une maison québécoise.

— Tu as lu ?

— Hmm, hmm... Et ça m'a séduite. Bon, tu sais tout là. Allez, avant que mon hunter s'endorme, on fait galoper ton canasson.

— Eh, là, non, attends ! Quand nous la présentes-tu, ton ondine ?

— Je ne sais pas, Phil... J'essaie de m'en tenir au strict minimum, tu vois ?

— Juste pour la bagatelle, c'est ça ?

Ev le regarde, hésite un instant, puis hoche la tête en silence.

— Et jusqu'ici, glisse-t-il aussitôt, tu réussis à ne t'en tenir qu'à ça ?

— Difficilement... Mais bon, elle fout le camp bientôt, je ne peux tout de même pas l'attacher, non ? Alors, je ne m'en tiens qu'à ça, comme tu dis, ce qui est déjà suffisamment compliqué.

— Quoi, elle t'en fait le reproche ?

— Manquerait plus que ça ! Putain, je chamboule ma vie pour la voir le plus souvent possible !

— Ouais... Je vois. Et tu resplendis de santé, ma belle Amazone !

Ev s'esclaffe avec lui, heureuse de leur complicité, soulagée, elle se l'avoue, d'avoir enfin parlé d'Isabelle. Phil lui balance son regard en coin.

— Ev, regarde-moi... Elle te fait dangereusement râler, hein ?

— J'en suis folle, Phil, complètement dingue. Je n'aurai pas assez de nuits pour en abuser tout mon soûl...

— Grands dieux ! Et elle, elle est folle de toi ?

— En tous les cas, soupire Ev, elle me veut... Comme je la veux. Et pour l'instant, je l'ai. Je ne sais pas où cela me mènera. À vrai dire, je m'en fous... Pour le moment, le dimanche, j'ai besoin de me refaire des forces !

— Bah, dis donc... Je suis rudement heureux de ce qui t'arrive ! Et je t'envie ton énergie... Je ne me souviens plus à quand remonte ta dernière corrida... mais pour une vieille Amazone, tu m'as l'air de tenir en selle ! Aïe !

Le coup de cravache l'a pincé sur le haut de la cuisse. Ev se met au grand trot, Philippe la rejoint en riant.

— Ev, attends un peu... Écoute, si tu changes d'avis ou dès qu'elle te laisse dormir tes nuits, tu sais que tu es chez toi à Honfleur... Interdit de l'oublier !

— D'accord, je viendrai peut-être, Phil, je verrai.

— Et puis, je te le répète, tu es resplendissante, plus belle que jamais !

Ev lui rend son sourire, la gorge serrée. Elle a envie de chialer, c'est ridicule.

— Au fait, poursuit Phil, comment se nomme-t-elle ?

Mais Ev a déjà filé, loin devant, au galop.



Paris. Mercredi, 31 mai

Chère Timothée,

Me revoilà, transie et frissonnante, prends garde à toi, j'éternue aux deux mots ! Je sors de chez Lili Nanterres. Un enregistrement pour la radio... communiste. Eh, oui, on n'arrête pas le progrès, camarade ! Entrevue très sympathique, qui s'est étirée de cafés en gâteaux secs, puis de causeries — sur la langue de chez-nous, les chats, la mer de Bretagne et le frère de Van Gogh — en visites guidées de sa bibliothèque, remplie de raretés et de gravures du 18e qu'elle collectionne amoureusement. Une femme toute menue, une puce bâtie en nerfs et en ressorts, des yeux immenses et noirs qui pétillent au-dessus de la demi-lune de ses lunettes, la cinquantaine alerte et frétilante, de la gueule et du muscle, une intello d'extrême gauche sortie d'un roman de Beauvoir. Son nom lui va pourtant comme un gant. Quel joli nom, tu ne trouves pas, pour la radio ? Un brin de nostalgie des années folles, Ménilmontant ou Moulin Rouge, un nom qui froufroute, on entend presque le french cancan.

Parlant de cancons : elle vit avec une grande Noire fabuleuse, une beauté africaine en déshabillé rose chair, qui apparaît soudainement au milieu de la pièce, murmure un Lili à réveiller un mort, Jean-Pierre désire que tu le rappelles dans un quart d'heure, et l'autre : merci mon chéri, les yeux en ciel de lit. Puis la beauté me sourit discrètement : pardonnez mon intrusion, qu'elle chantonne, un clavier qui pianote dans un coffre d'ébène, puis s'esquive aussitôt, ondoyant de la hanche comme une hyène en rut. J'ai mis quelques secondes à retrouver le fil. Parler de violence après une telle apparition me semblait plus incongru que de demander à Lili tout de go : « Et vous vous adorez depuis combien de temps ? » C'est Lili qui m'a déculottée, juste comme je partais : « Transmettez, voulez-vous, mes salutations les plus cordiales à madame Anckert... Et dites-lui toutes mes amitiés. » C'est quoi, ça, cordiales ? La bise parisienne sur les deux joues ou le french kiss d'une demi-heure ? J'ai ri et me suis sauvée sans répliquer. La puce savait, dès mon arrivée, que j'ai une liaison avec Ev Anckert. Veux-tu bien me dire d'où elle tient ça ? Claire Lescop, qui ne s'étouffe pas dans les subtilités, est aussi au courant.

« Au fait, ma belle, comment vont tes amours avec la mère Anckert ? » Le Pernod n'a fait qu'un tour dans mon ris de veau. Elle m'invitait hier soir à dîner, restaurant quatre étoiles, bouffe gastronomique, causerie agréable, tout allait bien jusque-là. Et la voilà qui me raconte ses amours orageuses avec son écrivain milanais, un amant extraordinaire, dit-elle, qui lui a tout appris et qui n'en est pas moins, pour autant, très peu sûr de ses charmes. Il l'a déjà fait suivre par deux détectives, un de jour, un de nuit, convaincu qu'elle le trompait, tiens-toi bien, avec une dame, suivie elle aussi par les deux sbires ! Dame avec qui, attache ta tuque, elle a couché jadis, au début de leur liaison, question de le faire frire un tantinet et puis, tu le devinais, d'essayer ça... Jusque-là, je m'amusais ferme et j'apprenais sur Claire des petits riens délicieux qui me la présentaient sous un jour plutôt sympathique. La sauce a tourné peu à peu. « Je peux bien te raconter, ma belle, tu en connais un bout là-dessus, je me trompe ? » Bon. Je me dis qu'elle pense à mon métier de psy, puis je révise, elle me laisse entendre qu'elle sait où vont mes préférences sexuelles. Je la laisse aller, si elle veut des précisions, il n'y a qu'à demander. Tu le sais, sans tomber dans le missionnariat, je n'en fais pas un secret d'État. Mais elle ajoute du bout des lèvres : « D'ailleurs, tu la connais... » Et là, ma Timothée, le ris de veau s'est mis à galoper.

De l'imaginer au lit avec Ev me donnait envie de vomir. En l'écoutant, fort mal d'ailleurs, j'étais obsédée par l'idée : elle a connu Ev avant moi, et cette idée me faisait l'effet d'une obscénité ordurière. Avec le ton dédaigneux de celle qui a le privilège d'avoir goûté à des orgasmes incomparables avec un homme, comme si moi j'ignorais jusqu'à la morphologie virile, Claire me donnait le sentiment d'être disséquée au scalpel, cataloguée une fois pour toutes dans les mal baisées, juste parce que, elle, une fois, une seule, couche avec une femme sans y prendre son plaisir. Oh, elle a joui, mais de tout petits orgasmes clitoridiens, pas le pied, tu vois, le vrai, le super ! Non, elle ne jouit que pénétrée et là, ma belle, que veux-tu, pour le pied, il manque la verge ! Elle avait l'air de se croire supérieure de savoir, non seulement avec qui je couche, mais, surtout, comment ! Et plus elle défilait son histoire, plus j'en voulais à Ev de lui avoir fourni cet avantage.

Après le documentaire, elle glisse, triomphante : et tes amours avec la mère Anckert ? J'ai blêmi sous l'insulte, mon ris de veau figé de rage, j'ai meuglé : « Es-tu en train de me faire accroire que t'as couché avec Ev Anckert ? » Pour que tout Paris soit au courant ? s'insurge-t-elle. Jamais de la vie !

J'ai réalisé ma bêtise. Le mou et le flasque, il ne pouvait s'agir de la belle Ev ! Mais, fouille-moi, à qui aurais-je pu penser d'autre ? Une femme que je connais, à Paris, d'une part assez culottée pour flirter en plein party mondain une femme dont l'hétérosexualité ne fait aucun doute, sans compter que la jalousie de son amant était déjà connue du Tout-Paris, et

d'autre part assez habile pour que Claire lui tombe allègrement dans les bras. Ajoute à ça l'attrait de Claire pour les célébrités et tu vois le portrait. Quand Claire a jeté sur la table sa petite question sur mes amours avec Ev, j'ai eu la tentation de lui jeter à la figure qu'elle doit baiser comme une montagne de jello et son Milanais, comme une queue de cerise confite. Il y avait erreur sur la personne. Une recherchiste à la télé, que j'ai effectivement rencontrée, une fois, et dont je me souviens avoir pensé qu'elle flirtait comme d'autres respirent. De là à la connaître !

Claire, elle, croit maintenant tout connaître de l'amour entre femmes, qu'elle méprise du haut de son hétérosexualité satisfaite. Une femme, un soir, vite fait. Et à moitié saoule. Ce qui explique selon elle, c'est pratique, qu'elle ait flanché, elle qui n'avait jamais reluqué de ce côté et que son homme comblait de joies parfaites. S'il fallait que les filles qui couchent la première fois de leur vie avec un gars sautent aussi rapidement aux conclusions, la terre serait emplie de lesbiennes comblées !

Claire a tout de même raison sur un point : coucher avec la belle Anckert, c'est risquer de faire la manchette des potins parisiens. Je l'ai stoppée dans ses élans d'informatrice, elle en était à me recommander la vigilance et la prudence. Ev serait une dévoreuse de femmes, ah oui ? Et ses ravages, répandus jusqu'en Grèce, tiens donc ! Sapho doit se mordre les doigts d'être déjà morte. J'ai dit : assez, ça ne m'intéresse pas ! Je l'ai vexée, voulait seulement me protéger. De qui, veux-tu me le dire ?

J'ai, tout compte fait, détesté ma soirée. Et Lili m'a rachevée. Tout le monde sait, sauf moi, ce qui se passe dans la vie d'Ev Anckert. Et, pour finir, ce maudit climat ! Un jour, la canicule, tu fonds à vue d'œil rien qu'à siroter une bière, engluée à ton verre, un mollusque à déguster sur place, salée à point. Le lendemain, la bise, le grelot givré, tu gèles comme une patate bouillie abandonnée sous dix pieds de neige. Il fait un vent frisquet, j'ai dû marcher au moins une heure pour me retrouver, tantôt, au Pré-Saint-Gervais et là, me voilà enchifrenée, la gorge en feu, le tympan qui bourdonne, je m'ennuie de ma mère, de ma patrie, de mon lit, j'irais dormir quatre nuits quatre jours, je disparaîtrais, cachée dessous mon édredon.

J'arrête là mes lamentations. Je suis de mauvais poil, je rentre dormir une heure, avant de rejoindre l'illustre dévoreuse impénitente. Dont l'assiduité et les attentions font par ailleurs mentir la réputation. Crois-moi, sentir l'intensité et l'emprise de cette femme est plus déroutant que de m'imaginer ses pires infidélités.

Je te quitte, je t'embrasse, ne prends pas froid, ça rend maussade, bonjour à Gilles. Oh, oui ! Claire dit que j'ai des préjugés envers les hommes. Trouves-tu ? Demande donc à ton beau mâle ce qu'il en pense. Écris bientôt, je m'ennuie de toi.

Isabelle

P.-S. Ev m'a câlinée, soignée comme un bébé. Bain bouillant, sirop, aspirine, grog, frictions, lecture sous l'édredon, elle a eu des tendresses émouvantes, dont je ne suis pas encore revenue. J'ai d'abord résisté, embarrassée de me montrer sous un éclairage aussi peu reluisant, désireuse de préserver mes attraits de maîtresse enthousiaste, bref, effrayée qu'elle ne veuille plus de moi. Et j'étais d'une humeur massacrant ! Heureusement, Ev ne manque ni de sensibilité ni d'humour : « Darling, comment veux-tu que je t'allume, dans cet état ? Tu fais déjà 39 de fièvre et je ne t'ai pas encore touchée ! Allez, je te prouve mes ardeurs dès que la fièvre sera tombée. En attendant, tu te laisses soigner et sans rechigner. » Ce matin, la fièvre est tombée, Ev toujours aussi ardente et moi, ben, je cours poster...



— On fait comme ça, chez toi, Darling ?

Bien que la voix soit tendre, Isabelle y retrouve cet air de supériorité de la mère patrie à l'égard de ses colonies. Le garçon a déposé devant elle une « tarte framboise » et puis « une glace vanille » disposée dans une jolie sorbetière givrée, dont Isabelle verse maintenant le contenu sur sa pointe de tarte. Ev la reluque, indignée, ahurie d'un geste qui relève, ici, de l'inconvenance. Comme de manger une poire à belles dents plutôt que de la pourchasser dans l'assiette, armée d'un couteau et d'une fourchette.

— Tu vois, lui souffle Isabelle avant d'attaquer son licencieux dessert, ici, vous mettez du porto dans vos cantaloups, chez nous, de la crème glacée. Question d'environnement. La glace, ça pousse plus facilement chez nous que la vigne !

— Mais, passé six ans, ici, on ne fait plus de pâtés avec la nourriture, Darling !

Ev a changé son prénom en sémaphores. Elle dit Isa, avec tendresse, pour converser au téléphone, l'interpeller de la salle de bain ou s'informer de son choix au restaurant. Isa pour la joie, Belle pour les états de grâce. Ev murmure Belle de son timbre de mezzo, la revire comme un gant, côté lisse en dedans et peluche en dehors. Belle à l'horizontale, Isa pour la verticale, là elle navigue en douceur. Isabelle tout au long, c'est le triangle des Bermudes, le vent lève et elle veille au grain. Puis, il y a Darling, que son accent fait résonner de la première à la dernière lettre, parfois une alarme, d'autres fois une musique, Darling, dont Ev ponctue ses remarques ironiques et ses sarcasmes, aussi bien que ses moments de douceur paisible dans ses bras. Pour le moment, Ev a l'humeur en tire-bouchon, le goulot de travers. Elle excuse son retard, sans parvenir à le lui pardonner. Isabelle est quitte pour la valse-hésitation entre l'ironie et la tendresse.

— Je te gêne, Ev ?

La question l’amuse, si Isabelle en juge d’après son sourire en coin.

— Oui.

— Bon. Tu veux que je change de table ?

— Dis donc, tu me cherches, là ? Tu as besoin de te faire sauter ?

Elle lui lance ça, un défi, une insulte, l’air de se payer sa tête, en s’appuyant le coude sur la table, le menton posé sur le poing. Isabelle n’a pas l’énergie de s’engueuler ni l’intention de plier. Son ambivalence n’arrange rien, elle s’en rend bien compte, et elle se reproche de manquer de courage. Pacifiste et complaisante, elle feint d’ignorer l’irritation d’Ev qui, en revanche, refuse de jouer le jeu, la harponne et l’accule à une épreuve de force qu’Isabelle préfère éviter. Rebelle et vindicative, Isabelle passe à l’attaque, asticote la colère d’Ev qui lui retourne le boomerang sans ménagement et Isabelle recule aussitôt, pour se soustraire à des foudres face auxquelles ses propres munitions ont l’air de pétards mouillés. Reste l’humour, qu’elle manie tant bien que mal depuis trois quarts d’heure, ménageant la chèvre et le chou, tout en sachant que cette bouillie informe dans laquelle elle patauge ne la sauvera pas de l’orage qui lui gronde sous le nez. Respire, Coache, respire, s’encourage-t-elle, ta vie n’est pas en danger, quoi que tu en penses.

— Ev, j’ai aussi envie de me faire sauter, en ce moment, que toi de faire une montagne avec ma tarte !

Un vieux principe japonais, placer l’ennemi devant une double impasse.

— Isabelle, tu sais que tu m’énerves, là ?

Mais ça ne marche pas à tous les coups.

— Bon, c’est quoi le problème, au juste ?

— Ton manque de décorum, Darling.

Ev passe du tocsin au câlin. Isabelle perd pied.

— Tu me surprends... J’ai dû comprendre que tu te fichais complètement du décorum.

— Pas totalement et pas en public !

— Et la glace sur la tarte, ça heurte tes principes de femme

publique, c'est ça ?

Le jeu de mots a surgi spontanément. Ev n'en rit pas. Ses yeux lui jettent des éclairs furieux.

— Isabelle, tu tiens à avoir le dernier mot ?

— Ça ferait changement, tu ne trouves pas ?

Isabelle a pris l'air dégagé pour alléger le coup de fouet, c'était un cran trop loin. Ev étire le bras et saisit son assiette, Isabelle accroche son poignet, la met en garde :

— Ev, arrête, niaise pas !

Le geste plus vif que le sien, Ev se lève d'un bond, l'assiette au bout du bras, menaçante. Isabelle tente de repousser sa chaise, lui ordonne :

— Ev, fais pas ça !

Sa gibelotte frémit, sa chaise se coince.

— Ev !... S'il te plaît...

Elle a adouci le ton, le vol de la framboise s'interrompt. Figée au-dessus de la table, verte de rage, Ev repose l'assiette, la crème passe par-dessus bord, éclabousse la nappe. Ev se rassoit en cherchant des yeux son sac, qu'elle ouvre, dont elle tire un mouchoir de papier. Elle relève sur Isabelle des yeux d'étang sauvage, s'essuie les doigts un à un, méthodiquement, en silence. Isabelle replace sa chaise, le cœur battant au bord d'un lac sans fond, où elle craint de couler si elle y mettait le pied. Le couple à leur droite les observe attentivement. Isabelle se sent de plus en plus mal à l'aise. Ev, elle, se fiche des voisins, il n'y a qu'Isabelle en ce moment dans son champ de tir. Isabelle veut faire la paix, l'orgueil ronge son frein.

— Sapristi ! Avoir su que tu te mettrais en colère pour si peu...

— Tu aurais fait exactement la même chose ! Tu réussis à merveille, quand tu décides de me provoquer !

— Mais tu me bardasses depuis une heure ! Aie au moins l'honnêteté de t'en rendre compte ! Au lieu de m'envoyer de la tarte par la tête, tu aurais...

— Putain de merde, parlons-en d'honnêteté ! Tu te pointes une

heure en retard et pour m'annoncer que tu pars trois jours plutôt que deux !

— Tiens, madame ne tolère pas les contrariétés ! Je ne vais tout de même pas te demander ton accord dès qu'il y a un changement au programme, non ?

— Isabelle, continue sur ce ton et je quitte cette table pour de bon.

Il n'y a pas que la table qu'elle va plaquer là. Isabelle respire par le nez un grand coup, n'importe quoi pour se calmer, détourne la tête vers la droite, croise le sourire compatissant du voisin, lui grimace un sourire et revient lentement vers Ev.

— Ev, je te fais mes excuses pour le retard et je te répète que je suis désolée pour la soirée de vendredi.

Le ton est ferme sans être coupant, Isabelle se félicite.

— Tes excuses, j'en ai rien à foutre !

La voix siffle, Ev ne cède pas un centimètre de terrain. Isabelle sent sa colère regrimper d'un cran.

— Saint-Sigmund de merde ! Je ne pouvais pas prévoir que je devrais annuler ! Je suis désolée du contretemps, je te le répète, là, noir sur blanc. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Que tu aies la décence de ne pas te foutre de ma gueule de surcroît !

Là, Isabelle perd pied, le reproche la prend au dépourvu.

— Ben, je ne me fous pas de ta gueule...

— Putain de merde ! Et tes conneries de tarte, ce n'était pas pour me faire chier ?

— Désolée de te faire chier... surtout avec de la tarte.

Isabelle a le fou rire, elle n'y peut rien, elle se trouve drôle. Ev passe du vert au pourpre, Isabelle en remet :

— T'as raison, Ev, c'est pas de la tarte...

Puis du vermillon à la pêche :

— ... je suis complètement givrée...

Isabelle n'en peut plus :

— ... c'est le dessert qu'on aurait dû sauter !

Elle lui pouffe au nez.

Ev reste interdite, déculottée.

— Mais, putain, ce que tu m'agaces ! Je me fous en rogne et tu as le toupet de te marrer !

— Ça doit être la pêche !

Isabelle glousse de plus belle, Ev baisse les armes, vaincue, sa cascade de mezzo déboule tout doucement.

— Et tu réussis encore à me la refiler...

La voix chantonne dans les graves, l'orage est passé, Isabelle hausse les épaules, s'essuie les yeux, tandis qu'Ev pousse son assiette délicatement vers elle.

— Allez, finis ça, que je m'occupe de ton décorum. Non, ne réplique pas ! J'ai dit : pas un mot ! Tu me rends dingue à la fin.

C'est la deuxième fois qu'Ev lui dit qu'elle la rend dingue. En fait, croit Isabelle, dès qu'elle la contrarie, qu'elle s'entête et qu'Ev perd les pédales quand, finalement, elle abdique.

— Ben, Isa... Qu'est-ce que tu fais tout habillée ?

— Ev, je viens de voir l'heure, je dois absolument rentrer maintenant, tu crois que je peux obtenir un taxi à une heure du matin ?

— Pas question, Darling.

Le ton laconique lui a coupé d'un jet ses élans de panique hystérique.

— Quoi, il n'y a aucun taxi dans Paris à cette heure-ci ?

Ev a déposé le plateau de bières sur le guéridon. Une de leurs

passions communes, Ev lui fait déguster une nouvelle bière chaque fois qu'Isabelle passe la nuit chez elle. Les mains dans les poches de son peignoir, Ev s'est appuyée au cadre de la porte et l'a foudroyée de son lac violet, lisse et profond, qui l'inquiète chaque fois.

— Il n'est pas question, Isabelle, que tu partes maintenant, avec ou sans taxi.

Le ton était calme, Isabelle a passé outre.

— Ev, j'ai une entrevue à huit heures, demain matin, enfin, ce matin, et...

— Je vais te reconduire, tu y seras à l'heure. En attendant, tu dors ici comme convenu, Darling.

— Bon, écoute, il y a un malentendu... J'ai dit que j'étais disponible pour la nuit, mais il y a cette entrevue qui n'était pas prévue.

— Ne me fais pas chier, Isabelle.

— Je ne te fais pas chier, j'essaie de t'expliquer qu'il faut que je sois en forme, demain, très tôt !

— Il y a une règle, entre nous, Isabelle, et je ne négocie pas. Tu es disponible ou tu ne l'es pas, un point, c'est tout. Choisis.

— Et ça veut dire quoi, ça, choisis ?

— Exactement ce que tu comprends, Darling ! Tu es disponible quand tu me dis que tu l'es ou tu vas te faire baiser ailleurs...

Ev souriait, en plus. Isabelle a bondi.

— Maudit que t'es macho !

Il y a eu une seconde de flottement, le regard d'Ev naviguait des yeux d'Isabelle à ses mains qui s'affairaient à boucler sa ceinture, puis Ev a lancé son filet de voix.

— Hmm, hmm... Et ça te fait mouiller !

— Crisse, va chier, Ev Anckert !

La réplique manquait d'élégance, Isabelle s'en est voulu. C'est tout ce qu'elle a trouvé pour ne pas couler. Un coup fourré, en bas de la ceinture, porté avec une désinvolture qu'Isabelle, béate, enviait et

admirait. Le fou rire l'a secouée, brusquement, elle s'est sentie rougir. Oui, ça l'excitait et elle n'avait plus envie de partir. Son trouble n'a pas échappé à Ev, qui a eu ce rire bref de contentement, qu'elle déleste après l'amour ou juste avant, dès qu'elle tâte le plaisir d'Isabelle. Ev est restée là, immobile, appuyée au cadre de la porte, pendant qu'Isabelle se dénudait sous son regard impudique. Elle s'est étendue sur le lit, grande ouverte vers Ev :

— Prends-moi avec ta bouche !

Pas une supplication, beaucoup plus qu'une demande, un ordre presque.

Ev s'est avancée lentement, en retirant son peignoir, elle a ri encore. Au moment de s'agenouiller, Ev a pris le temps de chuchoter :

— Tu vas me rendre complètement dingue !

Isabelle, celui de murmurer :

— Pour moi, c'est déjà fait !

Et la bière a eu le temps de tiédir avant qu'elles y goûtent.



Ev dit qu'elle arrive avec dix ans d'avance. En France, on ne parle pas plus de violence conjugale que de sexualité, encore moins dans les amours homosexuelles. Ces « choses-là », que ses doigts au-dessus de la table placent entre guillemets, existent, mais il est inconvenant, voire grossier, d'en parler ouvertement en public.

Elles déjeunent au Lozère, où Ev est venue la rejoindre entre deux rendez-vous. Un chaste tête-à-tête, prend-elle le soin de préciser en la joignant à son hôtel, à sept heures dix du matin. Un rendez-vous pudique qui, lancé de sa voix lovelace, n'en est pas moins égrillard pour autant. Dans cet intime restaurant de douze tables, taillé entre la pierre noircie, les pilastres romans et les poutres lambrissées d'une cave auvergnate, leur conversation sur les mœurs sexuelles de la France prend des allures de conspiration et elles murmurent plus qu'elles ne discutent, penchées au-dessus, Ev, de son Jambonneau lardé, Isabelle, de sa Cuisse paysanne.

Ev vient de commenter l'interview d'une heure qu'Isabelle a accordé à la radio juive, relevant à quel point la speakerine s'était révélée agréablement à l'aise avec elle comme avec le sujet. Isabelle lui a fait part de la réserve que l'animatrice, en contrepartie, lui avait poliment conseillé de conserver quant au thème de l'homosexualité, lors d'un bref entretien avant le début de l'émission. Réticence à laquelle elle avait opposé, à son tour, un droit de veto plus passionné que poli. Ev l'écoutait religieusement. Isabelle lui dit son étonnement lorsque l'animatrice lui avait finalement interdit avec autorité de faire la moindre allusion aux relations homosexuelles, sous prétexte que son auditoire, « aussi cultivé et scolarisé soit-il » avait-elle précisé, en serait heurté. Ev sursauta :

— Ben, Isa, qu'est-ce qui te surprend ? À quoi t'attendais-tu ?

Isabelle répliqua du tac au tac qu'en 1984, il est grand temps de faire preuve d'un peu d'ouverture envers les différences, quelles qu'elles soient ; que, contrairement au temps de l'Inquisition, tout le monde ou presque aujourd'hui connaît quelqu'un d'homosexuel ; que

l'attitude victorienne envers la sexualité est complètement dépassée ; que les théories les plus vulgarisées sur l'anormalité de l'homosexualité reposent sur le postulat de la complémentarité des sexes, dont il est bien évident, rien qu'à constater les dégâts et l'ampleur de la violence conjugale, qu'elle est une utopie mensongère et une idéologie dangereuse, instaurées et maintenues par des autorités obscures dans le seul but d'assurer le contrôle, entre autres, des naissances et des hommes sur les femmes ; qu'il lui apparait, à elle, beaucoup plus choquant qu'un homme en tue un autre, pour défendre non pas son drapeau, mais le profit des multinationales dans l'arsenal de guerre, plus choquant que de penser qu'il couche avec cet autre homme ; que toute cette hypocrisie, qui tolère de montrer les pires horreurs de l'actualité et refuse d'aborder l'homosexualité parce que cela pourrait heurter quelques chastes oreilles, lui pue au nez.

À mesure que défilent ses arguments, d'un seul souffle, dans une envolée oratoire dont la vigueur la laisse elle-même abasourdie, le rire d'Ev surgit. Un frémissement de ses deux sillons magnifiques, la cascade qui grimpe de son ventre, se déploie et dégringole, finalement, tandis qu'Ev se renverse vers l'arrière. Son rire remplit la salle lilliputienne d'un grondement sourd d'abord, puis d'un staccato d'alto, rebondit sur les murs de cette cave qui, Isabelle n'en doute pas, n'a pas connu depuis longtemps un tel frissonnement. Ev se ramène doucement vers elle, qui l'observe médusée, puis s'exclame :

— Darling... tu es irrésistible ! Cette fougue, cette passion... Tes étudiants doivent crouler sous le charme !

Elle rigole encore.

— Mais c'est sérieux, ce que je te dis là, Ev !

— Hmmm, hmmm...

Son sourire ricane encore, amusé, étincelant.

— Je sais...

Isabelle est vexée. Elle se renfrogne, pour la première fois devant Ev, dans un mutisme boudeur. Les yeux sur son assiette, elle prend ses distances, préoccupée tout à coup de piquer, d'une seule bouchée au bout de sa fourchette, une lamelle de chou mou, une morille recroquevillée, une noix tendre de lapin, qui s'esquivent l'une après l'autre. Elle abandonne sa pique au fond du plat et, prenant soin de bouger très lentement, l'air au-dessus de tout, elle saisit son verre. Elle sent le regard qui la scrute, elle lève les yeux sur Ev et lui fait son plus

beau sourire de femme du monde, qui en a vu bien d'autres. Pas dupe, Ev murmure :

— Hmm... Je t'ai froissée.

Et c'est là qu'elle ajoute de sa voix la plus tendre que les livres d'Isabelle arrivent avec dix ans d'avance.

— Et tu crois, lui lance Isabelle, encore pompée, qu'on ne peut rien faire pour changer les choses, qu'il faut se...

— Mais TU changes les choses, Isa ! Tes livres abordent l'homosexualité avec une ouverture peu commune, crois-moi ! Et on t'invite pourtant partout... Ton dernier livre, là, ça marche très fort, non ?

— Oui, oui... Mais pas question de parler en ondes d'homosexualité, hein !

— Mais, enfin, qu'est-ce que ça changerait, Darling, que tu t'affiches en public comme une doctoresse homosexuelle, hmm ? Tu perdrais toute crédibilité...

— Je n'ai jamais dit que je voulais m'afficher en public.

— ... Tu n'obtiendrais pas le quart de la publicité qui se fait actuellement autour de ton livre.

— Je ne veux pas m'afficher, Ev, juste être plus transparente, sapristi !

— Mais tu l'es, transparente ! Et plus que tu ne sembles t'en rendre compte !

— Comment ça ?... Tu penses que tous les journalistes savent que je suis homosexuelle ?

— Savent, non, mais s'en doutent, oui, sûrement.

— Mais, Saint-Sigmund, Ev, c'est quand même pas écrit dans ma face ! Tu penses qu'un gars comme Jean-Louis Trouë, tiens... tu le connais, il était là le soir où...

— Hmm, hmm...

— ... tu penses qu'il sait que j'aime les femmes ?

— Oui, exactement ! Tu ne sembles pas saisir, Isa, que tu parles d'homosexualité dans tes bouquins sans aucune réserve... Et avec des arguments qui, loin de la condamner, la défendent mordicus. Admets qu'il faut être aveugle et sourd ou complètement idiot pour ne pas conclure que tu es toi-même homosexuelle !

— Pfiou ! Autrement dit, sans en avoir l'air, je m'affiche devant tout le monde !

— En quelque sorte, oui...

— Et pourtant, Trouë, l'autre soir, me faisait une cour débordante... Ça n'a pas pu t'échapper !

— Ho, la, la... il aurait fallu, là aussi, être sourd et aveugle, hein !... Pauvre Jean-Louis ! J'ai bien cru qu'il allait t'enlever sur son destrier, sous nos yeux !

Image des plus loquaces, qui les fait s'éclater de rire en duo.

— Mais, ça, ajoute Ev, c'est tout autre chose, non ?

— Non, je ne vois pas où tu veux en venir.

— Ben, ça me paraît évident... Trouë fait partie de ces hommes que cela rassure qu'une dame se permette quelques égarements dans le lit d'une autre dame, puisque lui, l'expert du coït, ne manquerait pas de ramener la brebis dans le droit chemin. D'autant plus que de tels égarements, illicites et vaguement pornos à ses yeux, témoignent d'appétits sexuels peu communs... Voire qu'elle n'est qu'une salope de petite vicieuse qui n'attend que de se faire renverser sur son divan ! Au bout du compte, que tu le fasses bander, Darling, le convainc tout bêtement qu'il n'est pas dans l'erreur.

— Finalement... Saint-Sigmund, tu me fais rire... Finalement, j'ai raté mon examen de camouflage !

— Pas de pot, Darling ! Navrée...

— Oh, oui, tu as vraiment l'air désolé... Et toi, tu as su que j'aime les femmes en lisant mes livres ?

— Bah, Isa, tu m'as vertement offert de me dessaler ! Que voulais-tu que je pense d'autre ?

— C'est vrai... Sapristi, j'avais complètement oublié !

— Tu peux bien te bidonner, là... N'empêche, j'ai bien failli en avaler mon verre. Non, mais quel culot, tout de même ! Et tu t'inquiètes de penser que tu pourrais t'afficher ?

— Mais ce n'était pas m'afficher, ça. En tout cas, pas comme tu le fais, toi. Non, non, inutile d'avalier ton verre... Tu es la première femme que je connaisse, je veux dire une amante, qui me passe la main dans le dos, qui m'appelle Darling, qui m'embrasse même en public, sur la rue, n'importe où.

— Et ça te gêne ?

— Non, pas du tout... Enfin, oui, des fois...

Elle a murmuré. Le sujet l'indispose, à cheval sur l'indiscrétion et la jalousie qu'Isabelle s'interdit depuis le début. Ev porte sa tasse à ses lèvres, ses yeux s'accrochent aux siens, elle avale lentement, l'ausculte, attend la suite. Isabelle glisse du bout des lèvres :

— Claire Lescop sait que nous couchons ensemble.

Sa tasse suspendue dans l'air, un instant, Ev baisse les yeux, réplique un « ah, oui ? », cherche la soucoupe, y dépose la tasse. Un geste retenu et délicat, elle feint l'indifférence, conclut Isabelle qui ajoute :

— Et Lili Nanterres t'envoie ses amitiés.

Le lac mauve jaillit, Ev croise les avant-bras sur la table, rien ne l'étonne, ses lèvres frémissent, elle s'amuse follement. Isabelle, agacée, souligne :

— Ses plus cordiales amitiés, en fait !

— Toi qui rêves de transparence, tu dois être ravie, non ?

Sa voix bourdonne dans les graves, sa bouche se moque, ses yeux la caressent, Isabelle éclate de rire.

— C'est tout l'effet que ça te fait ? Sapristi, Ev, ça ne te dérange pas que tout le monde sache avec qui tu couches ?

— Oh, Darling, il y a toujours des rumeurs, ici et là, mais rien de vraiment sérieux ni dramatique, non ? Je n'ai jamais caché mes préférences. Bon, et puis je suis riche, indépendante, j'ai toute la liberté de le faire au grand jour ! Ce qui m'étonnerait, tu vois, c'est que ça passe inaperçu.

— Mais Ev...

Isabelle hésite. Elle sait qu'en empiétant sur sa vie intime, elle ouvre à Ev une brèche dans sa propre armure. Ev attend patiemment qu'elle termine sa phrase, les dés sont lancés.

— Tu t'es taillé la réputation d'une dévoreuse de femmes !

— Et puis quoi encore ? Je me taperais des mecs, personne ne le remarquerait ! Ou si j'en étais un, ma réputation, au pire, serait à la hausse. Tandis que là, je bouscule un peu les bonnes mœurs... Ce qui n'est pas sans susciter quelque intérêt. Merde, c'est tout prévu, non ?

— Peut-être... Parce que tu t'y es habituée... Mais moi, j'ai eu l'impression d'avoir des micros en dessous de mon lit !

Ev éclate de rire et commande l'addition.

— Des micros... Tout de même, Isa, tu n'exagères pas un peu, là ?

Isabelle fait signe que non, ajoute que si Lili a été très sobre, Claire s'est montrée plus indiscrete, qu'elle a jugé bon de la mettre en garde contre Ev.

— À l'entendre, ponctue Isabelle, t'as retroussé tous les jupons, d'ici à Tombouctou...

Ev s'impatiente, interrompt son envol.

— Bon, écoute Isabelle, je sais ce que Lescop a pu te raconter, mais j'en ai rien à foutre. Elle a dû te refiler quelques anecdotes croustillantes, j' imagine lesquelles, elle ressort toujours les mêmes histoires ! Cette adolescente qu'elle m'a vue embrasser à pleine bouche, à Corfou, entre autres... Je me trompe ?

Isabelle fait non, Ev enchaîne :

— Et les filles de chez Dior, ça, elle en raffole ! Elle t'a mise au parfum, n'est-ce pas ?

Isabelle fait oui, en riant du jeu de mots dont Ev, sur sa lancée, ne semble même pas consciente.

— Et puis, quoi d'autre ? attaque-t-elle encore. Hmm ? Des noms, des dates ? Elle en fait collection. Ça l'excite, je crois. Et tu peux t'y fier, Claire n'invente rien, elle rapporte ! Pour le reste, elle ignore tout de ma vie privée. Alors, les micros sous ton lit, Isa, je t'en prie, la

prochaine fois, tu les lui balances en pleine gueule, hein !

Isabelle éclate de rire. Elle admire son assurance inébranlable. N'importe qui se serait défendu, empressé de corriger, de gommer, de nier ou d'expliquer. Ev, rien, pas de compromission ni d'entourloupette. Elle déclare : voilà, je suis comme ça et tu t'arranges avec. Pour peu, Isabelle allait croire que son opinion l'indiffère, quand Ev lui souffle en réglant l'addition :

— Isa, je suis tout de même navrée de toutes ces indiscretions... Tu m'en veux, là ?

Isabelle hoche la tête, non, pas du tout. Ev sourit, ajoute :

— Et ça t'embête qu'on sache que tu es ma maîtresse ?

— Au contraire, j'adore être ta maîtresse... Tu dois bien t'en douter un peu, non ?

Ev rit, radieuse, rassurée.

— Ev, j'ai très envie de toi... Tu as encore une heure ?

— Mmmm... J'allais te le proposer.

— Tu sais que j'ai un train à dix-huit heures, Ev, et...

— ... et je t'y déposerai à temps, sois sans crainte !

— Quoi ?... Tu as pris ton après-midi ?

— Han, han...

— Ev, tu me gâtes !

— Bah, j'ai une réputation à maintenir, moi !

Elles émergent de la cave, le soleil les éblouit et commande une minute de silence. Ev la prend par la taille, elles marchent lentement vers sa voiture, garée tout près.

— Ev... Je t'ai menti tantôt, à propos de toutes ces histoires... Ça me rend jalouse.

— Oui, je sais, Darling... Et ça me fait un velours !

— Tu cherches à me rassurer, hmm, c'est ça ?

- Et ça ne te rassure pas ?
- Pas de me sentir comme un numéro...
- Un numéro choisi, tout de même !

Et elle rit. Et voilà qu'Isabelle l'embrasse, pétrissant son pull angora, la voilà qui l'embrase, rue du Four, Paris, France, où deux femmes enflammées au milieu des passants passent inaperçues.



Bruxelles. Samedi, 3 juin

Très chère Timothée,

À l'âge de douze ans, j'ai fait la promesse solennelle à ma mère :

1 : de ne jamais coucher avec un homme avant de le marier,

2 : de ne jamais marier un homme que je n'aimerais pas.

J'ai cru me dégager quand j'ai compris que, sans homme ni mariage, ma promesse ne tenait plus. Cela m'a pris vingt ans avant que je réalise que ma mère avait, elle, tout compris : il est effectivement plus impraticable de s'envoyer en l'air sans tomber amoureuse, que d'aimer follement sans s'envoyer en l'air. Ma mère, me connaissant mieux que moi, avait flairé mon goût pour le danger, peu importe que ses gamètes portent la croix ou la flèche.

Je soupçonne ma mère, la crapaude, d'avoir léché, grignoté, elle-même mordu le fruit défendu, sans jamais m'avouer que le piège, le vrai, la corde au cou dont les gars se consolent, dans leurs enterrements de vie de garçon, de ne s'y être jamais fait prendre, ce n'est pas la vie à deux popote et routinière, mais le plaisir charnel, le désir en cavale, le tourment qui te rend aussi bête qu'un troupeau de macaques flairant une vierge en rut, aux premiers jours d'avril.

Ev Anckert me rend folle, j'en perds toute décence. Je ramperais du 6e au 16e, sors ton plan de Paris tu vas voir ce n'est pas rien, juste pour qu'elle me touche, qu'elle m'effleure suffirait, que j'en bave, que j'en mouille, que je me saint-ciboirise de crawler à ses pieds, que je l'implore continue ! continue ! et que je lévite encore et encore et encore... Elle dit que je la rends dingue. Ma foi, je lui rends bien le bonheur qu'elle me donne ! Mais son plus grand plaisir, et je la tiens par là, est de savoir qu'elle me fait décoller rien qu'à me regarder.

Anckert est une lionne. Ne se la paye pas qui veut. Orgueilleuse, soupe au lait, une lionne comme mon père, un lion : c'est chaud, enveloppant, c'est tendre et ça ronronne, tant que tu les flattes dans le sens du poil... mais gare au coup de patte ! Ça rugit, le sang ne te fait qu'un tour, si tu leur chatouilles l'ego et qu'ils l'entendent comme un défi. Leur colère te saute dessus, comme le frette sur un croquemort, si tu te dandines sous leurs

narines quand ils retroussent les babines pour te rappeler à l'ordre. Je parle de mon père, ce n'est pas si simple, Œdipe peut bien se rhabiller, Sigmund n'a pas tout prévu ! Car en fait, chère Timothée qui aura tout entendu, depuis que je couche avec Ev Anckert, je couche avec mon père après avoir flirté ma mère ! Les colères de Henri, passent encore, je parviens à me les payer sans frais... Je prends le lion par le ventre, je lui flatte l'entrecôte, il se roule par terre et j'aime comme une folle me rouler avec lui ! Mais il y a du Gisèle là-dessous. Je le sens à ma manière de garder mes distances, à mes esquives, à ma peur de tomber amoureuse sans bon sens. Ev est une femme impressionnante, puissante comme l'était ma mère, que je n'ai jamais osé affronter ni même tenté d'approcher sans crainte d'être repoussée, encore moins réussi à conquérir sans y perdre toute dignité. Tu le sais, tu ne disais pas trois mots en sa présence, toi, la plus grande gueule de tout le Lac-Saint-Jean ! Ev, parfois, me la rappelle ou plutôt, non, pas Ev elle-même, mais ce qu'il m'arrive de ressentir auprès d'elle. Je ferais des pieds et des mains pour la séduire et m'en faire aimer... Il y a un nœud qui me paralyse. Un nœud que je tripote pourtant comme une damnée, de peur de la perdre, de crainte qu'elle s'éloigne, si je ne plonge pas un cran plus loin. J'ai une trouille bleue de plonger, de perdre toute décence, et je me replie dans une réserve qui, tu me connais, ne me ressemble pas et qu'Ev, à l'autre bout, doit prendre pour de la froideur. J'en suis à me demander si ma mère ne résistait pas à mon emprise comme moi, maintenant, pour échapper à une tornade dont on sent, sans pouvoir l'expliquer, qu'elle va tout chambarder et ne rien laisser sur son passage, qu'une vie à réécrire de A à Z.

Ev n'est pas du genre qu'on ignore ou qu'on tasse dans le coin, comme me le faisait ma mère. Elle fait plutôt dans le dragon qui te coince au fond de ta caverne. De deux choses l'une, tu sèches sur place, ratatinée comme une vieille croûte, ou tu fonces dedans, en espérant qu'une homo erectus l'impressionne suffisamment pour qu'elle t'accepte dans son clan. À mon grand étonnement, je crie taïaut, taïaut et prends la lionne de plein front. Et c'est là que la Gisèle se pointe le chignon, Ev m'en impose, mes dragons s'affolent, j'ai l'erectus mal assuré, je pédale dans le vide, je parviens quand même à faire un petit taïaut de temps en temps. Et tout ça, ma Timothée qui doit frémir de l'autre côté du grand lac salé, tout ça au travers des bouffées de chaleur que la belle Anckert me donne en pâture. Bref, avec Ev je me surpasse sur tous les plans et si je me vautre dans son édredon de plumes plus souvent qu'à mon tour, ce n'est pas sans ressentir sur ma peau, parfois, l'égratignure d'un petit pois glissé sous le matelas. Mon antidote naturel, pour l'instant, c'est Ev Anckert elle-même : elle est trop entière pour n'aimer qu'à moitié, je repars bientôt, elle garde donc ses distances, elle n'est pas en amour, elle me veut et elle m'a. Nous sommes quittes. Je me paye une élégante et riche Parisienne, qui m'accorde tous les privilèges de la maîtresse numéro un.

Tu sais, Timothée, vivre un fantasme est quand même plus troublant que de le raconter. Tu es là, braquée devant une fenêtre, à regarder à l'intérieur d'une maison. Tu découvres la disposition des meubles, la couleur des tentures, le choix du papier peint et celui des tableaux, tu butines les objets, un paquet de cigarettes entrouvert sur la table, les miettes d'un dîner, la vaisselle empilée à côté de l'évier. Tu t'imagines assise à cette table, tu penses aux odeurs qui conviennent au décor. Tu reconnais une musique, loin derrière, ça te rappelle quelqu'un, un souvenir tout à coup. Et tu te rends compte bêtement, dans un flash, que c'est toi qui habites la maison. Tu te sens une intruse dans ta propre maison. En dedans et en dehors, à te regarder aller...

Ton silence m'inquiète... J'imagine le pire, ma cochonne, je te connais, tu t'en donnes à cœur joie en relisant ma dernière lettre, sans arrêt, tumeur au poignet droit, purulente et vicieuse. On t'en a amputée, tu ne peux plus écrire, à peine te gratter de la gauche malhabile. Et tu te meurs, petit à petit, nostalgique et prostrée, en regardant le baise-ball sur l'écran de la grande salle commune, vingt-cinq lits côte à côte, à l'Hôpital Général de Montréal où, de surcroît, on ne diffuse qu'en anglais ! Je t'en supplie, envoie-moi une cassette, que j'entende ta voix, un doigt seulement suffit à actionner l'appareil.

Oh ! J'allais oublier l'essentiel. Un poste permanent dans une université ? Gilles doit être plus excité qu'une salle de maternité ! Dis-lui tous mes vœux de succès, qu'il passe haut la main l'entrevue et tout ce stress. Et tiens-moi au courant, que je débouche une bouteille à sa santé. Et si les sbires du haut savoir l'impressionnent, qu'il en a l'estomac dans les coudes et la thyroïde dans les talons, rappelle-lui mon vieux truc : les imaginer sur le siège des toilettes, à attendre que la caravane passe. Même la reine d'Angleterre, vue sous cet angle, est aussi inoffensive qu'un Romain sous la poigne d'Obélix ! Bon, le truc a ses limites. Avec quelqu'un que tu as déjà vu, réellement et intimement, les culottes baissées, l'image ne rétablit pas aussi aisément ton droit à l'égalité humaine. Mais pour les Romains, c'est magique, ils ont l'air tout à coup plus nus et moins prospères. C'est Gisèle qui m'a refilé le truc. Alors, crois-en une pro de l'impressionnisme, tu retouches un détail et tout le tableau est à ton avantage ! Puis, comme tu le dis toi-même, vieille sage à l'œil de lynx, une montagne a toujours sa vallée !

Je te quitte maintenant, en vitesse, une télé en direct, je rentre à Paris dans deux jours, d'où je t'écris à nouveau. Je t'embrasse affectueusement, bises à Gilles, à bientôt,

Isabelle



« Bah, dis donc, ma lionne, elle est passionnante, ta Québécoise ! Quand te décides-tu à nous l’emmener ? »

Du Madeleine tout cru. Pas d’introduction ni de salutations, dans le vif aux premiers mots. Ev ne s’y fera jamais, il lui faut toujours quelques secondes pour retrouver son souffle, au bout du fil.

— Mado, tu es une intrigante... Une intrigante incorrigible ! Tu regardes la télé le midi, maintenant ?

— Et toi, depuis quand rentres-tu déjeuner à la maison ?

— Raison d’État, Sherlock ! Je boucle mes valises... Tu as vu toute l’émission ?

— TU boucles ? Voilà qui est nouveau ! Janine t’a donc divorcé ?

Le rire de Madeleine, un baume, un refuge, une joie pure. Ev rit, malgré elle.

— Non, non, pas encore, elle tient le coup... Et ELLE boucle mes valises !

— Ah, bon... me voilà rassurée, du moins sur ta vie commune avec Janine.

— Dis donc, tu me téléphones pour causer valises et ménage, là ?

— De ton ondine, ma chérie. Ce qu’elle est marrante ! Un bouquet de fraîcheur, cette fille ! Et quelle tête, dis donc ! Paillé en avait plein les bras, subjuguée, on dirait... Tu n’as pas raté le début, j’espère ?

— Si, justement...

— Oh, Ev, c’était savoureux, il faut que tu voies. Imagine : l’intro habituelle, zoom sur l’animatrice comme à l’accoutumée, puis sur son invitée, mais là, au lieu des têtes d’enterrement et des sourires figés,

ton ondine qui rit aux éclats ! Et la caméra qui va chercher Paillé, en moins de deux, mais quoi ? Paillé se bidonne, pliée en deux, autant que l'autre... Tu vois ça d'ici ? Le régisseur devait s'arracher les cheveux, le pauvre homme ! Caméra deux, non, la trois, non, la deux, rien à faire ! Paillé et ton Isabelle rigolent, se tapent sur les cuisses et t'as vu la suite, le ton de l'émission était donné !

Ev rit à gorge déployée, Madeleine poursuit d'un jet :

— Et tout ça, parce que Paillé, en voix off, deux secondes avant le début, dit : Je vous lance la cassette et vous réagissez. Ta Québécoise se voyait déjà debout, au milieu du studio, à tenter de saisir la cassette au vol !

— Quoi ? Elle a raconté ça en ondes ?

— Bah, oui... Fallait bien que Paillé explique un peu, non ? Question de nous mettre dans le coup. Dieu, que j'ai ri ! Enfin, tu verras, j'ai l'enregistrement. Tu pars bientôt ?

— Han, han... Dans deux heures, pour Genève.

— Un aller-retour ? s'informe Madeleine.

— Non, quatre jours, je rentre dimanche.

— Et tu laisses ta Québécoise seulette à Paris ?

— Bah, je ne vais tout de même pas la traîner avec moi au boulot, non ? Et puis, elle se débrouille très bien sans moi, ne t'en fais pas !

— Eh, ben, dis donc, ça crachote chez toi, là. Ça va, tu es certaine ? Tu la vois toujours ?

Ev réalise qu'elle a rembarré Mado sans le vouloir. Elle réplique en douceur, modelant sa voix dans les graves, pour l'apaiser.

— Oui, oui, Mado, je la vois toujours et je vais très bien, rassure-toi.

— Bon, parce qu'à t'entendre, là, j'ai imaginé que tu l'avais étripée ou que tu t'apprêtais à le faire, qu'elle t'avait plaquée ou pire, qu'en ton absence, ta fabuleuse maîtresse te trompait avec tout ce qui bouge dans Paris ! Ce n'est pas le cas, j'espère ?

— Ce serait le comble, tiens ! Remarque, je ne l'ai jamais interrogée et elle est plutôt du genre très discret, mais je parie qu'elle profite de mes absences davantage pour se refaire des énergies que pour en

dépenser.

— Philippe m’a raconté... Elle te fait encore passer des nuits blanches ? Et tu arrives à tenir la barre ?

— Des nuits blanches, des nuits blanches... Façon de parler, hein ! Je dors comme tout le monde et elle aussi...

— Mais, sacrebleu, Ev, cesse de m’étriver ! Tu m’énerves à la fin ! Allez, raconte !

— Mais que je te raconte quoi ?... Phil t’a déjà tout dit, y a rien à redire, là !

— Sacrebleu, tu te fais secrète comme une vierge, j’y perds mon latin, moi ! Tu la sautes encore quatre nuits sur sept, oui ou merde ?

Ev s’esclaffe. Elle n’y coupera pas.

— Oui, là ! Je la saute encore quatre nuits sur sept. Et, ne t’en déplaie, elle me saute généreusement elle aussi ! Nos ébats durent environ trois heures, elle cause, elle rit, elle baise comme une affamée, elle est infatigable et je ne me prive de rien. Et le matin, aux petites heures, quand elle dort encore, je la bute par-derrrière en lui racontant tout plein de conneries, elle adore !

Ev est sur sa lancée. Madeleine fait des ho et des ha, faussement scandalisée, ricane, s’exclame, s’esclaffe. Ev enchaîne les phrases l’une à l’autre d’une voix de mezzo enrayée sur une note.

— Là, je sors pour mon jogging, question de ne pas perdre le pied, si tu me suis, et à mon retour, elle me saute dessus, quoique là, ça varie, cela dépend de ses appétits et des miens. Je veux dire qu’il nous arrive de bouffer, pas seulement de baiser. Comme tu vois, nous sommes platement animales. Et le midi, en vitesse, après le déjeuner, elle me saute volontiers, si nos horaires chargés le permettent, bien entendu. Et le soir, avant d’aller dîner, avec l’apéro, là, je ne saurais te dire qui prend qui, cela arrive aussi entre femmes, c’est l’osmose. Et dans l’ascenseur, tiens, l’autre soir, en entrant de dîner, justement, je l’ai presque violée, presque, j’insiste, elle était plus que consentante.

— Dans l’ascenseur, chez toi ? Mais vous êtes complètement dingues ! Tu me fais marcher, là, ou quoi ?

— Non, pas du tout, et c’est vrai, nous sommes complètement dingues... Bon, j’ai réussi à te scandaliser un peu, là ?

— Au contraire, ma lionne, tu me plais comme ça.

Madeleine redevient sérieuse.

— Il y a des lustres que je ne t'ai entendue lancer de telles grivoiseries avec autant de tendresse. Je comprends mieux que tu n'aies plus un moment à nous accorder. Elle te vole tout ton temps, là, ton Isabelle, hmm ? Avec une amante aussi passionnée, tu parviens à maintenir ton rythme de travail ?

— À peine, justement. Je suis débordée, je n'ai pas assez de vingt-quatre heures par jour. Nous sommes en pleine expansion, Philippe a dû te raconter. Kristina se démerde à merveille sans moi, faut tout de même que je suive les dossiers ! Heureusement, ici, pour la routine, je peux compter sur Catherine... Bon, écoute, le temps file et je ne t'aurai même pas demandé comment va ton exposition de New York. Ça avance ?

— Ev, tu es amoureuse ?

Ev ne peut rien contre la voix enveloppante de Madeleine.

— Oui, peut-être, je ne sais pas, Mado... Elle ne restera pas indéfiniment, elle devra bien rentrer chez elle, un jour ou l'autre, tu sais. Bon, écoute, je ne peux plus te parler, maintenant. Je t'appelle à mon retour, promis.

— Non ! Promets-moi plutôt de venir déjeuner avec Isabelle, dimanche prochain.

— Mais je serai à Genève, Mado !

— Ev, il y a plus d'un mois que je ne t'ai vue. Tu ne m'as pas habituée à de telles irrégularités. Tu me manques, ma lionne.

— Oui, je sais, Mado, je sais... Tu me manques à moi aussi. Mais pas ce week-end. J'ai promis à Kristina d'être là, cette année, à la fête qu'elle organise pour la presse.

Madeleine l'interrompt.

— Cette fête a toujours lieu le samedi après-midi, non ? Pourquoi ne rentres-tu pas samedi, en soirée ?

— Madeleine, je suis claquée, merde ! Je couche à Genève et je dors et...

— ... et tu rentres par le premier avion, dimanche matin, et tu t'amènes en douceur à Honfleur, après avoir honoré ton ondine, bien entendu !

— Putain, quelle tête de mule ! Évelyne a de qui tenir ! Elle sera là, dimanche ?

— Non, elle part pour Lausanne, dès vendredi.

— Dis-lui de m'appeler à Genève, veux-tu ?

— Je lui transmettrai le message, elle sera heureuse d'avoir de tes nouvelles. Bon, allez, maintenant, promets-moi d'être là, dimanche midi. Sans cela, ma lionne, je me vexe pour de bon ! Et je ne rigole pas...

Sur quoi, Madeleine éclate, Ev lui emboîte le pas.

— D'accord, je ne prends pas ce risque. J'y serai. Avec Isabelle. Et nous resterons à dormir, ça te va comme ça ? Allez, je t'embrasse, fais la bise à Phil et à ma superbe filleule qui me fait la gueule.

— Je n'y manquerai pas. Salue ta sœur pour moi... Oh, Ev ! Prévoyez des vêtements de rechange, tu veux... Philippe a fomenté une randonnée de son cru. Ton ondine, elle monte bien, au moins ? À cheval, je veux dire...

— À cheval ou autrement, tu le lui demanderas toi-même, hmm ?

Ev raccroche sur le rire de Madeleine.

Inutile de vouloir lui cacher ce qu'elle ressent, à celle-là. Sacré Mado ! Elle a trouvé le moyen de dépister Isa à la télé ! Plus entêtée que ça... Quoique la belle Isa ne cède pas sa place ! Celle-là, elle va la rendre dingue ! Hier soir, elle l'aurait volontiers étripée. Pas un soupçon de curiosité, aucune remarque, pas de regret, rien ! À croire qu'elle est ravie de ce congé de quatre jours. Putain ! Elle ne lui demande pas la grande scène du quai de gare... mais cette indifférence ! Même ses reproches lui glissent sur le dos. Elle s'esquive dès qu'elle tente de la coincer. Et ce petit sourire discret, cause toujours mon lapin ! Et ses yeux qui la dévorent, en même temps ! Là, au moins, pas de réticence... Et elle croit, rumine Ev, que je vais la laisser filer à l'anglaise... Putain, elle n'a pas tout vu, la belle indifférente !

— Janine, vous avez pensé à un lainage ?

— Oui, oui, madame. Depuis le temps, vous pensez... Je sais bien que Genève, ce n'est pas l'été, même au mois de juin ! Le fuchsia, là, celui que vous portez avec la jupe de daim..

— Vous êtes un ange, Janine ! Que ferais-je sans vous ?

Janine rosit de plaisir, en haussant les épaules. Ev sort de la chambre en riant. Isabelle attend son appel à treize heures trente. Ev s'isole au vivoir, compose le numéro de l'hôtel. Il y a combien d'années que ça lui est arrivé de retenir un numéro par cœur ? Mais qu'est-ce qu'il lui faut, celle-là, ronchonne Ev, pour comprendre que je tiens à elle ? Elle s'imagine que je passe ma vie au téléphone, là, comme ça, avec une kyrielle d'amantes ?

Isabelle décroche.

— Bonjour, madame Anckert...

Elle a sa voix de plumard, chaude et sensuelle. Amoureuse.

— Tu es toujours aussi ponctuelle, hmm... Tu pars bientôt ?

— Mmm... tu dormais, toi ! Tu as vu l'heure, fainéante ?

Isabelle ricane doucement à son oreille. Un frisson sur la nuque, la sensation de ce long corps souple et déchaîné, serré contre elle, ce rire dans son cou, qui monte après les derniers sursauts de plaisir. Isa repue et comblée, qui l'embrasse sur l'oreille, sur l'épaule, en riant, ce bonheur sans cesse étonné, toujours reconnaissant, qu'Isabelle a la générosité de lui témoigner après l'amour. Ev rit en entendant ce rire d'émerveillement heureux.

— Tu peux bien rire, Ev Anckert... Je me suis recouchée, en rentrant, tout à l'heure. Comment fais-tu pour être aussi en forme, après une nuit de débauche ? Il y a une recette ? Tu carbures au diésel, comme ton inusable Mercédès ? C'est ça ?

— C'est toi qui es inusable, Darling... Et vaut mieux que je sois en grande forme, hmm ?

Isabelle rit encore. Les allusions au plaisir qu'elle a pris la font toujours rire. Ev enchaîne, consciente tout à coup qu'elle doit partir dans dix minutes.

— Écoute, Isa, Madeleine nous invite à Honfleur, dimanche. Tu seras libre ?

— Tes amis de Honfleur ? Wow ! C'est tout un honneur ! Oui, oui, je suis libre. Avec plaisir, avec beaucoup, beaucoup de plaisir !... Qu'est-ce qui te fait rire encore ?

— Toi... Ton enthousiasme. J'adore, Darling !

— Ben, je ne pensais pas te revoir avant lundi, mardi, même... Je suis heureuse que tu sois là dimanche... Tu veux que j'aille te rejoindre chez toi ? À quelle heure ?

Putain, elle croit vraiment que j'allais me passer d'elle tout ce temps ? La question allait surgir, Ev se retient, pas le temps, pas le bon moment. À son retour, elle en reparlera, il faut mettre les choses au clair. Là, elle est pressée. Ev embraye en quatrième, explique le programme, va au plus court, conclut :

— Et s'il y avait un changement à l'horaire, je te préviendrais au plus tard samedi.

Isabelle, silencieuse jusque-là, réplique :

— Autrement dit, peut-être que tu seras là dimanche, peut-être pas ! Si oui, je suis à ta disposition, sinon, je m'arrange avec, c'est ça ?

La voix est cassante. Ev reste interdite, quelques instants. L'indifférence totale et là, maintenant, l'arrogance et les reproches. À sa disposition...

— Ce que tu peux être chiante, quand tu t'y mets ! Je te dis que mon arrivée peut être décalée d'une heure, que je t'en avertirai samedi, si c'est le cas, il n'y a rien d'autre à comprendre ! Pour ce qui est d'être à ma disposition, je ne te retiens pas, Isabelle, tu es libre de venir ou pas !

— Bon, bon, ça va ! J'ai cru que tu allais annuler à la dernière minute...

— Et c'est dans mes habitudes ?

— Non... Saint-Sigmund ! Je suis désolée de l'avoir pris sur ce ton... Je n'ai pas voulu te mettre en boîte... Tu seras là, dimanche ?

Isa est émue, sa voix tremblote. Ev la sent au bord des larmes. L'impression l'effleure d'avoir acculé Isabelle au pied du mur.

— Hmm, hmm... Bien sûr, Darling...

Pour une fois qu'Isabelle lui adresse un reproche... Ev prend sa voix la plus douce :

— Je serais navrée de ne pas te voir le plus tôt possible... Je viens te chercher dimanche matin, Belle, sans faute. Je me sauve, maintenant, je t'embrasse...

Isabelle l'interrompt.

— Ev, rassure-moi... Tu m'en veux ?

— Mais non, Darling, je m'énerve un peu... Ça me fait un velours de t'entendre râler, pour une fois ! Allez, je t'embrasse partout, surtout là où tu penses.

Isabelle rit, lance le son d'un baiser et, sans rien ajouter, raccroche. Ev raccroche à son tour, étourdie, le cœur battant. C'est une chance qu'elle s'en retourne bientôt, se dit-elle, ou je finirai par perdre la tête ! Bon, ce n'est pas tout, y a le boulot... Heureusement, y a le boulot !



Sa joue brûle encore. Sa lèvre est enflée. Elle le sent sous sa langue. Au coin, à droite. Saint-Sigmund de merde, elle ne m'a pas manquée ! Elle a reculé d'un mètre, elle a perdu l'équilibre. Ev l'a raccrochée juste à temps. Elle doit avoir un bleu. Il faudrait déplacer le rétroviseur. Tantôt, peut-être, quand Ev se sera calmée. Là, elle bouffe de l'autoroute. Pas question d'avoir l'air de quêter ta pitié, Ev Anckert ! Maudit qu'elle a eu peur ! Ça chauffe. Sa cigarette goûte drôle. C'est ça, ignore-moi, je m'en crisse, je vais faire pareil ! Elle a dit qu'elle aurait voulu me faire plus mal... Isabelle a beau tourner et retourner les phrases dans sa tête, elle n'y croit pas encore. Ev aurait encore frappé, si elle avait voulu... Elle n'a rien fait pour se défendre, elle n'a pas bougé, rien dit, elle a même arrêté de respirer. Elle va me tuer, c'est tout ce qu'elle pensait... Crisse, mais qu'est-ce que je fous ici, je n'ai plus aucune envie d'aller à Honfleur ! Non, c'est faux, pas me tuer. Elle voyait rouge, j'ai cru qu'elle allait me taper dessus jusqu'à ce que le sang pisse. J'ai eu peur qu'elle me casse le nez. C'est fou, cette image-là. Elle a juste pensé : elle va me casser le nez. Elle s'est vue saigner du nez, la pire chose qui pouvait lui arriver. Elle avait mal, rien que d'y penser, jusqu'au-dessus des yeux. Comme cette fois où le gars lui cognait dessus, dans le parc. Il va me violer, il va me violer, elle ne pensait qu'à ça. Ils vont tous me passer dessus. Lui et les douze gars avec lui. Elle ne ressentait rien d'autre. Même pas les coups de poing. Sauf celui dans le ventre, elle a failli mourir là, le souffle coupé. Au cinéma, ils n'ont jamais le souffle coupé. Elle a vu des étoiles, comme dans les dessins animés. Elle allait s'affaler de tout son long, ils en profiteraient pour la violer, l'un après l'autre. L'image l'obsédait, la gardait debout, étrangement. Les coups volaient et elle tenait bon. Elle n'avait même pas peur d'avoir mal. Seulement de se faire violer... Là, j'ai eu peur, j'ai eu peur de toi, Ev Anckert, tu dois être contente ! « Je te battrais... » Non, une raclée, elle lui a dit : « Je te foutrais une raclée ! » Ça crachotait entre ses dents. Ev la tenait par le collet de son chemisier. Dans ses yeux, ce n'était pas une blague. Pas après la claque qu'elle venait de lui envoyer. Elle est gauchère. Elle n'avait jamais remarqué. La main gauche prête à s'abattre à nouveau. Elle va se calmer, elle va se calmer, elle va se calmer... Le

gars la battait, elle se répétait : faut pas que je tombe, faut pas que je tombe. Plus il tapait, faut pas que je tombe, faut pas que je tombe. Elle saignait du nez, elle saignait de la bouche, elle ne voyait plus rien, mais elle tenait debout ! Ev a lâché son chemisier, finalement. Tu n'as pas pu me frapper encore, Ev Anckert, j'étais sans défense, à ta merci ! Tu es beaucoup plus forte que moi, tu le savais et je le sais, maintenant. Ev la regarde en ce moment. Isabelle l'ignore. Son cœur bat trop fort. Elle n'aurait pas frappé juste pour le plaisir de frapper... Le gars, lui, a continué. Il aurait peut-être arrêté, si sa bande n'avait pas été là à l'exciter. Tous autour, elle au milieu avec le tueur. Petit, trapu, des mains comme des raquettes. Un gars la poussait, lui la cognait, elle reculait, un autre gars la refoulait sur lui, il frappait encore, une balle de bolo, c'est fou les images qui nous tiennent en vie. Il va s'arrêter ce coup-ci, à chaque coup, une claque, une poussée, un coup de poing, une poussée. Les gars comptaient les coups. Il aurait pu la tuer... Elle s'était défendue. Cette fois-là, elle s'était défendue ! Sa main vulgaire entre ses cuisses, suçes-tu ? Il avait reçu la claque en pleine face, il s'était vengé. À treize contre elle. Ev insiste. Arrête de me regarder, Ev Anckert, moi, je regarde en avant !... Le gars, au moins, je l'avais frappé ! Un sanglot monte brusquement, lui noue la gorge. Je te déteste, Ev Anckert, je te déteste ! Je ne veux pas pleurer, pas devant toi !... S'il faut qu'elle s'excuse, s'il faut qu'elle la touche, le moindre geste, Isabelle va éclater.

— Dis donc, tu vas me faire la gueule jusqu'à Honfleur ?

— De la façon dont tu viens de me l'arranger, c'est tout ce que je peux faire avec, pour le moment !

Le pire qui peut lui arriver, c'est qu'Ev la débarque ici, au beau milieu de l'autoroute, qu'elle s'en retourne à pied ou sur le pouce... Il doit bien y avoir des autocars dans le coin, non ? C'est incroyable, elle ricane, elle rit !

— Fais voir ça...

— Crisse, je vois pas ce que tu trouves drôle là-dedans !

— Allez, fais-moi voir ta gueule... Allez, montre... que je puisse me repentir !

Ev saisit sa tête sous le menton, une main très ferme qui ne supporte pas la contradiction. Elle regarde sa bouche, puis la route, revient sur Isabelle, tire sa tête plus à gauche, scrute sa joue, pas un seul instant ne cherche ses yeux, Isabelle voudrait qu'elle s'excuse.

— Putain, j’y suis allée un peu fort ! Et je t’ai cognée avec ma bague, je crois...

Isabelle n’en croit pas ses oreilles. Ev constate les dégâts comme on dit : va-t-on se baigner l’eau est fraîche un peu tu ne crois pas ma chérie ?

La claque est partie toute seule. violemment. Ev l’a eue sur l’avant-bras. L’auto a zigzagué. Le camion a klaxonné. Une sirène de paquebot. L’auto tanguait. Des pneus immenses, à gauche, deux fois plus hauts que la Volvo. Ev l’a évité de justesse, s’est assise sur le klaxon, a passé sa rage dessus, a crié putain de merde, a donné un coup de volant, a crié encore merde, puis a rangé l’auto sur l’accotement. Ses mains tremblent. Isabelle, c’est son ventre. Ev pousse l’embrayage. Éteint le moteur. Elle bouge au ralenti, retire ses verres fumés, qu’elle garde dans sa main droite, l’autre appuyée sur le volant.

La colère d’Isabelle s’est dégonflée d’un coup. Elle regrette l’heure passée à faire l’amour. C’était bon, chaud, enveloppant, la première fois qu’elles le faisaient à son hôtel. Elle n’avait aucune envie de lui dire tout de suite qu’elle s’en allait, juste de se coller contre elle, de sentir sa peau, ses seins, ses fesses, de sentir ses doigts très creux en elle, de la faire planer comme à chaque fois, de la faire s’envoler, de la regarder s’éblouir, rien d’autre.

Tout a éclaté quand elle a dit qu’elle repartait cette semaine.

— Jeudi ! Tu m’annonces maintenant que tu pars jeudi ?

Elles étaient dans la cour de l’hôtel, Isabelle a regardé si personne ne les entendait, elle s’est mise à marcher très vite vers le porche.

— Ev, ma tournée est finie depuis une semaine. Tu savais très bien que je repartirais, un jour ou l’autre...

Elle a pris un ton très détaché. Ev a explosé.

— Putain de merde, tu te fous de moi ? Tu entends ce que tu me dis ?

Elle a fait signe que oui, en se tournant à peine vers Ev. Sa voix résonnait encore entre les murs de pierre.

— Tu te payes ma tête ?

Ev criait, maintenant. À quoi, Isabelle a répondu en riant, c’était

nerveux, que non, elle n'en avait pas les moyens. Ev l'a empoignée par le bras, Isabelle a fait un demi-tour, Ev a craché dans l'air :

— Cesse de faire la pute avec moi !

Isabelle a retiré son bras, brusquement, en hurlant.

— Justement, je ne suis pas une pute ! Je n'ai plus un sou, mes vacances sont finies et, de toute façon, ça t'est bien égal que je parte ou que je reste !

Ça, c'était faux. Quand quelqu'un lui crie après, elle a l'impression que sa vie est en danger. La gifle l'a complètement assommée. La nuit totale, après ce qu'elles venaient de vivre. Elle ne voulait plus l'accompagner à Honfleur, elle le lui a dit. Ev la poussait vers sa voiture, une poigne de fer, tout se passait trop vite, elle avait peur de dégager son bras.

Ev a simplement répliqué, sa voix tremblait de rage :

— Nous avons un problème à régler et ne crois pas t'en sauver comme ça !

Et c'est là qu'Isabelle lui a dit qu'elle lui avait fait mal, et qu'Ev a répondu, en ouvrant la portière :

— Pas assez à mon goût !

— C'est pas brillant !

C'est tout ce qu'Isabelle trouve à dire pour briser le silence. Elle a murmuré, à peine parlé, elle se demande si Ev l'a entendue.

— Tu parles de ma gifle ou de ta claque, là ?

— Des deux, répond-elle, en regardant Ev dans les yeux, pour la première fois depuis ce moment où elle a eu si peur. Ev, je ne veux plus aller à Honfleur...

Ev l'interrompt sèchement.

— Je ne crois pas que tu aies envie de partir jeudi. Pas plus qu'au ton désinvolte que tu as pris pour me l'annoncer. Tu as voulu me blesser et tu as réussi. Je ne te conseille pas de jouer ce petit jeu avec moi. Je ne suis pas une vieille chaussette qu'on balance à la flotte. Et, puisqu'il faut te mettre les points sur les i, je ne veux pas que tu reprennes l'avion jeudi.

La réplique résonne entre elles, un solo de basson qui gronde sans frémir. Elle a mesuré chaque mot, soupesé chaque virgule. Elle doit faire preuve de la même assurance glaciale, se dit Isabelle, quand elle règle ses affaires.

— Moi, non plus, je n'ai pas envie de repartir et je ne t'ai pas cogné dessus pour autant ! Tu es macho... Tu es macho et violente, à part ça ! Tu t'en rends compte, au moins ?

— Tu déplaces le problème, là.

— Quoi ?... Tu me crisses une claque à me fendre la gueule, tu menaces de me battre et t'appelles ça déplacer le problème ? J'ai eu peur de toi, c'est ça que tu voulais, non ? Avoir le dernier mot ? Qu'est-ce qu'il te faut de plus, que je m'excuse pour la gifle que tu viens de me fourrer ?

— Tu as vraiment envie de repartir jeudi ?

— Sapristi ! Non, et tu le sais très bien !

— Alors, cesse de m'agresser en me laissant croire le contraire !

— Saint-Sigmund de merde, tu ne manques pas de culot, c'est toi qui m'as agressée !

— Alors là, tu n'as rien à m'envier ! Tu parles de ma violence, soit ! Je suis macho, comme tu dis, et violente, ça m'arrive ! Mais j'aurais préféré une claque sur la gueule au petit air arrogant, morveux, que tu as pris pour me faire tes adieux !

— Eille... morveux, tu y vas fort ! Tu te prends pour qui, Ev Anckert ?

Si elle se met à crier, elle aussi, ce sera encore l'escalade. Isabelle inspire profondément.

— Bon, ça va, Ev... On va se calmer, là... Je n'ai aucune envie de recevoir une autre gifle.

— Ni moi de me faire chier plus longtemps !

Ça siffle. Sa voix tremble, comme sa main, observe Isabelle, avant de lever les yeux vers les siens. Un lac d'orage avec de la pluie dedans. Elle a mal, elle rugit pour mieux le cacher. Henri était pareil, pense Isabelle.

— Bon, d'accord, Ev... J'ai été maladroite de te l'avoir dit comme ça. Et morveuse, si tu veux... Ma façon à moi de me défendre. J'ai eu peur, quand tu t'es mise à crier... Et à me rudoyer. Je t'ai envoyée promener, j'ai eu tort. Mais ce n'était pas une raison pour me taper dessus, ça, je n'en démordrai pas !

— Bon, ça va, ça va...

Sa voix s'est adoucie.

— Tu m'as mise hors de moi... Je te fais mes excuses.

Son lac s'est apaisé.

— Allez, tu me montres les dégâts, maintenant ?

Ses deux sillons frémissent, Isabelle se sent ramollir.

— Et tu vas te repentir ?

Elle a droit à ses fontaines.

— C'est déjà fait, Darling. Je ne suis pas assez bête pour ne pas reconnaître quand je dépasse la mesure ! Tu me pardonnes, là, ou tu me laisses le dernier mot ?

— Je... Saint-Sigmund, tu me fais perdre les pédales !

— Hmm, je sais... J'adore... Viens là !

Ev sourit en la tirant vers elle. Sa main dans son cou a retrouvé son velours.

— Mais, putain, ça enfle à vue d'œil ! C'est douloureux ?

Sensible, en effet. Isabelle a un léger goût de sang dans la bouche. De sa voix de basson, Ev murmure :

— C'est toi qui me fais perdre les pédales.

Elle tire un mouchoir de sa poche, le tend à Isabelle, s'enquiert :

— Tu n'as rien de cassé, là, au moins ?

Isabelle la rassure, Ev conclut :

— Bien fait pour moi, je ne peux plus t'embrasser !

Ev lui fait promettre de laisser son ami Philippe, chirurgien, l'examiner, une fois à Honfleur. Isabelle rétorque que ce n'est pas l'idéal pour faire connaissance avec ses amis. Ev réplique que plus rien ne les surprend. Elle remet le contact, ses verres fumés, embraye et, au moment de décoller, applique les freins. Elle se penche sur Isabelle, effleure ses lèvres. Une brise humide qui sent le thym et le sous-bois.

— Belle, je te conseille tout de même d'annuler ton vol, hmm ? Je n'ai pas l'intention de te laisser t'envoler pour une stupide question d'orgueil !

Paris-Dakar, se dit Isabelle, c'est long pour se rendre à Honfleur.



— Raconte-moi tout, maintenant... C'est sérieux, son départ pour jeudi ?

Madeleine s'ébroue et s'assoit au côté d'Ev qui patauge, assise sur le bord de la piscine.

— Oh... je n'en sais rien ! Enfin, non, je ne crois pas...

— Tu tiens vraiment à elle ? ajoute Madeleine.

— À ce qu'elle reste encore, oui, bien sûr !

— Tu joues sur les mots, glisse Madeleine.

— Pas du tout, je suis réaliste, elle devra repartir un jour !

— Tu l'aimes.

— Dis donc, c'est un verdict ou un interrogatoire, là ?

— Bien, très bien, réplique Madeleine, n'en parlons plus... Admets toutefois que si tu es aussi à pic avec ton ondine, faut pas te surprendre qu'elle ait envie de lever les pattes !

— Pour ça, rien à craindre, elle les lève aisément !

Madeleine pouffe de rire.

— Ce que tu peux être grivoise ! Tu es ma vulgarité préférée !

— Ben, dis donc, rétorque Ev, faut plus te gêner !

— Il ne manquerait plus que ça, tiens, depuis le temps... Blague à part, Ev chérie, avoue que tu en es follement éprise.

Ev allait répliquer, Madeleine enchaîne d'un seul souffle.

— Remarque, je te donne entièrement raison, sur ce point. En voilà

une qui n'a pas froid aux yeux. Et fine comme une mouche. J'ignore à quel point elle appréhendait de débarquer ici, après cette scène, mais elle en a fait son affaire. Tu l'as vue se démener, pour gommer le malaise ? Avoue que tu n'en menais pas large, ma lionne ! J'ignore ce que tu avais prévu pour toute explication, mais elle t'a coupé l'herbe sous le pied et tu blanchissais à vue d'œil !

— Bah, je m'attendais à tout, oui... Sûrement pas à une confession publique !

— Et elle a réussi le coup sans t'arnaquer. Elle nous a tous ébouriffés ! Même toi, tu en es restée baba. Une sacrée bonne femme, ton Isabelle ! Et rudement bien tournée, avec ça ! Ces seins arrogants, sous ce débardeur, et ce long corps, là, qu'elle remue tout en souplesse, on dirait une vague... Y a du tison sous la braise !

Ev s'esclaffe.

— Bah, dis donc, heureusement qu'il y a Philippe, là, sans quoi je m'inquiéteraï de tes mœurs !

— Mes mœurs se portent très bien, ma chérie, ce sont les tiennes qui m'inquiètent. Quand tu te mets à taper, c'est qu'il est temps de la quitter ou de lui avouer que tu l'aimes. M'est avis que tu ne te décides à faire ni l'un ni l'autre.

Ev n'attendait pas le coup d'estoc aussi tôt. La tactique préférée de Madeleine, ça, amadouer l'adversaire et le désarçonner dès qu'il ne se protège plus ! Ev choisit de se taire, de laisser Madeleine vider son sac. Au lieu de quoi, Madeleine lui souffle en douceur :

— Ev, tu réalises à quel point tu as pu la blesser ?

— Oh ! Je t'en prie, n'enfonce pas le clou plus loin !

— Elle dit que tu l'as forcée à monter dans la voiture, c'est vrai ?

— Si tu l'avais vue... Elle jurait comme un charretier, elle hurlait que je lui avais fait mal, qu'elle ne voulait plus de moi... Je ne l'aurais jamais revue. Ce n'est que sur l'autoroute que j'ai réalisé la vacherie que je lui faisais en l'obligeant à vous rencontrer dans cet état.

— Et tu n'as pas rebroussé chemin ?

— Et pour l'emmener où ? À SOS Femmes battues ?

Madeleine lui fait une grimace, Ev passe outre.

— J'étais furieuse ! Et puis, je voulais que Philippe l'examine !

— Et telle que je te connais, après la claque qu'elle t'a foutue, tu n'avais plus aucune envie de lui ménager l'égo !

— Ah non, ça m'a soulagée !

— Voilà, c'est ce que je dis, ma lionne, tu te sentais à armes égales. Là, au moins, tu n'étais plus la seule à taper.

— Oh, ça va, cesse tes sarcasmes !

— Avoue que tu as la claque facile !

— Mais, putain, à t'entendre, je ne fais que ça, tabasser les bonnes femmes !

— Tu oublies la raclée que tu as administrée à Caroline ?

— Ça n'a rien à voir !

— Ev, je ne te condamne pas, je constate. Et je m'inquiète de tes colères à l'emporte-pièce.

— Hou, la, la... tu ne vas pas remettre ça, non ?

— C'est toi qui remets ça, justement !

— J'aurais bien voulu t'y voir, tiens...

— Oh, je vois très bien, ma chérie ! Elle a du caractère, ton Isabelle, et j' imagine sans effort qu'elle t'aiguillonne un peu.

— Un peu ? Tu rigoles ? C'est elle qui m'a calottée ! Je m'en vais jeudi, au revoir et merci... Sans un mot de regret, avec une désinvolture... et une arrogance ! Putain, elle se fout de moi comme de sa première bottine !

— Ouais, ben, le problème avec toi, ma lionne, c'est que lorsqu'elles te font souffrir, tu cognes.

— Oh, je t'en prie, Mado, j'ai suffisamment d'une psy dans ma vie, épargne-moi tes théories, tu veux !

— Ev, tu lui as fendu la lèvre !

— Oh, ça va ! Ma cavalière lui a écorché le bord de la lèvre, tu ne vas pas me faire un pr...

— Cesse de faire l'âne !

Madeleine a crié. Le cou tendu, sa tête cramoisie tournée vers Ev, elle respire par le nez, bruyamment.

— Ta bague n'y est pour rien, tu l'as frappée, tu l'as blessée et tu le regrettes, sacrebleu !

— Mais bien sûr que je le regrette ! Qu'est-ce que tu crois ? Que je l'ai fait exprès ? Tu t'imagines que j'ai pris mon pied en lui tapant dessus ?

— Quelles bêtises ! Tu sais bien que je n' imagine rien de tout ça...

La voix de Madeleine s'est adoucie.

— Je n'en crois pas un mot. Tu me méprises et tu ne t'en caches pas.

— Mais pas du tout ! Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Mon affection pour toi est trop profonde, je t'interdis d'en douter un seul instant !

Ev respire profondément. Elle a cru un instant que Madeleine la répudiait.

— Je m'inquiète, ma lionne, je m'inquiète ! Et si je t'engueule, c'est que j'en ai ras le bol de m'inquiéter, sacrebleu ! Cette manie de perdre pied dès qu'une femme tient à toi ! Tu ne vas pas attendre de la mettre en sang avant de te ressaisir ? Cette femme est folle de toi et tu fais celle qui ne s'en rend pas compte.

— Folle de moi, folle de moi, tu en as de belles ! Elle concocte son départ en mon absence, sans m'en glisser un mot. Elle se fout de moi, oui ! Pour la baise, pas de doute, elle raffole de moi, c'est l'abandon total. Pour le reste, vas-y voir, discrétion absolue ! Jamais d'exigences, jamais la moindre question, jamais le moindre aveu sur ses sentiments, rien ! Elle garde ses distances, la garce !

— Ev, arrête, elle n'a rien d'une garce !

— Tu sais ce qu'elle m'a dit, mardi dernier ? Je lui annonce que je dois m'absenter pour quatre jours. Rien. Pas de questions, à peine si elle a sourcillé. Je lui dis que je me rends à Genève. Toujours rien. Je

commence à m'énervier. Putain ! Une autre se serait informée des raisons de mon voyage ou du téléphone à mon hôtel, aurait dit quelque chose, n'importe quoi, un indice qu'elle n'est pas indifférente, que je lui manquerais. Elle ? Rien, pas un mot ! Toujours disponible et consentante, trois, quatre nuits par semaine. Suffit que je lève le petit doigt et elle accourt, ravie de me voir. Mais jamais elle ne prend les devants. Elle ne me téléphone même pas, tiens, sauf si je lui en fais la demande. Eh bien, elle a eu le culot de me balancer en pleine gueule que son indépendance commence là où finissent mes disponibilités ! Non, mais tu entends ça ?

Le rire de Madeleine dégringole comme un jet d'eau. Ev est stupéfaite, muette, vexée. Madeleine lui rit au nez, là, de plus belle. Une douche froide. Ev lui jette un éclair de reproches, Madeleine continue de rire, la prend par le cou, s'essuie les yeux. Ev n'y tient plus, le rire de Madeleine la gagne peu à peu, elle glousse à son tour.

— Et ça te fait rigoler, hein... C'est ça, allez, paye-toi ma tête, là...

— Ben oui, ça me fait rigoler... Et je me paye ta tête, oh, un tantinet, ma lionne ! C'est qu'elle me plaît, à moi, ton ondine. Elle me plaît de plus en plus. Beaucoup, même ! Quoi, tu t'es toujours plaint que les femmes se croient tout permis à la première faveur. Ben, en voilà une qui semble avoir compris, et sans que tu doives lui faire un dessin, qu'il vaut mieux garder ses distances et se laisser désirer... Avoue que c'était rudement bien envoyé, non ? Tu ne l'as pas engueulée, ni traitée de garce, au moins ?

— J'ai ri, tiens, si ça peut te rassurer, j'ai ri comme toi, là... Elle est désarmante. Elle a une façon de m'envoyer paître... La petite gueuse, elle me nargue en me dévorant des yeux. Bon sang, parfois, elle me fait penser à Évelyne. Sauf qu'avec ta fille, je sais toujours où j'en suis. Avec Isa, il m'arrive de ne plus savoir sur quel pied danser. Elle est tellement distante, tu n'as pas idée de ce qu'elle peut me faire râler quand elle s'y met !

— Tant qu'elle ignore ce que tu attends d'elle, ma chérie, elle n'a pas fini de te mettre en colère.

— Dis donc, toi, ne t'imagines surtout pas que je lui ferai des serments d'amour !

— Loin de moi cette idée, ma chérie. En revanche, je sais que tu es trop amoureuse... Ne dis pas le contraire, pas à moi... Tu es trop éprise pour te contenter de peu. Et si j'étais à la place d'Isabelle, je le

sentirais déjà.

— Eh, bah... Isabelle a trouvé une alliée, on dirait !

— Pardi ! Voilà enfin une femme qui ne se rue pas sur ton argent et ne joue pas les minettes en chaleur pour obtenir tes faveurs ! Pour une fois, en voilà une qui te laisse boulotter en paix, qui ne te fait pas de reproches ni de scènes, et Dieu sait que les raisons ne manquent pas. Oh, ne regimbe pas, tu connais tes exigences et tes limites, ma lionne ! Bon, elle te tient tête, et alors ? Qui dit que tu ne la pousses pas dans ses derniers retranchements ? Même à moi, tu n'oses pas avouer que tu l'aimes. Sacrebleu, cette femme est taillée pour toi ! Elle a le corps pour t'allumer, la finesse pour te séduire et l'appétit pour te combler, elle a de la fougue et de la répartie pour te maintenir en alerte, et tout ça sans te casser les pieds. Et tu ne trouves rien de mieux que de lui fendre la gueule parce qu'elle ose te quitter sans prévenir ! Ou t'échapper, ce qui est blanc bonnet et bonnet blanc. Non, mais tu te rends compte que tu lui demandes l'impossible à cette fille ?

Ev n'a rien à répliquer. Madeleine a raison. Elle voudrait qu'Isabelle se jette corps et âme dans sa vie, comme elle a le don de se jeter dans son lit. Pourtant, s'il fallait qu'Isa se montre plus exigeante, elle serait la première à prendre des distances. Putain, cette femme est en train de foutre le bordel dans sa vie et elle en redemande ! Ev ne l'avouera pas, même à Mado, elle se surprend elle-même d'avoir si mal réagi au départ d'Isabelle. Madeleine l'entoure tendrement de son bras. Bon sang, elle va se mettre à chialer.

— Oh... Ev, ma chérie, viens là... Ne prends pas cet air triste, ma lionne, tu vas me faire regretter de t'avoir parlé aussi franchement.

— Tiens donc... J'ai l'air triste, moi ?

Le ton coupant, ironique, ne désamorce pas la douceur de Madeleine.

— Oui, inquiète, en tous les cas. Tu as tellement peur de la voir s'envoler, hmm ?

Ev hausse légèrement les épaules, puis murmure, sans regarder Madeleine.

— J'ai eu tort de m'emporter... J'en suis folle, Mado, tu comprends ? Et de plus en plus... Et elle va obligatoirement me plaquer là !

— Et ce n'est pourtant pas faute de tenir à toi qu'elle va s'envoler. Pour prendre la gifle que tu lui as servie, ou elle est folle de toi, ou elle est dingue tout court !

Madeleine a le don de tourner en dérision le pire des drames.

— Et je constate, ajoute-t-elle pince-sans-rire, que l'ondine ne présente aucun signe de démence précoce, ne paraît ni maso, ni fêlée, ni même encline à le devenir. À part une légère blessure au côté droit, qui n'a rien d'irréparable, elle respire la santé, cette folle !

Ev réplique par un éclat de rire qui lui déride le cœur. Sacrée Mado !

— Elle t'a vraiment conquise, hein ?

— Pas toi ? Tiens, c'est vrai, tu ne m'as pas encore raconté... Je ne sais même pas où tu l'as rencontrée.

— Elle était à cette soirée de l'Association des Éditeurs, tu sais, je t'ai fait voir l'affiche, Évelyne en était pâmée.

— Oui, oui, du Cloustel tout cru. Trop à mon goût, mais enfin... Oui, je t'ai vue dans le *Figaro*, au bras de Pivot et de l'autre, là... Trouë. Il te fait toujours la cour, celui-là ?

Ev rit au souvenir de Trouë qui ne désespère pas, semble-t-il, de l'avoir un jour, une nuit, dans son lit.

— Oh, tu sais, il fait du baratin à tout ce qui porte jupon... Non, ce soir-là, il n'en avait que pour Isabelle. C'est d'ailleurs lui qui me l'a présentée... Bon sang, Mado, elle était ravissante ! Émeraude, comme ses yeux... J'ai flanché au premier coup d'œil. Ne ris pas, tu es toi-même tombée sous le charme, Phil aussi... Parlant de Phil, là, tu ne trouves pas que c'est un peu long ?



Honfleur est ravissante. Elle y est venue, il y a deux ans, elle retrouve avec émerveillement la même poésie, la même luminosité maritime. Cette ville l'enchanté et l'émeut encore, constate Isabelle, autant sinon plus qu'à son premier passage. Philippe lui raconte sa ville, il la connaît par cœur. Il en parle avec douceur, sans vantardise, avec un zeste de fierté et, surtout, beaucoup d'amour. Il décrit ce café où Monet déjeunait copieusement après une matinée d'esquisses dans les champs fleuris, bordés de hautes futaies qui venaient, en ces temps-là, s'adosser jusqu'aux murs des étroites maisons du vieux port.

Isabelle l'écoute avec reconnaissance, rassurée par la complicité que cet étranger tente d'établir entre eux. Majestueux, solennel sans être pompeux, Philippe Dauzières est le genre d'homme qui impose le respect dès qu'il entre dans une pièce. Nul besoin de hausser la voix, il n'a qu'à ouvrir la bouche pour obtenir l'attention qu'il désire. Sa haute stature et l'aisance avec laquelle il l'assume y sont pour quelque chose. Les épaules bien droites et la tête dressée avec noblesse, sans mépris, au-dessus de la mêlée, il respire l'assurance et la confiance en soi. Comme Ev, se dit Isabelle. Ils sont de la même race, tous les deux, de celle des conquérants tranquilles, qui filent leur chemin, droit au but, tout naturellement, parce que la vie leur doit bien ça. Très grand, il dépasse sa femme Madeleine d'une bonne coudée. Isabelle a toujours été fascinée par ces couples disparates sur le plan physique. Comment un homme peut-il être à l'aise en se contorsionnant pour atteindre la bouche d'une femme qui, elle, se brise la nuque pour lui tendre les lèvres ? Cette image de deux corps désarticulés lui a toujours paru d'une totale inélégance, incompatible avec l'abandon du baiser. Elle ne parvient pas à s'imaginer ni dans la position de l'homme, dominant sa conjointe du haut de sa stature, ni dans celle de la femme, qu'un écart de tailles aussi démesuré infantilise, du moins à ses propres yeux. Rapport de force inégal, l'idée lui traverse l'esprit, lui pique la lèvre et ses yeux s'embuent d'un jet. Que fait-elle ici, dans cette voiture, avec cet étranger ? Elle aurait dû rester à Paris, ne pas plier, ne pas s'en laisser imposer par cette femme qui la dominait et l'effrayait. Elle se déteste d'avoir eu peur. Elle aurait dû hurler sa rage,

la frapper, l'insulter, ne pas lui céder un centimètre. Elle s'est conduite comme une fillette apeurée. Une victime consentante, voilà ce qu'elle était ! Une autre de ces femmes qui se laissent tapocher, humilier, réduire en bouillie, sans se défendre. Elle, Isabelle Coache, la psy des femmes battues !

La voix de Philippe, grave et mélodieuse, chante dans les fins de phrases :

— Vous êtes certaine que ça va, Isabelle ? Je vous ennue avec toutes mes histoires ?

Elle fait signe que non, en se tournant vers lui. Ne pleure pas devant lui, se dit-elle, tu vas le rendre encore plus inconfortable, c'est déjà assez dur comme ça. Elle avale ses larmes, lui grelotte un sourire. Il n'en demande pas plus et embraye sur l'histoire architecturale de Honfleur. Au fond, se rassure-t-elle, de nous deux, c'est lui le plus mal pris. Il doit se montrer compatissant, en médecin digne de ce nom, sans pour autant se montrer déloyal envers Ev, sa vieille amie depuis vingt ans. Il parle d'une maison, qu'un ami architecte a renflouée à grand-peine. Isabelle se concentre, tend à nouveau l'oreille, elle n'a pas le goût du malheur. La poutre maîtresse de soutènement, le grand mât d'un galion échoué sur la côte, courait à bâbord et à tribord, sous les combles des maisons mitoyennes, rendant impossible de redresser le toit qui s'effondre sans restaurer en même temps les deux autres, à un coût exorbitant que les propriétaires voisins refusent de défrayer, sous prétexte que la charpente de leur maison, elle, tient le coup. Alors, qu'en fait, chacune d'elles s'appuie paresseusement à la maison de cet ami, qui s'est presque ruiné à redresser, finalement, les trois toitures. Philippe conclut, de toute évidence satisfait d'avoir mené à bon port un récit aussi emberlificoté de parenthèses, de renvois et de rebondissements :

— Honfleur, vous voyez, reste un navire du dix-septième, quoi qu'on y change. La survie de l'un y dépend de la survie des autres.

Ouais... se dit-elle, et ma survie dépend de qui ?

Ils entrent dans le vieux Honfleur. Happée à nouveau par le charme de cette ville, elle cherche la rue de l'Homme de bois. Elle explique à Philippe qu'elle y a visité, déjà, la galerie de Joyce où, faute de pouvoir se payer l'original accroché à l'entrée et pour lequel elle avait eu le coup de foudre, elle s'était procuré l'affiche de l'exposition qui le reproduit.

— Alors, vous connaissez Honfleur et vous me laissez débiter ma visite guidée ?

— Oh, vous savez, la visite guidée dans laquelle je m'étais laissée embrigader était tellement plate que je l'ai abandonnée au premier café...

— Et vous connaissez Joyce ?

— Je l'ai vue, entrevue... Je connais davantage ses toiles.

— Elle est une amie de Madeleine. Très timide, réservée, sauvage même. Il est rare qu'elle tienne boutique à sa galerie. Vous avez eu ce privilège ! dit-il, en lui jetant un clin d'œil et un sourire toutes voiles dehors.

— Eh ben, l'amie qui m'accompagnait, ce jour-là, a dû la rendre agoraphobe pour le restant de ses jours !

Et la voilà qui raconte, encouragée par les rires de Philippe, comment Jacqueline, l'amie en question, s'est ruée sur Joyce, quand elle lui fit remarquer que l'artiste était là, en chair et en os, derrière le comptoir.

— Complètement hystérique, comme un typhon sur un radeau en détresse. C'est bien vous, madame Joyce ? C'est bien vous, la peintre Joyce ? Et la pauvre Joyce, totalement anéantie par la bombe qui lui pendait au bout du nez, restait là, muette, sans bouger, paralysée. Et l'autre qui en remettait, excitée comme une tique devant un cheval, qui lui tâtait le poignet, la manche, l'épaule, et n'arrêtait pas de répéter, un vrai mantra : c'est vraiment vous, Joyce ? C'est vous, la peintre Joyce ? Sans attendre la réplique, la voilà qui fouille dans son sac, cherchant un bout de papier, qui sort une enveloppe, un compte d'électricité, qui lui tend l'enveloppe et lui demande un autographe, en tremblant comme une feuille. Je me suis dit : ça y est, elle va baiser le bas de sa jupe, à quatre pattes dans la galerie ! Et Joyce qui riait, tout à coup, visiblement troublée de cette vénération à l'emporte-pièce, qui sort d'un tiroir une aquarelle minuscule, un original, s'enquiert du prénom de la bombe et griffonne, au dos de la miniature, sa signature en bonne et due forme, qu'elle tend à Jacqueline, qui n'arrête plus de répéter : C'est pour moi ? Pour moi ? C'est pour moi ? Vraiment ? Pour moi ? Joyce, nettement embarrassée, répondait oui, oui, oui, aussi souvent que l'autre s'exclamait. Un vrai cirque ! J'avais honte d'être amalgamée à cette séance d'adoration, je serais rentrée six pieds sous l'Homme de bois. J'ai dû mettre fin à cette scène, qui

devenait carrément burlesque, en tirant Jacqueline par le bras jusqu'à la sortie, moi devant, elle derrière, qui lévissait dans un état second et se laissait troller de reculons, en saluant la peintre abasourdie : au revoir, madame Joyce, en se pliant en deux, au revoir, madame Joyce, je suis heureuse de vous avoir connue... Une bonzesse dans une bonzerie, des coups de tête par en bas, au revoir, madame Joyce, au revoir... J'étais encore rouge de honte, elle de frénésie, quand, cinq minutes plus tard, j'ai réussi à la faire toucher terre devant une platée de crevettes.

Philippe rit à gorge déployée, il s'en essuie le coin des yeux. Il rit comme Ev, sans retenue, remarque Isabelle, qui ne peut s'empêcher de rire avec lui. Elle le trouve beau. Grisonnant, les lèvres très sensuelles, le regard gris toujours allumé, il est séduisant. Pourtant, sa beauté est ailleurs, une rare beauté chez les hommes, il sourit beaucoup, son visage est changeant, un livre ouvert, émotif, curieux, expressif, attentif. Il possède en commun avec Ev cet amalgame d'intérêt amusé et de distance à peine marquée à l'endroit des personnes qu'il côtoie. Il a, comme elle, cette allure d'aristocrate défroqué qui, sans le snobisme de ses origines huppées, n'en cultive pas moins le lustre, ce léger vernis d'homme du monde, heureux d'en être. Il a un charme fou, finalement, comme la belle Ev Anckert.

Bon, ça se remet à saigner ! Dès qu'elle rit... Ne sois pas stupide, se corrige-t-elle aussitôt, ça saigne parce que c'est fendu, point ! Le nœud dans la gorge l'étreint, son rire s'étouffe dans un couic ridicule, un cri de musaraigne assaillie par un aigle.

— Nous y sommes presque, Isabelle.

Elle détourne le regard, elle se sent tout à coup misérable et ridicule.

— C'est souffrant ? ajoute-t-il, en se penchant légèrement à l'avant pour la chercher du regard.

— Hmm, hmm... Un peu... murmure-t-elle en serrant le sac de glaçons sur sa bouche.

Un bâillon de glace, pense-t-elle, les yeux pleins d'eau. Elle n'en voulait pas de ce sac grossier, qui lui rappelle sa propre faiblesse et sa vulnérabilité. Philippe a insisté, il fallait empêcher la vasculite d'enflammer les tissus. Vasculite, mon cul, rumine-t-elle, à bout de nerfs.

— Ça doit rudement chauffer, réplique Philippe en douceur.

L'anesthésie locale vous soulagera un peu, vous verrez. Vous ne craignez pas cette toute petite intervention, là, au moins ?

— Non, non... Je me sens ridicule, c'est tout.

— Ridicule ?

— Ben, oui ! Je viens de publier un bouquin de deux cents pages sur la violence conjugale et je suis là, la gueule enflée, avec ces maudits glaçons, en attendant de l'avoir en barbelés... Heureusement que ma tournée est terminée, je me trouve plutôt mal placée pour donner mes petits conseils aux femmes battues !

Il éclate de rire, encore une fois. Décidément, s'énerve-t-elle, ces gens-là dépensent leur vie à rire et à faire du cheval !

— Vous avez une façon de dire les choses... Désolé, Isabelle, je ne peux pas m'empêcher...

Il n'y est pour rien, se dit-elle, j'en veux à Ev de m'avoir placée dans cette situation grotesque.

— C'est correct, Philippe...

Mais elle a envie de pleurer.

— Vous feriez un vaudeville d'une tragédie !

Il gare sa voiture devant l'une de ces étroites maisons du vieux port.

— Bon, nous y voilà ! Ma clinique se trouve juste là, au-dessus du café.

Isabelle cherche où déposer son tapon de mouchoir et de glace.

— Laissez, Isabelle, vous n'en aurez plus besoin. Posez-le, tenez, là par terre.

— Mais ça va fondre... Et il y a un peu de sang dessus.

— Oh, ce n'est que du sang, après tout ! Enfin, c'est une façon de parler.

Elle descend, il la rejoint sur le trottoir. Ev dit qu'il a quarante-cinq ans, il en fait dix de moins, avec son allure sportive, ses blue-jeans et ses basquets, sa démarche sautillante. Il cherche sa clé dans un trousseau fourni et, au moment de l'enfiler dans la serrure, il se tourne

vers elle.

— Vous savez comment j'ai surnommé la belle Ev ?

Elle fait non de la tête.

— L'Amazone...

Elle sourit, l'image est parfaite. Philippe ouvre la porte d'une main distraite et la regarde attentivement :

— Elle en a l'audace et l'orgueil, mais aussi toute la sensibilité et l'intégrité.

Elle saisit la perche.

— Philippe, je ne veux pas que vous vous sentiez obligé de la défendre ou de l'excuser. Vous êtes de trop vieux amis... Je n'ai pas voulu l'accuser devant vous ni vous prendre à partie quand j'ai parlé de violence conjugale.

— Ev se défend très bien, Isabelle, ne craignez rien. Peut-être suis-je très maladroit... J'essaie de vous dire qu'Ev regrette déjà, non seulement de vous avoir blessée, mais de vous avoir placée dans cette position très inconfortable que vous venez justement de me décrire. Et je vous trouve un courage peu commun d'avoir débité toute votre histoire, dès votre arrivée. Il faut une sacrée simplicité pour dire comme ça : bon, voilà, j'ai la gueule en sang, mais c'est votre amie, là, qui m'a frappée, parce qu'elle n'a pas apprécié le ton que j'ai pris pour lui annoncer mon départ... Vous m'avez estomaqué et, comme je la connais, Ev en a été ébranlée. Alors, faites-moi plaisir, voulez-vous ? Si vous vous croyez ridicule, dites-vous que l'Amazone se sent tout aussi ridicule, sinon plus, sauf qu'elle ne vous l'avouera jamais.

Isabelle ne dit rien, ses yeux se remplissent à ras bord. Elle l'a cru superficiel, il a parfaitement saisi la situation. Il prend son bras, lui sourit avec une douceur qui la berce jusqu'à l'âme, s'exclame sans prévenir :

— Venez, que je vous rafistole cette belle gueule !



Madeleine la rassure. Le temps d'aller, de faire les points, de revenir, ils ne vont plus tarder.

— Allez, raconte, tu es tombée sous le charme et puis quoi ?

Ev reste silencieuse, les yeux rivés sur l'eau. Oui, elle est tombée sous le charme, séduite par la présence d'Isabelle.

— C'est vrai qu'elle bouge comme une vague... Elle me fait penser aux toiles de Guido. Ce sont d'abord les couleurs qui nous happent, très franches, crues par moments. Et puis, il y a ce mouvement sous la croûte, les rondeurs charnelles dans les lignes et tout ce relief inusité qui nous échappe au premier coup d'œil. La luminosité, tu vois... Cette lumière extraordinaire sous les taches. Et là, on a envie de toucher pour mieux voir...

Ev se tourne vers Madeleine, qui la regarde intensément en silence.

— Tu sais, Mado, c'est bien la première fois de ma vie qu'une femme me donne envie de m'approcher d'aussi près !

— Eh, bah... Je comprends mieux, ma lionne, que tu n'aies nullement envie de la voir te filer entre les pattes. Et si elle te quitte, ma chérie, ce n'est sûrement pas de gaieté de cœur.

Ev la scrute, sourit imperceptiblement, elle veut bien le croire. Madeleine enchaîne en douceur.

— Elle devait se sentir drôlement coincée pour te l'annoncer brutalement... Tu crois vraiment qu'elle ne peut pas rester plus longtemps ?



Il était temps qu'il finisse de fignoler les deux points de suture, avant qu'elle ne se mette à brailler comme un bébé. Elle aurait aimé sentir Ev près d'elle, se savoir moins seule au bout du monde. Elle avait refusé qu'Ev l'accompagne. Confrontée aux conséquences de sa gifle, Ev lui en aurait voulu, comme tout bourreau en veut à sa victime, de détenir le beau rôle de l'histoire. Ev se serait crue obligée de la mater, de la couvrir de douceurs. Isabelle la savait encore raide, coincée entre le regret et le ressentiment. Elle lui manque maintenant. Philippe se montre attentionné et d'une délicatesse maternelle, mais c'est d'Ev dont elle a besoin en ce moment, de sa chaleur, de ses épaules enveloppantes, de ses mains dans son dos qui la tiennent solidement, de son accent qui chantonne dans son oreille. Elle ne lui en veut pas de s'être emportée, de l'avoir rudoyée, ni même de l'avoir frappée. Elle le voudrait, sapristi, comme elle le voudrait ! Tout serait tellement plus simple dans sa tête, tellement plus logique, plus cohérent, si elle parvenait à ressentir de la colère envers Ev. Elle en avait ressenti dans l'auto, violemment, et elle avait frappé Ev à son tour. Mais ce n'était qu'une bouffée de colère, un énorme ballon rouge qui avait surgi brusquement, pris tout l'espace entre elle et Ev, puis crevé subitement, sans laisser de trace. Elle devrait se sentir humiliée, au moins, ce serait plus sain ! Elle a beau se sonder, fouiller ses tripes, tâter son orgueil, soupeser sa susceptibilité, aiguïser sa rancune, rien ne monte que la honte d'avoir eu peur. Ce qui lui fait le plus mal, c'est d'avoir eu si peur.

Philippe lui rappelle, en nettoyant ses instruments, qu'il faudra retirer les points dans une semaine, pas plus, qu'il n'a pas pratiqué de points fondants, parce que la chair à l'intérieur de la lèvre est trop délicate pour le fil très fin, qui risquerait de la déchirer. Isabelle l'écoute, il lui parle de quelqu'un d'autre, ce n'est pas à elle que ça vient d'arriver. Elle aurait dû se défendre, lui remettre sa gifle, coup sur coup, lui taper dessus, hurler, l'injurier, refuser de la suivre jusqu'ici... La nausée l'envahit, elle tient un mauvais rôle dans une mauvaise pièce, des planches s'ouvrent sous ses pieds et elle disparaît, pensée magique, elle s'évapore dans le décor.

Philippe les ramène, silencieux, à la villa. Il glisse une cassette dans son appareil, du Massenet, c'est beau. Isabelle le lui dit, il répond d'un sourire très doux. Elle lui est reconnaissante de la laisser seule reprendre ses esprits, colmater les brèches, se remettre d'aplomb.



Ev sent sur elle le regard tendre de Madeleine. Elle a raison. Isabelle a dû se sentir piégée, comme mercredi dernier au téléphone, acculée au pied du mur.

— Elle ne repartira pas jeudi. Elle a envie de rester. Pour combien de temps, alors là, je l'ignore ! Elle dit qu'elle n'a plus le sou. Je l'aiderais volontiers, mais c'est à peine si elle me laisse régler l'addition au restaurant. Alors, lui avancer des fonds, cause toujours, hein, je me bute à un mur ! Elle a un sacré caractère ! Elle tient mordicus à son indépendance... Et quand elle décide de me tenir tête, il me faut un doigté de dentellière pour la faire plier.

— Ouais... je vois ça d'ici. La dentelle, ça requiert tout de même de la patience et là, avoue que ce n'est pas ta première qualité !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je suis un modèle de patience ! Quand elle s'est pointée chez moi avec un rhume de cheval, complètement dans les vapes, avec 39 de fièvre, il m'a fallu manœuvrer pour qu'elle se laisse soigner. Et, là encore, elle était trop sonnée pour m'envoyer paître. Elle s'arracherait la langue plutôt que de m'avouer qu'elle a besoin de moi. Chaque cellule de son corps me le dit, quand je la déshabille. Mais pour le reste, c'est centimètre par centimètre qu'elle se découvre, et encore ! On croirait que ça l'amuse. Un instant, je la sens très attachée à moi et l'instant d'après, je ne sais plus, elle semble indifférente, désinvolte. Et ça me tord le foie... Ce matin, la gifle, elle ne l'a pas volée ! Je ne pouvais plus l'entendre, ce ton, cette attitude arrogante. Elle était odieuse ! C'est un coup de poing en pleine gueule qu'elle a failli recevoir !

Sa voix se casse, un sanglot lui échappe, elle ne veut plus parler de tout ça, elle a trop mal. Madeleine glisse la main sur son dos, la caresse tendrement. Ev se mord la lèvre pour ne plus pleurer.

— Bon sang, je ne suis pas un monstre ! C'est exactement ce qu'elle m'a fait, Mado, un coup de poing en plein ventre, c'est ce que j'ai ressenti !

— Loin de moi l'idée que tu sois un monstre, Ev chérie. Si ça se trouve, tu es le monstre le plus tendre et le plus attachant que je connaisse... Sans cela, crois-tu que je t'aurais cédé ma fille pour filleule ? Tiens, tu as raison d'ailleurs, Isabelle a quelque chose d'Évelyne. S'il y en a une qui te fait marcher sur la tête, c'est bien ta filleule ! Elle n'avait pas deux ans, qu'elle t'envoyait déjà paître, celle-là ! Et pourtant, elle te regarde comme la première merveille du monde, encore aujourd'hui. Tu ne pourrais pas te contenter d'engueuler ta merveilleuse ondine, comme tu le fais avec Évelyne, bien d'aplomb, sans lui cogner dessus ?

Madeleine prend sa voix de duvet, Ev se laisse bercer.

— Tu sais, Ev chérie, il faut être rudement solide pour t'affronter. Isabelle ne manque pas de cran, mais moi qui te connais depuis vingt-cinq ans, il m'arrive encore d'être impressionnée quand tu te mets en rogne.

Ev allait rétorquer qu'elle exagère, Madeleine ne lui en laisse pas le temps.

— Si, si, je t'assure ! Tu n'as pas toujours idée de la puissance que tu dégages, ma chérie, et je ne parle pas que de ta libido... Bon, j'ai l'air de badiner, n'empêche qu'Isabelle, qui en connaît un bout sur ta libido et qui doit bien deviner le reste, devait être morte de trouille. Pour te donner un tel coup, elle devait avoir très peur de ta réaction... Ou avoir elle-même très mal. Tiens, parlant de ta louve, les voilà qui reviennent.

Le cabriolet de Philippe se faufile vers le porche, au bout de l'allée de peupliers.

— Si j'ai bien compris, enchaîne Madeleine, elle ne part pas jeudi, n'est-ce pas ?

Ev fait signe que non.

— En attendant, là, tu pourrais lui montrer tes pattes de velours, hein, ma belle orgueilleuse !

Et Madeleine embrasse Ev dans le cou, juste avant de la pousser à l'eau.

— Oh, salope ! Traître !

Ev a fait un splash magistral, Madeleine la rejoint en riant.

— Ton ondine, dis donc, tu ne peux pas lui offrir un contrat d'édition, pour te la mettre au chaud encore quelques mois ?

— Un contrat d'édition ?

— Bah, oui, quoi ! Elle écrit, non ? Et plutôt bien, non ? Alors, qu'est-ce que tu attends pour l'engager ? Catherine lui trouvera sûrement quelques babioles à rédiger, pardi !

— Mmmm... génial ! Mado, je t'adore ! Pourquoi n'ai-je pas pensé à ça moi-même ?

— Parce que tu ne penses qu'à la baiser !

Ev ne fait ni un ni deux, saisit Madeleine aux épaules et la coule au fond de la piscine, pour l'en ressortir aussitôt, avant que l'autre ne se noie, morte de rire.



Elle cherche Ev d'un tour d'horizon et l'aperçoit, un coup au cœur, qui joue dans l'eau avec Madeleine. Elles rient toutes les deux. Elle se sent tout à coup l'étrangère repoussée au ghetto, la pas belle qui dérange, l'invisible, l'inutile, la quêteuse, le jouet remisé au sous-sol. La gorge nouée, elle ne rit pas quand Philippe lance, amusé :

— Tiens, deux fillettes à l'école buissonnière !

Isabelle se sauve, court vers la maison, elle n'a plus l'énergie de se battre ni celle de sauver la face.



Philippe s'approche, tout sourire, Ev se tire de l'eau, saisit une serviette au passage et court à sa rencontre.

— Ben, où est passée Isabelle ?

— Elle est rentrée. Se changer, je crois...

Ev s'élance vers la maison, fébrile. Philippe l'accroche par le bras, la tire vers lui brusquement.

— Ev, attends, là...

Ev dégage son bras, Philippe prend aussitôt sa tête entre ses larges mains, très tendrement.

— Isabelle est plus bouleversée qu'elle n'en laisse voir. Tu te fais toute douce, ma beauté, hmm ?

Philippe l'embrasse délicatement sur la bouche, un pacte d'amitié entre eux. Il ne la juge pas, Ev le sait, mais elle est inconfortable.

— Rassure-toi, je n'ai aucune envie de remettre ça. Tu lui as fait des points ?

— Deux. Elle les sentira dès que l'anesthésie aura terminé son effet et ça risque de rudement chauffer... Elle t'adore, tu sais... J'ai l'impression qu'elle a le cœur au bord des lèvres.

— J'y vais...

Ev fait quelques pas en direction de la maison, se retourne.

— Oh, Phil, elle doit rester allongée, là, ou quoi ?

— Non, non, non... Elle peut même se baigner, si elle le désire. Ça ne peut que nettoyer la plaie.

Ev s'éloigne, Philippe lui lance en riant :

— Mais si tu l'allonges, faudra te priver de l'embrasser !

Ev s'arrête, respire profondément, se tourne vers Philippe, blessée par l'allusion à son insensibilité. Le sourire grand ouvert de Philippe n'a rien d'accusateur. C'est elle qui perçoit tout de travers.

— Phil, tu déconnes, là, ou quoi ? Merde !

— Han, han, je déconne, ma beauté...

Ev n'a pas le cœur à rire. Philippe hausse les épaules en signe d'impuissance. Elle lui tourne le dos, elle n'a qu'une envie pour l'instant, retrouver Isabelle, la prendre dans ses bras, tenter de réparer, la rassurer et se rassurer elle aussi.



— C'est moi, Isa, je peux entrer ? Philippe me dit qu'il a... Isa, ça ne va pas ?

Ev vient vers elle. Isabelle refait son sac, essaie de plier son chemisier, le grand carré moutarde s'embrouille sous ses yeux. Ev s'approche.

— Ne me touche pas !

Ev lui frôle l'épaule.

— Crisse, Ev Anckert, sors d'ici ! Je t'ai dit de ne pas me toucher, c'est français, ça, non ?

— Bon, ça va, Isa, ça va ! Inutile de crier, là, j'ai compris, je ne te touche pas.

Sa voix est tendre, Isabelle éclate en sanglots.

— Je ne veux plus que tu me touches... plus jamais. Je ne veux plus te voir... Je veux m'en aller d'ici.

Elle essaie d'arrêter de pleurer, mais c'est plus fort qu'elle, elle a des hoquets, elle tremble de partout.

— Isa, explique-moi... Tu as mal ?

— Oui, j'ai mal, Ev Anckert ! Tu t'en fiches complètement... Tu... Tu te fiches complètement de moi !

— Tu m'as plutôt donné l'impression du contraire, ce matin.

— Tu ne te vois pas faire ?

— Isa, je suis navrée de t'avoir frappée.

— S'il n'y avait que ça !

Elle a crié. Elle ne pleure plus. À part la bouche qui dégèle et sa lèvre qui tire, elle ne sent que de la rage. Elle aurait envie de taper, elle crache.

— Quand tu déclenches une avalanche, Ev Anckert, faut pas te surprendre de recevoir des garnottes !

— Je ne comprends pas, là.

— Eille, niaise-moi pas ! Des garnottes, crisse, g-a-r-n-o-t-t-e, garnotte ! C'est aussi clair que ton argot !

— Ben, Isa, calme-toi, bon sang ! Cesse de hurler et dis-moi ce qui se passe !

— Ça fait quatre heures que je me calme et là, j'en ai plein le cul ! T'as parfaitement compris ce qui se passe, fais pas l'innocente ! Je me fais recoudre la lèvre, à cause de toi, Ev Anckert, et je reviens, je reviens ici et t'es même pas là !

— Je te rappelle que c'est toi qui as refusé que je vienne, tu ne vas pas me le reprocher maintenant ?

— Tu fais comme si je n'existais pas ! Tu te fiches complètement de ce que je ressens ! Je reviens ici, avec deux points de suture, à cause de toi, pis t'es en train de te faire minoucher par Madeleine... Elle t'embrasse dans le cou, pis tu ris, crisse, tu ris ! Je reviens avec ma gueule fendue et t'es en train de rire, Ev Anckert ! Tu t'amuses, comme si de rien n'était, tu te fous complètement de moi, tu ne me vois même pas arriver, tu... Tu m'écoeures, Ev Anckert ! T'es la plus belle écoeurante que j'ai jamais rencontrée !

Ev a tout encaissé. Elle s'assoit au bord du lit et regarde Isabelle, ahurie, sidérée.

— Eh, ben... Pour une scène de jalousie, là, je suis servie !

Elle a pris son ton moqueur, Isabelle va le lui faire ravalier.

— Jalouse ? Tu penses que je suis jalouse ? Ça te fait une belle jambe ! Mais je m'en crisse, Ev Anckert, je me crisse que tu couches avec Madeleine ! Tu peux ben coucher avec toute la France, ça me fait ni chaud ni froid, je m'en fous comme de l'an quarante ! Mais pas devant moi. Et surtout pas après ce que...

— Ho, là, ho, pas si vite, je t'arrête ! Tu te trompes. Madeleine n'est

pas et n'a jamais été ma maîtresse.

Elle parle calmement, Isabelle se sent rugir, ça l'énerve, ça l'énerve !

— Je te dis que je m'en fiche !

— Je n'en crois pas un mot. À ta place, j'aurais vu la même chose. Ce n'est pas ce que tu crois.

— À ma place, Ev Anckert ? À ma place ? Qu'est-ce que t'aurais fait à ma place, hein ? J'aurais déjà reçu une paire de claques !

— Bah, dis donc, quand tu mords dans mon nom, comme ça, c'est que tu me détestes... Tu veux bien me laisser terminer, là, que je t'explique ? Madeleine est une très vieille amie, je l'adore et elle m'adore. Laisse-moi finir... Il nous arrive fréquemment de nous embrasser, de nous jeter dans les bras l'une de l'autre, mais il n'y a rien de sexuel. Une profonde affection, rien d'autre, je t'assure, Isa. Si cela te trouble à ce point, je vais en glisser un mot à Madeleine et nous...

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire !

— Le temps, au moins, que tu t'y fasses. Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

Sa voix est tendre, trop tendre, Isabelle est chavirée, va se remettre à pleurer.

— C'est pas ça... Tu n'es jamais comme ça avec moi ! Et tu me traites de pute... Il n'y a que mon cul qui t'intéresse !

Et elle éclate en sanglots.

— Hou, la, la ! Doucement, Belle... Mais calme-toi ! Viens là, viens...

Ev se lève et la prend dans ses bras, elle l'enveloppe. C'est chaud, c'est frais, le maillot humide, Isabelle a un frisson au contact de son ventre mouillé sur le sien. Ev frotte son dos d'une main, caresse sa nuque de l'autre, sa douceur l'apprivoise peu à peu. Ev l'embrasse dans les cheveux.

— Je t'ai fait très mal, hmm ? Je suis navrée, Belle, vraiment navrée...

Isabelle pleure à chaudes larmes dans son cou, qui sent l'eau. Ev la

berce, l'enserre.

— Chhhut... doucement, Belle, doucement...

Isabelle se calme, lentement.

— Tu sais, Ev Anckert, c'est la première fois de ma vie que je peux garder ma tête dans le cou d'une femme sans me plier en deux...

Elle sent son sourire sur sa joue, le tremblement de sa gorge quand son rire monte, discret, un solo de mezzo murmuré.

— Eh, ben... C'est la première fois, vois-tu, que je me plie en quatre pour garder une femme près de moi...

— Idiote !

— Ouf ! Ça fait du bien de t'entendre rire !

Ev se dégage, pour scruter son visage.

— Ça va mieux, là, maintenant ?

— Hmm, hmm... Tu m'en veux encore ? s'inquiète Isabelle.

— Mais, non... J'explose, je fais tout plein de conneries, mais après, c'est fini. C'est toi, la bombe à retardement, hein ! Dis-moi, tu veux vraiment retourner à Paris, là, maintenant ?

— Non, j'étais en colère.

— Oui, ça, j'ai vu ! Et c'est passé, maintenant ? Tu crois encore que je ne m'intéresse qu'à ton cul ?

Isabelle rit avec elle, fait signe que non. Ev effleure ses lèvres du bout des doigts, qu'elle glisse doucement jusqu'aux coins de ses yeux, en essuyant ses larmes.

— C'est douloureux, les points ?

Elle lui dit que non, ça chauffe un peu.

— Belle, je ne veux pas que tu repartes jeudi...

— Oui, ça, j'ai vu !

Elles éclatent de rire en chœur, soulagées que la crise soit derrière.

Isabelle la rassure.

— Je ne pars pas jeudi, Ev. Mais j'ai un sérieux problème d'argent à régler.

— Nous trouverons une solution, Darling.

— Et je ne veux pas de ton argent.

— Oui, oui, oui, je sais ! Tu me laisses t'aider à régler ton problème, c'est tout ce que je te demande. C'est clair ?

Isabelle fait oui, Ev enchaîne.

— Autre chose, pendant que nous y sommes. Ne me refais plus le coup de ce matin... Promets-moi de m'avertir à l'avance de la date de ton départ.

— Ev, je ne savais pas comment te l'annoncer...

— Promets-moi !

— D'accord, c'est promis.

Ev pose la bouche, délicatement, sur ses tempes, sur ses joues, sur ses lèvres.

— Non, Ev, pas tout de suite ! Je ne peux pas faire l'amour, maintenant...

— Hmm... Je sais.

— Je suis trop sensible de partout.

— Je sais, Darling...

Elle pose les doigts sous son menton et embrasse Isabelle sur la bouche, un court baiser.

— Nous avons toute la journée, toute la nuit, et je ne suis pas pressée... Bon, allez, tu enfiles ton maillot ! Je t'attends, en bas... Ça va, Isa, tu es certaine ?

Sa voix est une caresse.

— Oui, ça va, c'est correct, maintenant.

— À propos de Madeleine, là, tu es rassurée ou je dois imposer l'embargo ?

Ev a récupéré son sourire d'eau boréale.

— Non, non, ça va... Je t'ai dit, Ev, que je ne suis pas jalouse.

— J'en doute, Darling !

— C'était une crise d'envie, Ev, pas de jalousie !

— Oh, si c'est vous qui le dites, madame Docteur, je m'incline !

Et elle éclate de rire.

— Allez, sors maintenant, que je me change en paix.

— D'accord, je sors, là, je sors... Ne me fais pas trop languir, tout de même !

— Ev !

Elle allait refermer la porte.

— Je... Merci.

Ev la scrute lentement, de haut en bas, un siècle, esquisse un sourire.

— Alors, quoi, tu as les moyens de te payer ma tête, maintenant ?

Elle sort en riant, après lui avoir soufflé un baiser du bout des doigts. Isabelle éclate de rire, encore une fois conquise par le charme fou de cette grande blonde d'Ev Anckert, qu'elle n'a aucune envie de quitter de sitôt.



— Ev m’a fait découvrir quelques-unes de vos œuvres.

Elles se sont installées sur la terrasse, confortablement calées dans d’immenses fauteuils de rotin, à siroter un porto vieux de trente ans, dont Philippe s’enorgueillit et préférerait, lui confie Madeleine, voir vieillir davantage.

— À cet âge, déclare-t-elle en riant, il est grandement temps de se faire déboucher !

Elles sont en tête à tête, Philippe et Ev ayant sellé deux des chevaux de l’écurie, dont Philippe n’est pas peu fier non plus. La randonnée équestre en quatuor, prévue au programme, lui donnant à l’avance la migraine, Isabelle a préféré flemmarder au soleil et Madeleine, lui tenir compagnie, à bavarder.

— C’est une passion chez moi, vous ne m’en priverez pas ?

La perche était trop belle, Isabelle n’a plus insisté pour que Madeleine les accompagne.

Madeleine a tellement ri, au déjeuner, quand Isabelle a déclaré :

— Je vous dois des excuses, Madeleine. J’ai pensé les pires choses de vous, en vous voyant dans la piscine en train d’embrasser Ev, tout à l’heure.

Ev, c’est une manie, a failli avaler son verre, tandis que Philippe s’est exclamé :

— Quoi ? Vous ne m’avez tout de même pas cru cocu ?

— J’avoue, Philippe, que je vous ai même cru consentant.

Philippe et Ev ont éclaté de rire en chœur, un duo, avec le même mouvement gracieux de la tête vers l’arrière.

— Cocufié par la belle Anckert et consentant, c'est du joli ! Et vous avez d'autres fantaisies alléchantes à nous dévoiler, là ?

Madeleine s'amusait ferme.

— Mado, je t'en prie, ne jette pas de l'huile sur le feu !

Ev l'a reluquée, inquiète, Isabelle l'a remise en selle rapidement.

— Ev a mis un frein à mon imagination débridée, du moins en ce qui vous concerne, Madeleine.

— Heureux de vous l'entendre dire ! a conclu Philippe, en souriant chaleureusement à Isabelle, promenant son regard de ses yeux à sa main appuyée lourdement sur la cuisse d'Ev qui, pas une fois de tout le déjeuner, n'a déplacé sa jambe sans y reposer la main d'Isabelle.

— J'ai beaucoup aimé vos lithographies, confie Isabelle, en tout cas celles que j'ai pu voir en feuilletant l'intégrale de Colette.

Madeleine lui sourit. Une belle femme, généreuse d'elle-même, d'une présence accueillante et tonifiante. Elle porte la cinquantaine heureuse et sereine de celles dont la vie, comblée, se projette en avant. Elle sourit à Isabelle et l'observe, amusée. La lumière dans ses yeux marron pétille et crépite, des cailloux qui ricanent au soleil.

— Ev tenait mordicus à ce que je participe à cette édition spéciale, répond-elle. Elle a réussi à me convaincre que, sans moi, son œuvre d'éditrice resterait inachevée.

Madeleine, elle, achève sa phrase sur une cascade. Elle rit sans arrêt, d'un rire lumineux, dodu, tout en rondeur comme elle, sans être gras, un rire qui se communique, une traînée de poudre entre de longs moments d'eau douce.

— Elle admire profondément ce que vous faites, réplique Isabelle. Elle parle de vous et il est impensable de ne pas vous aimer d'emblée !

— Oh, vous savez, Ev est une fan inconditionnelle. La plus fidèle, la plus intransigeante aussi. La seule, en fait... Vous la connaissez tout de même un peu, la seule qui soit à la fois à ce point exigeante et inconditionnelle !

Isabelle rit de l'entendre rire. S'il existe des gens doués pour le bonheur, Madeleine en fait partie. Il y a chez elle, aussi, une sensibilité à fleur de peau, qui attire Isabelle, quelque chose qui, sans

être triste, l'émeut et lui donne envie de s'approcher davantage. Pour l'instant, le contact avec Madeleine lui est d'autant plus facile qu'elles se font rire mutuellement, dégustant tour à tour leur humour, toutes deux ravies de trouver chez l'autre quelqu'un qui aime rire, comme d'autres boire, faire du jogging ou du jardinage. Une passion qu'elles partagent toutes les deux avec Ev.

— Peut-être qu'Ev vous aime inconditionnellement, comme vous dites. Je sais pourtant que ce que j'ai vu m'a plu, j'ai aimé tout de suite ce que vous faites.

Madeleine la regarde intensément, elle ne se presse pas de la remercier poliment, elle attend la suite.

— Ça m'a émue, je crois... Particulièrement cette eau-forte, celle qui est suspendue au salon chez Ev, *La femme au peignoir*. Vous savez de quoi je parle?

— Oui, oui, une eau-forte en cinq tons. Qu'est-ce qui vous plaît tant ? La technique ? Les couleurs ? Le sujet ?

— Ouf ! C'est toute une colle, ça ! Je m'y connais très peu en arts, Madeleine, encore moins en critique d'art. J'aime ça, mais pourquoi, exactement ?

— Essayez tout de même !

— Je ne sais pas, il y a quelque chose de troublant dans ce tableau, une espèce de nudité dans le mouvement que vous avez donné à cette femme, dans son geste... Elle retire son peignoir, c'est juste un peignoir qu'elle enlève très lentement, pourtant j'ai l'impression, à chaque fois que je la regarde se dévêtir, de regarder son âme... Peut-être la vôtre. Et je sais tout simplement que je trouve ça très beau.

Madeleine a écouté en silence, un large sourire épanoui sur sa tête de lune.

— Vous me faites là le plus beau compliment dont une artiste peut rêver. Et puis, croyez-moi, Isabelle, les critiques peuvent aller se rhabiller !

Le rire, encore, entre elles.

— Ev a raison quand elle dit que vous êtes désarmante.

— Ev vous dit ça de moi ? Vraiment ?

— Oui, vraiment. Cela vous étonne ?

— Ben oui ! C'est elle qui est désarmante, pas moi.

— Quand elle est imprévisible, c'est vrai. Mais vous, c'est votre franchise qui désarme. Et tout particulièrement notre belle Ev, davantage habituée à des entourloupettes. Les gens... En fait, j'allais dire les femmes, ses femmes... Je vous choque ?

Isabelle fait signe que non.

— À la bonne heure ! Ses femmes ont plutôt tendance à s'esquiver qu'à trancher dans le vif. Des esquives tout à fait justifiées d'ailleurs, vu son tempérament.

— Ouais...

Madeleine lui tend la perche, très adroitement. Le terrain est glissant. Elle ne veut rien dire contre Ev ni la protéger, aucune envie de mentir, encore moins d'avoir l'air de quêter la pitié.

— Bon, écoutez Isabelle, il est grand temps que nous en parlions. Ev n'a pas ma bénédiction pour vous avoir frappée, elle le sait très bien. Vous n'êtes pas au confessionnal et libre à vous de m'envoyer paître, si je vous embête...

— Oh, c'est toute cette histoire qui risque de vous embêter, de troubler votre tranquillité !

— Ma tranquillité ? Vous savez ce qu'elle vous dit, ma tranquillité ? Avec Ev, ce n'est pas demain la veille qu'on fera du tricot au coin du feu !

Elles ricanent ensemble de l'image.

— Bon, enchaîne Madeleine, soyons sérieuses un peu... Vous voyez, Isabelle, j'ai la nette impression que, ce matin, vous n'avez pas vu venir le coup. Vous auriez avantage à mieux parer. Vous saviez qu'Ev est capable de colères mémorables ?

— De colère, oui... J'ai déjà failli recevoir une tarte aux framboises par la tête, en plein restaurant. Elle s'est calmée à la dernière minute. Mais de là à me frapper...

— C'est votre désinvolture qui l'a rendue furieuse, vous le savez ?

— Hmm, hmm, je sais... J'ai cru un moment qu'elle allait perdre les

pédales et se défouler complètement. C'est fou, j'ai même pensé que je me ramasserais à l'hôpital !

— Oh, mais non, il ne faut rien exagérer ! Ev est prompte, de là à vous tabasser... Rassurez-vous, elle ne vous veut aucun mal.

— Peut-être... Elle a quand même menacé de me battre !

— Quoi ? s'étonne Madeleine. Ce matin ?

— Je croyais qu'Ev vous en avait parlé.

— Non. Vous non plus, d'ailleurs... Vous la protégez ?

— Non ! Non, pas du tout.

— Ouais, ben, y a intérêt ! J'admire la simplicité avec laquelle vous avez tout raconté en arrivant ici. Je me suis dit : en voilà une qui accomplit ce qu'elle prêche. Mais je n'aime pas du tout ce que je viens d'entendre... Isabelle, dites-moi, que cachez-vous d'autre ?

— Rien, Madeleine, rien... J'ai eu peur, c'est tout.

Les larmes lui montent aux yeux. Madeleine reste silencieuse, un silence enveloppant où la gêne polie n'a pas sa place. Isabelle poursuit, en pleurant doucement.

— J'ai honte d'être restée là, sans me défendre... C'est ce qui me trouble le plus, d'avoir eu peur d'elle à ce point.

— Reste qu'on ne tire pas un chat de l'eau sans mettre ses gants ! Ev a l'échine un tantinet sensible. Alors, vaut mieux plus de peur que de mal. D'ailleurs, il n'est pas dit que le courage soit de se foutre la tête sur le billot, n'est-ce pas ?

— Madeleine laisse échapper quelques cailloux, Isabelle s'essuie les yeux, soulagée d'un poids qui l'étouffait.

— N'empêche, enchaîne Madeleine, Ev s'emporte trop aisément. Mais bon, on ne fera jamais un vieux percheron d'un vieil étalon ! À mon avis, vaut mieux prévenir que de se faire rafistoler la gueule. Ev est une lionne, une magnifique lionne ! Quand elle vous dit que c'est votre arrogance qui l'a blessée, il faut la croire. Vous saisissez ?

— Hmm, hmm... C'est curieux, j'écrivais justement à une amie, cette semaine, qu'Ev Anckert est une lionne.

— Alors, voilà, nous sommes au moins deux à savoir à quoi nous en tenir ! Et j'adore cette lionne, pas vous ?

Elle n'attend pas la réponse, se lève, remplit à nouveau leurs verres, ajoute en souriant :

— Et j'adore votre humour... C'est un atout princier avec la lionne, vous savez. J'ignore ce que vous avez concocté pour la tarte sur la gueule, mais gardez la recette, Isabelle, question de santé !

Et le rire, l'entente entre elles.

— Bon, dites-moi, vous allez rester encore quelque temps, vous croyez ?

— J'ai envie de rester le plus longtemps possible... Mais je suis cassée.

Madeleine relève le sourcil droit, des images saugrenues lui défilent dans les yeux.

— Cassée, explique Isabelle en riant, je n'ai plus un rond !

— Ah, bon ! s'exclame Madeleine, ravie que ce ne soit pas plus grave. Si ce n'est que ça, Ev sera heureuse de vous sortir de l'impasse... Elle est très généreuse, vous savez.

— Ouais... Je le sais, mais j'ai mon orgueil.

— Elle est plus orgueilleuse que vous, mais tout aussi perspicace, croyez-moi. Laissez-la se débrouiller, Isabelle, vous verrez... Elle tient beaucoup à vous et elle fera tout en son pouvoir pour vous garder.

— Oui, c'est bien ça qui m'inquiète ! Il faudra que je reparte un jour, Madeleine. Je ne peux pas rester indéfiniment.

— Ev le sait parfaitement... Ne la faites pas trop ramer, Isabelle, et profitez de ce qu'elle vous offre !

— Vous croyez que je la fais marcher ?

— Pas marcher, ramer ! Elle en rame un coup pour vous convaincre de rester... Vous ne croyez pas ?

— En tout cas, ce matin, j'ai eu l'aviron en pleine face !

Madeleine s'esclaffe et lui tape sur la cuisse.

— Raison de plus pour lâcher du lest et la laisser prendre soin de vous, maintenant. Bon, allez, venez... Terminé, le confessionnal. Il est temps de passer à la chapelle.

Et elle l'entraîne dans la maison, en riant, jusqu'à son atelier sous les combles.

Isabelle se sent privilégiée. Madeleine lui dévoile ses eaux-fortes, les premières d'une série de vingt-deux qu'elle prévoit exposer, en janvier, à New York. Elle est passionnée de son métier, elle en parle amoureusement, en riant même quand sa bouche ne rit pas. Comme Ev, qui sourit même quand elle ne sourit pas. Madeleine explique avec ardeur les étapes de l'eau-forte, le soin minutieux qu'elles exigent, la joie qu'elle en retire. Isabelle se dit, en la regardant vibrer, qu'elle peut bien être l'amie intime, la plus vieille amie de la magnifique Ev Anckert. Elles débordent toutes les deux de la même énergie d'étalons sauvages, lancés fous dans une prairie verdoyante à perte de vue, où tout est possible, où tout est permis, et qu'elles prennent toutes les deux pour la plus naturelle des libertés. Avec une nuance. Ev refuse de se lancer à bride abattue si elle n'aperçoit pas, d'emblée, le bout de la prairie, alors que Madeleine, devant l'imprévisible, découpe le ciel, la terre, le champ en tout petits morceaux, qu'elle dompte, un à un, patiemment. Isabelle aime cette femme et envie Ev d'avoir cette amie auprès d'elle.



Que sa femme ait pu en connaître d'autres avant lui, lui confiait un de ses patients, le rendait fou de jalousie. Chaque fois qu'il lui faisait l'amour, et c'était plus fort que lui, disait-il, « si je ne suis pas sûr de l'avoir vidée complètement, je ne peux pas éjaculer. » Il ne la croyait pas si elle se révélait satisfaite, il affirmait qu'elle faisait semblant de jouir afin de le rassurer. Et, lorsqu'il lui arrivait de croire qu'elle avait vraiment orgasmé, il la harcelait de questions, exigeait qu'elle établisse des comparaisons sur le nombre d'orgasmes, leur intensité, l'originalité des positions qu'il lui imposait, le plaisir qu'elle en retirait, il la poussait à bout, jusqu'à ce qu'elle refuse obstinément de répondre à ses questions, ce qui le rendait physiquement violent, ou jusqu'à ce qu'elle le traite d'obsédé et de malade ou qu'elle le quitte, comme elle l'avait déjà fait trois fois, ce qui lui confirmait qu'il n'est qu'un raté, disait-il, et le projetait dans un désarroi sans fond. Quand Isabelle lui avait fait remarquer qu'il se plaçait toujours dans un état d'incertitude qui le convainc qu'il n'est qu'un perdant, il lui avait répliqué, qu'avec les femmes, « un gars n'est jamais sûr de rien, de toute façon ! » Ce qui avait rappelé à Isabelle l'avis lancé à tous les anxieux dans *Le nouveau désordre amoureux* : il n'est d'aucune gravité que votre organe en érection ne dépasse pas huit ou neuf centimètres, aucune raison de vous alarmer s'il ne mesure, tout gonflé, que cinq ou quatre centimètres, et s'il ne dépasse pas cinquante millimètres, alors là, vraiment, la taille du pénis n'a plus, mais vraiment plus aucune importance !

Elle a repensé à ce client quand Ev lui a confié, cette nuit, n'avoir jamais imaginé qu'un jour, elle aurait l'impression qu'il lui manque un pénis. Isabelle s'est esclaffée, stupéfaite. Ev venait de la combler au point où elle l'a suppliée d'arrêter un moment, qu'elle reprenne son souffle. Ev a glissé :

— Avec toi, je me pose des questions.

Sa voix douce et son air grave, son regard insistant, toute cette vulnérabilité à peine camouflée l'a troublée. Ev s'inquiétait réellement. Il ne s'agissait pas de sa performance, Ev ne doute pas

d'elle, se disait Isabelle, pas de ses habiletés en tout cas. La jalousie n'y était pour rien non plus. Ev s'excite davantage qu'elle n'est jalouse de la convoitise qu'il arrive à des hommes ou des femmes de lui manifester ouvertement en sa présence. C'était autre chose. Pour la première fois, depuis le début de leur liaison, Isabelle a cru sentir une faille dans le blockhaus Ev Anckert.

Isabelle a acquiescé à sa demande de repousser la date de son départ. Isabelle a d'abord fixé la date ultime au 15 juillet, expliquant à Ev qu'il lui faut au moins trois semaines pour préparer ses cours. Ev a tenu son bout, inflexible :

— Dimanche le 31, Darling. Une fois n'est pas coutume, tu prépareras tes cours en une semaine. Ce n'est pas si terrible, non ?

Isabelle s'est inclinée devant son dernier argument :

— Je ne me mettrai pas à genoux, Isabelle. Je veux que tu restes le plus longtemps possible, ne me donne pas le sentiment de t'en supplier.

Ev lui propose, via sa maison d'édition, un contrat dans lequel elle s'engage à offrir des services de lecture, de correction et d'écriture, suivant la demande, en retour desquels une avance de fonds lui est versée. Faisant fi de ses réactions rébarbatives, s'arc-boutant contre le moindre de ses arguments, Ev l'a finalement convaincue d'accepter, en plus, l'appartement loué aux frais de la maison d'édition :

— Tu ne peux pas travailler ni vivre d'ailleurs décemment à l'hôtel, pendant deux mois.

Isabelle a répliqué qu'elle aura l'impression d'être entretenue, qu'il n'en est pas question sous aucun prétexte. Ev a tranché :

— Putain, tu es plus orgueilleuse que moi, mais de nous deux, Isabelle, je suis la plus têtue et la plus riche ! Alors, tes scrupules de MLF, tu les fous sous le tapis et tu acceptes ce meublé !

Isabelle n'a pas cédé sur les deux conditions, pour elle essentielles, de ce contrat, bien qu'elles n'y paraîtront pas noir sur blanc :

— Un : peu importe les termes écrits du contrat, Ev, si tu lèves la main sur moi, je fous le camp illico. Deux : si je me rends compte que ton contrat est bidon, qu'il n'y a pas de travail, mais seulement des fonds, je le brise sur-le-champ.

Ev a ri, déclaré qu'elle était de loin l'intellectuelle la plus dure en affaires qu'elle connaisse et conclu :

— La première condition m'apparaît évidente, Darling. Quant à la seconde, je me surprends que tu puisses t'imaginer que les Éditions Anckert vont te payer à ne rien faire. Ce n'est ni dans la politique de la maison ni dans mes intérêts personnels. Je n'éprouve aucun plaisir, crois-moi, à l'idée que tu te suspendes au fil du téléphone à attendre que je me libère pour remplir tes temps morts. Je veux que tu aies envie de me voir, Darling, et ma garantie, c'est que tu sois occupée de ton côté.

La garantie d'Isabelle est la promesse qu'Ev a scellée d'un long baiser :

— Je ne pourrai pas devancer mes vacances, Darling. En revanche, je te jure d'abuser de ta présence jusqu'à la lie.

Malgré cet accord entre elles, Ev a perdu sa tranquillité d'esprit. Le plaisir qu'Isabelle vient chercher dans ses bras ne la rassure plus. Ev exige davantage, Isabelle le sait dans chaque fibre de son corps, Ev la veut plus loin encore. Isabelle a eu envie de la rassurer, elle est comblée et n'attend rien de plus, à quoi Ev a répliqué, après un long silence :

— Je ne doute pas de toi, Belle, mais de moi.

Il n'y avait rien à dire. Isabelle a pris subitement conscience de la souffrance qu'Ev guette déjà à travers la moindre réticence de son plaisir et de celle, qui la tracasse davantage, qu'Ev n'hésitera pas à lui infliger si elle sent qu'elle lui échappe.

Elle s'est approchée d'Ev, délicatement. Ev s'est d'abord laissée embrasser sans bouger, puis a remonté les mains le long des bras d'Isabelle jusqu'à son cou, puis très doucement, de sa gorge les a glissées sur ses seins, puis à nouveau immobile, Ev a murmuré, presque supplié :

— Belle, fais-moi l'amour...

Émue, Isabelle l'a enveloppée, caressée, bercée, aimée, comme une enfant malade, qui ne le sait pas encore.



Paris, la nuit, 15 juin

Timothée, ma chère Timothée !

J'ai écrit deux livres en trois ans pour dire que la violence, au fond, ce n'est qu'un manque de vocabulaire. Je me suis trompée, Timothée, c'est aussi, peut-être avant tout, une question de surdité. Tu cries À l'aide ! À l'aide ! et l'autre ne t'entend pas. Tu cries Je t'aime ! Je t'aime ! et l'autre n'entend rien. Elle est là, la violence, Timothée, je l'ignorais, maintenant je le sais, je le sens, je le vois.

Oh ! Timothée, ils sont devenus complètement fous ! Un gars s'est amené, un jeune Arabe de 22 ans, dans un restaurant, la mitraillette au poing, il a tué 23 personnes, un massacre, Timothée, un vrai bain de sang, les images t'en sont-elles parvenues jusqu'à Montréal ? Du sang partout, Timothée, partout, sur les murs, entre les tables, des mares de sang... Je t'écris ça, je pleure, je tremble, j'ai envie de vomir. En première page du Figaro, une femme penchée dans son assiette, une jeune fille de 18 ans, c'est écoeurant cette photo-là, la mort n'est pas vulgaire comme ça, je pense aux parents de cette fille-là, à ses amis, aux gens qui l'ont aimée et qui la retrouvent assassinée en première page dans une posture absurde, ridicule, avilissante, la face écrasée dans son couscous, on ne devrait pas avoir le droit de montrer la mort de cette façon.

Ils disent du gars : un tueur fou, un psychopathe bon pour l'asile, un incompris inadapté... Ça ne faisait pas trois heures qu'il s'était suicidé que la télé, autour de laquelle tout le monde ici à mon hôtel était rivé, le psychanalysait : sa mère qui se prostituait, son père qui le battait, sa petite enfance de mal-aimé, la fuite en France avec sa mère et ses deux frères, l'adolescence à Pantin, ses professeurs au lycée, ses compagnons de classe, la prostitution dès quatorze ans avec des hommes, des blancs exclusivement, son fantasme de colonisé, tout y passait, son cœur son âme son corps, manquait que son calepin de vaccinations, manquait surtout la pauvreté crasse de son ghetto, le cul-de-sac des immigrés, la solitude, la peur, la honte et la rage de n'être pas désiré, ça, ni le commentateur ni ses invités de psychanalyste, de psychiatre et même de sociologue n'en ont parlé.

Je t'écris d'un souffle, bouleversée, tu vas me trouver encore trop émotive, toi, la vie te glisse dessus comme sur le plumage d'un canard, moi, c'est l'éponge, tu le sais, la grosse éponge mouillée.

Le restaurant, je suis passée devant il y a deux semaines, dans le neuvième, en allant au musée de l'affiche, pas loin. Un petit restaurant pas compliqué qui offre les spécialités arabes, le Maghreb que ça s'appelle, rien de spécial, une oasis gastronomique comme il y en a plein dans Paris. Paris qui est devenue hystérique, des sirènes sans arrêt, des alertes à la bombe et au plastic, le métro qui ferme qui rouvre suivant les appels de ces fous que la violence à fleur de peau, dans laquelle Paris est plongée, excite au plus haut point et qui mettent la police sur les dents, j'ai placé une bombe à la station St-Michel, j'en ai placé une à l'Opéra, tu vois l'effet, un cirque, une foire, une flambée de folie collective, je n'ai jamais rien vu de pareil, je m'en serais passée, c'est laid à voir, c'est épouvantable, troublant, ça me déchire au fond de mon âme.

L'Arabe est entré dans ce restaurant, calme paraît-il, je dirais fou de rage comme une statue qui déciderait de se remuer, de se déménager sans demander la permission, juste écoeurée de se faire pisser dessus par tous les chiens de la place, tous les noceurs paquetés qui passent devant et viennent se délester sur elle le ventre plein de pisse, saouls morts, quand ils ne vomissent pas dessus tout simplement. Le gars s'amène, il est huit heures, les tables sont toutes occupées, des blancs pure laine pas des Arabes, ceux-là font le service, les autres se font servir de l'exotisme dans ce ghetto en miniature où, autrement, ils ne mettraient jamais les pieds, pas en pleine nuit en tous les cas. Il dit : « Je veux voir tous les Arabes à gauche, les autres restez assis. » Il tire un coup de semonce, paraît qu'il ne tremblait même pas, les serveurs, le chef, tous les Arabes se plaquent en rang d'oignons les bras en l'air, sans respirer, morts de peur autant que les gens, assis, tous des blancs, des hommes, des femmes, des couples, trois enfants. Il dit aux Arabes de sortir, de foutre le camp dehors, ce qu'ils font sans se faire prier, en se bousculant, tire un autre coup pour que ça bouge un peu plus vite. Et là, Timothée, et là, il descend les gens les uns après les autres, froidement dit-on, sans se presser, il va les chercher jusque sous les tables où ils tentent de se réfugier, il a tiré les trois enfants, deux à une table, l'autre trois tables plus loin, avant de tuer leurs parents, les femmes d'abord, les hommes à la fin. Pas un homme qu'on ait retrouvé assis, les onze avaient essayé de fuir, des lapins, Timothée, rien que des lapins qui devaient courir dans tous les sens et qu'il tirait comme à la foire, il les a tous achevés d'une balle à la tête, pas de quartier comme disait mon chauffeur de taxi en me parlant de ce que Le Pen fera aux Arabes quand il va en nettoyer la France. Il a laissé un tas de cadavres partout dans le restaurant, puis s'est tiré une balle dans la bouche, je ne serai pas mort pour rien qu'il a dû se dire. Je ne peux pas m'arrêter de brailler. Ça n'arrête pas, c'est complètement fou, six heures après, quelqu'un a fait

sauter un immeuble, 14 appartements, des familles de Maghrébins surtout, l'escalade, Timothée, un cauchemar, 13 morts et des blessés, des enfants là-dedans, Timothée, en repréailles qu'ils disent à la télé. Comme si d'assassiner aveuglément des innocents qui n'ont jamais tenu un fusil de toute leur vie avait quelque chose à voir avec autre chose que de la violence à l'état pur qui n'attendait que ça pour éclater, frapper n'importe quoi qui ressemble à un Arabe, à ces « saletés de pieds-noirs qui piquent nos jobs » comme me le bavait le chauffeur de taxi l'autre jour, un de ceux qui s'ennuient de la croix gammée.

La police est en train de retourner Paris en meule de foin, l'attentat n'est pas revendiqué, tout le monde s'indigne, tout le monde a peur, les juifs, les Arabes, les extrêmes droites, les extrêmes gauches, tout est mêlé, le vieux conflit palestinien refait la manchette, on cherche des loups dans toutes les bergeries, c'est fou, complètement fou, Paris est en état d'urgence. Et là, la débandade dans toute la ville, un groupe d'Arabes de l'extrême gauche vient de faire sauter un restaurant, ce soir, à deux pas de chez Fauchon, restaurant chic rempli de touristes, des blancs bien sûr rien que des peaux blanches, une bombe maison, des dommages matériels surtout, un blessé grave, personne de mort, et on fait ouf ! comme si ça pouvait être rassurant.

Le pire pour moi dans tout ça, ma Timothée qui me lit avec dix jours de décalage, le pire est de penser que quelque part, non, ne sursaute pas, quelque part le jeune Arabe avait raison. Je veux dire que la violence, ce n'est pas un manque de vocabulaire, mais à l'autre bout quand tu parles, l'absence de réaction, le mur muet parce que t'as pas choisi le bon mot, parce que t'as pas l'accent qu'il faut, ou que t'as pas le bon lexique, que t'es trop bronzé, parce que t'as pas le bon Dieu pour dire ce que t'as à dire. Tu parles, tu parles dans le vide, l'autre t'ignore, t'as pas ses mots, ses phrases, ses gestes à lui, t'as pas le bon vocabulaire, le sien, fait qu'il t'entend pas tu parles pour rien, il t'écoute pas tu parles plus fort, tu cries tu hurles, il passe tout droit, pis à bout de voix à bout de patience, tu tapes, tu fais du bruit, le son d'une bombe, d'une mitraillette ou ben d'une claque, tout le monde comprend, c'est un langage universel.

Je t'écris comme une paumée je ne dors pas je pleure je suis bouleversée je n'ai plus de ponctuation de syntaxe ni rien que le besoin de te dire il y a juste toi pour l'entendre personne d'autre ne comprendrait la violence Timothée ça commence quand y en a une qui dit j'ai besoin de toi et que l'autre ne l'entend pas. Je t'écris comme une droguée, pas ivre juste sonnée à trois heures du matin, pour te dire qu'Ev Anckert m'a violemment frappée, deux points de suture au coin de la lèvre, que je dois être complètement folle ou que je m'étais trompée, mais que je suis sûre maintenant comme je ne l'ai jamais été, pis que je n'oserais pas le dire sauf à toi Timothée qui aura tout entendu, que cette violence-là je l'ai alimentée chaque fois que je ne l'entendais pas quand elle disait je te veux. Je

n'entendais rien, j'étais plus sourde qu'elle est muette, parce que dans mes mots à moi elle ne disait pas clairement je t'aime. Je t'aime, veux-tu bien me dire, c'est une convention, ça se dit rien qu'en mots ? Rien que ces sept petites lettres-là ?

Elle me disait tu me rends dingue et tout ce que j'ai compris c'est tu m'agaces ou tu me résistes ou tu m'allumes, mais je n'ai jamais pensé qu'elle me disait dans son vocabulaire je t'aime comme une folle. Je n'y pensais pas pour la simple raison que moi, j'avais la trouille qu'elle m'aime, pour ne pas dire que j'étais morte de peur à l'idée de l'aimer. Si jamais on en reparle, j'aurai peut-être changé d'avis, mais là cette nuit ma Timothée, je pense que des fois, ça prend une claque pour comprendre que l'autre a besoin de toi.

Ouf ! Ça me fait du bien de te dire tout ça, le vide après l'orage, l'eau qui court après le nœud dans le ravin. Entre Ev et moi, ça s'est remplacé, ne t'en fais pas. Je n'ai pas l'étoffe de la victime ni elle, celle du bourreau. Dans l'entente dont nous avons convenu, je m'en vais si jamais elle remet ça. Elle est violente, je le suis moi-même, je l'ignorais ou je le niais, maintenant je le sais. Je ne tape pas avec la main, quoique ça puisse m'arriver je te raconterai, je frappe surtout avec des mots bien aiguisés, je fais des entailles, elle, c'est des bleus.

Elle m'a téléphoné de Stockholm vers minuit. Elle s'inquiétait pour moi, me questionnait, m'interdisait de sortir. Même sa douceur déplace de l'air. J'étais tellement émue que je ne parvenais pas à prononcer deux mots sans me remettre à pleurer. Elle devait rentrer dans deux jours. Elle prend le premier avion demain matin.

Je reste en France encore deux mois jusqu'au 31 juillet. Air Canada, c'est un dimanche. Je serai heureuse de te voir la bette à Mirabel, si tu es libre bien entendu et que tu supportes l'idée de te faire serrer dans mes grands bras devant tout le monde. Ev m'offre un contrat, elle est géniale... J'aurai les fonds pour vivre sans l'impression de me faire entretenir, l'orgueil est sauf. Et un meublé, je l'oubliais, je t'enverrai l'adresse dès que je l'aurai. Je te demande encore de me rendre l'immense service d'arroser mon chat et de nourrir mes plantes, comme toi seule sais si bien le faire !

Chère Timothée que j'aime, avant de te quitter, je te dis un gros merci du fond du cœur, que j'ai moins gros que tout à l'heure, merci de me suivre patiemment dans les dédales de mon émotivité. Si je change un jour, tu t'ennuieras, c'est toi qui le dis. Si toi tu changes, tu me manqueras, tu es mon radeau, ma bouée, ma rive et je te remercie d'être toujours là. Je t'embrasse très fort, tu me manques souvent, ma photographe des ombres chinoises en noir et blanc. Prends soin de toi et écris-moi, poste restante, à mon hôtel en attendant ma nouvelle adresse. À très bientôt,

Isabelle



Guido a fait la guerre d'Espagne, dit-il, Isabelle ne le croit pas, il le déchiffre sur sa figure.

— Si, si, si, jeune fille, la guerre civile ! Du côté des rouges, évidemment !

Ses deux dents en or étincellent sous le soleil. C'est un homme étonnant, tantôt vieux, tragique, lacéré par la vie, puis soudainement très vert, rutilant d'énergie, un torrent de vie qui éclate de rire bruyamment. Ni des ho ! de notable bedonnant, ni des hi ! de moine constipé, ni des hou ! de hibou étouffé, mais des ha ! sonores qui claironnent haut et fort et tout ce qu'il y a de vivant sur la planète terre s'esclaffe avec lui, sans trop savoir pourquoi. Il cligne de l'œil vers Ev, qui rit avec lui. Ev, qu'il appelle ma beauté, ma déesse, Ev dorée. Il la dévore de ses yeux qui pétillent, très noirs, aux sourcils grisonnants et broussailleux, soigneusement taillés par sa femme qu'il appelle Adéla ou Déla, selon qu'il l'interpelle ou qu'il lui fait la cour. Cette coquetterie, il s'y contraint chaque semaine, raconte-t-il, « pour ne pas qu'on le prenne, lui, pour moi », faisant allusion à Dali avec qui, il est vrai que moustache en plus, on pourrait aisément le confondre. Au sujet duquel il ajoute, d'un air grave, en se tournant vers Ev :

— Tu imagines le désastre, la plaie, l'irréparable, ma déesse ? Sa tête d'impuissant sur mon corps catalan ?

Puis son rire balaie la place. Isabelle n'a jamais rencontré de Narcisse aussi heureux d'être en vie.

Adélaïde, qu'Isabelle est la seule à nommer ainsi tout au long, fait figure aux côtés de son volcanique Guido de jeune fille réservée, intimidée. Isabelle soupçonne pourtant le feu, sous les cendres. Un regard noir, chez elle aussi, jette des éclats vifs. Sa peau brune au teint mat, ses reins cambrés, ses seins qu'elle avance ronds et fermes dans l'échancrure invitante d'une chemise d'homme, qui prend sur elle l'allure d'une djellaba, son corps vigoureux, nerveux, menu et bien en

chair, tout son être dégage une passion persistante, une sensualité de femelle en chaleur que le chantonnement aux notes enfantines de son accent provençal camoufle à peine. Ces deux-là, se dit Isabelle, sont tissés des mêmes fibres. Saint-Sigmund, ça doit péter la dynamite quand ils s'engueulent, ce qui ne doit pas rater ! Ils ont quoi, vingt, vingt-cinq ans de différence, mais la même avidité, la même urgence de vivre. Ils sont beaux et elle se sent reconnaissante envers Ev de ce bonheur qui la remplit d'être là, assise sous un pin parasol, chez eux, à déguster un Grain de gris qui suinte sous les doigts.

Une semaine, s'ébroue-t-elle, en inspirant profondément, j'en ai pour une semaine à me vautrer dans ce bonheur-là ! Elle regarde Ev. Elle est radieuse. Isabelle pose la main sur son bras, la sent frémir, à peine une goutte de pluie dans une mare. Ev tourne son lac lilas vers elle, lui sourit, Isabelle lui chuchote du regard : je te ferais l'amour. Des yeux, Ev se ballade sur ses seins, s'aventure sur ses cuisses, prend possession de sa main implorante qui lui serre l'avant-bras, s'en retourne à ses yeux et lui réplique, enjouée : un peu de patience et je suis à toi.

Ev a décrété :

— Paris est devenu fou, j'ai besoin de changer d'air et toi aussi, Darling. Je t'emmène une semaine chez des amis, ils vont te plaire. Lui est peintre ; elle, céramiste et sculptrice. Leur maison en Provence, les Baux, tu connais ? Un paradis, Darling ! Ne me dis pas non, Isa... Isa, tu es toujours là ou quoi ?

Isabelle n'a pas pu placer un mot, Ev pétaradait à son tympan. Étourdie, elle pensait : sept nuits de suite dans ses bras, j'ai décroché le trophée. Elle riait, heureuse, a dit oui, Ev a conclu :

— Je viens te chercher samedi, huit heures. Nous passerons voir Philippe à Saint-Louis, qu'il te retire tes points.

Elle a rouspété, l'a remerciée, mais c'était un détour inutile, elle pouvait très bien s'y rendre seule le jour même.

— Pas question, Darling, cette fois, j'y serai !

Et sous sa voix de mezzo, elle a fondu. Il aurait mieux valu que ce soit ses points...

Philippe, coincé entre deux interventions, était pressé et Ev, plus fébrile qu'une lionne qui allaite ses petits. Philippe a retiré le fil, d'un

coup sec, sans prévenir. Elle a fait ouch, grimaçant malgré elle. Ev a rugi.

— Putain de merde, Phil ! Tu le fais exprès ou quoi ?

— Et toi ? a répliqué le beau Phil du tac au tac.

Ils se sont affrontés, un duel d'une minute, Philippe, une arbalète tendue, les yeux d'ardoise plantés sur Ev, prête à bondir, le regard féroce et violacé. Philippe s'est détourné, a délicatement badigeonné sa lèvre, une toute petite perle de sang, puis murmuré :

— Pardonne-moi, Ev, c'était un coup bas...

— Que j'encaisse, vieux sorcier ! Allez, donne-moi l'absolution, là, que je parte l'âme en paix.

Ils se sont embrassés longuement, en blaguant, et à cet instant, Isabelle les a enviés d'avoir vingt ans d'amour derrière eux.

Isabelle répond à Guido qu'il croira à tort à un compliment pour flatter sa beauté catalane, mais qu'il lui paraît beaucoup trop jeune pour avoir fait la guerre civile. Il ne retient de sa phrase que la beauté catalane.

— Ev dorée, tu sais combien je te trouve belle... Dis-moi, comment fais-tu, tout de même, pour dénicher une courtisane dans la grisaille de Paris ?

— Je les importe du Québec ! s'esclaffe-t-elle avec lui.

— Ah, oui... C'est donc ça, reprend-il, très sérieux. Tu entends, Adéla ? Au Québec, les anges parlent français...

Et, se tournant vers Isabelle, il greffe son œil noir sur les siens.

— Soixante-deux, j'ai soixante-deux ans, jeune fille... Cinquante, au pieu avec Déla ! Et j'ai fait cette connerie de guerre, j'avais douze ans, un enfant. Tu n'étais encore qu'un ange avec des plumes. Oui, un enfant stupide qui croyait à un jeu... Tu comprends ?

Elle fait oui de la tête. Il parle en tableaux, des spasmes, des images accolées l'une à l'autre, et qu'il faut rassembler pour arriver à le suivre.

— Je te tutoie, n'est-ce pas ? ajoute-t-il d'un souffle.

— Oui, ça va.

Le sourire d'Isabelle s'emboîte dans le sien.

La conversation s'enflamme à nouveau, revient à son point de départ, la violence à Paris, l'inquiétude et la peur, la vie qui ne coule plus en dépit des terrasses bondées, des files au cinéma, des théâtres à guichet fermé. Ev dit qu'elle ne croyait pas connaître un jour cet état de tension qui filtre de partout, malgré l'activité en apparence normale. Guido déclare que rien n'est normal depuis la Grande Guerre.

— Les fous sont au pouvoir et seuls les fous le savent ! lance-t-il entre deux râles. La violence n'a jamais cessé, répète-t-il en clignant de ses yeux fatigués, elle se déguise en rumeurs assassines, achève-t-il, depuis que la boule s'est changée en village.

Adélaïde rétorque, impatiente :

— La guerre, les violences, les boucheries, tu ne vois plus que ça ! C'est dans ta boule à toi que ça ne tourne pas rond !

Guido se tourne vers Ev, réplique en se cognant le doigt sur la tempe :

— Tu vois bien, ma déesse, qu'elle me croit un vieux con ! Puisque je l'étais déjà, quand elle m'a dragué, je ne peux pas l'être devenu, qu'en dis-tu ? À moins qu'un con soit trop con pour savoir qu'il l'est de plus en plus !

Il montre ses dents en or, Ev rit avec lui, Adélaïde déclare forfait :

— Vieux fada, va ! et lui passe la main dans les cheveux.

Isabelle parle de ce chauffeur de taxi qui l'avait tant troublée. Ev l'interrompt de sa voix grave :

— Tiens... Tu ne m'en as jamais parlé, Darling !

Léger reproche, auquel Isabelle rétorque qu'elle a la mémoire courte, qu'elle prenait soin de la tenir occupée à autre chose que de parler de Le Pen, au nom duquel Adélaïde sursaute.

— C'était un Le Péniste ?

— Je croyais qu'on disait les Pénieniens ! rouspète Isabelle.

Le mot fait rire Guido, lui vaut la main d'Ev sur sa nuque, ferme et caressante, un long frisson jusqu'au bas des reins.

— Pénieniens, je veux bien...

Et ça chante, pégniengn jeu veu biengn.

— ... Mais vous leur faites une fleur. Des eunuques fascistes, ça résonne plus vrai !

Sur quoi, Guido raconte sans préfacier les bombardements par avion auxquels les nazis, avec l'aval de Franco, s'exerçaient sur les villages espagnols, la frayeur des enfants, même des adultes qui, de leur vie de paysans moyenâgeux, n'avaient jamais entendu, au mieux, que le grondement lointain d'une automobile perdue dans les recoins d'une route de montagne. Il dit que Guernica, sans la haine des juifs, aurait été l'Hiroshima nazi, l'exode des cerveaux juifs provoqué par la montée de l'antisémitisme en Allemagne ayant empêché Hitler de fabriquer la bombe atomique avant les Américains, chez qui d'ailleurs ces génies étaient venus par dizaines se réfugier. Isabelle l'écoute remuer ses souvenirs, silencieuse comme Ev et Adélaïde. Il a gardé de son enfance meurtrie le rire psychédélique des êtres qui sont morts plusieurs fois et qui s'étonnent encore de voir le soleil chaque matin.

— Cette violence à Paris, ça le rend complètement fada !

Guido les a quittées pour travailler à son atelier. Dans l'air chauffé par les cigales, la voix d'Adélaïde ricoche et rebondit, étonnante comme une eau fraîche.

— Et, avec l'âge, ajoute-t-elle en sifflant son vin, d'année en année, ça empire, je dirais !

— Déli, tu en mets trop, là, tu ne crois pas ? Il a toujours été tragique, ton Hidalgo, non ? corrige Ev, aussitôt.

— Eh, c'est la vie avec lui qui est une tragédie, à le voir se torturer comme limace au soleil !

— Il est si mal en point ? s'inquiète Ev.

— Pas plus que d'habitude, non...

— Mais tu te fais du mouron, hmm ? s'entête Ev.

— Eh, je m'énerve un peu, oui ! Faut le voir qui se chavire les sens avec toutes ces histoires, là, qui arrivent de Paris... Ça lui fend le cœur. Toutes les nuits, il se tapine dans son atelier, il lèche la bouteille et la même toile, comme un fou, toujours la même toile, et va, un vieux fou, depuis huit jours !

— Pendant ce temps-là, au moins, il ne court pas les filles du village !

L'allusion les fait éclater de rire toutes les deux. Isabelle les observe, exclue pour l'instant de leur complicité. Leur rire s'étiole, ne laissant dans l'air que le violon strident des cigales. Comme si elle se rappelait soudain sa présence, Ev se tourne vers Isabelle. De but en blanc, elle lui raconte comment Adélaïde a séduit Guido, qu'elle surnommait déjà Hidalgo, du temps où il était maître de dessin à l'université d'Aix-en-Provence, où toutes deux se sont connues à la licence en arts.

— Et tu as peint des toiles ? s'enquiert Isabelle, curieuse.

— Non, des croûtes, Darling ! J'ai vite compris que mon talent est de découvrir celui des autres.

Hidalgo se tapait, semble-t-il, ses plus jeunes étudiantes. Adélaïde se mourait de compter dans la liste. Guido l'invite à la rejoindre prendre un pot, à la sortie du cours. Elle le trouve attablé avec une autre fille, qu'il embrasse dans le cou. Adélaïde se propulse à leur table, flanque une paire de gifles à la fille, qui ne demande pas son reste, vide le pichet de rosé sur la tête de Guido, s'assoit à ses côtés en tonitruant :

— Et si tu me refais le coup, je t'arrache les yeux et faudra que tu peignes mon nu de mémoire !

Guido fut conquis sur-le-champ, resta l'infidèle Hidalgo qu'elle reconquiert depuis vingt ans, jalouse comme une puce de son matou de ruelle.

— Hé, Ev ma chérie, que racontes-tu ? Isabelle va me croire aussi fada que lui !

Isabelle n'a pas fini de rire qu'Ev lui empoigne la cuisse.

— Je t'enlève, Darling. Tu m'as bien dit, Déli, que je fais comme chez moi ?

Ev tire Isabelle par la main, qu'elle garde solidement dans la sienne.

— Ev ma chérie, la sieste c'est sacré ! Vous en ferez bien ce que vous voulez. Le dîner est pour vingt et une heures. Ne comptez pas sur moi pour vous tirer du lit.

Adélaïde est directe, drue comme un hérisson que son accent qui chante aurait frisé, ce qui donne au bout du compte l'impression d'avoir affaire à une pelote d'épingles en bigoudis. Isabelle embrasse Ev, près de l'oreille, puis dans le cou.

— Allez, va ! La pauvrete, tu la fais se languir avec tes rocamboles !

Adélaïde la gratifie d'un clin d'œil, Isabelle n'aura pas assez d'une semaine pour savourer ces gens-là.



Dès la première nuit passée avec Ev, Isabelle a su que ni l'une ni l'autre ne sont friandes des transports en commun. Le plaisir d'Ev, comme le sien, ne se mesure pas à l'exploit de l'orgasme simultané. L'idée de se synchroniser le métronome, et un et deux et trois, avec le pouls de sa partenaire, de régler l'amble, le trot de son attelage sur celui de sa jument, de fomentier des diversions, deux petits coups de plus, pas trop à gauche, un peu moins fort, pas si lentement, pour raviver son carrousel sans se ralentir dans son élan, l'idée de perdre la cadence juste au moment où l'autre trouve la sienne, cette image-là, viens-tu chérie moi je viens viens donc, lui donne des crampes au nombril, elle ne sent plus rien, perd le parfum, le lied, la trame, elle ne voit pas comment prendre son pied en se concentrant sur sa technique pour astiquer celui de sa partenaire, non, vraiment, elle ne peut pas être en même temps ici et ailleurs sans être nulle part tout simplement. Quand elle a lu le Kama-sutra à dix-sept ans, elle a su de manière irréversible que la discipline du corps divin, les voyages organisés vers le Tao, les vibrations ombilicales du un dans l'Un à l'infini, l'orgasme unique à deux, l'osmose parfaite du Yin avec le Yang, elle les cédait aux acrobates. Son dieu orgasme à elle est imparfait, il en faut trois au minimum pour être complet.

Fort heureusement, Ev pense comme elle, qu'il se trouve que le plaisir à deux est d'abord le plaisir solitaire de l'une qui se dédouble du plaisir que l'autre éprouve à y être pour quelque chose. Leur synchronisme à elles, s'il y en a un, est d'accompagner l'autre jusqu'au sommet sans y grimper et de se laisser accompagner par l'autre, en bas, qui fait le tracé, pose les pitons, qui bande la corde, tire la poulie, qui lâche du lest quand ça serre trop et qui s'enquiert du temps qu'il fait là-haut, quitte à redessiner tout le parcours depuis le début, quand ce versant-là est trop à pic pour faire durer l'émerveillement.

Ev est maîtresse dans l'art de l'accompagnement, qu'elle lui enseigne depuis la première nuit. Elle découvre avec Ev que le désir a un penchant naturel pour le mot juste et que l'art de jouir et de faire jouir commence avec l'art de la parole. Ev use des mots comme d'une voie sacrée pour venir la chercher et l'allumer. Elle dit : « Viens là,

que je te lèche le clitoris... » et la clarté de l'image lui délie déjà le ventre. La vulgarité de la porno, maintenant elle le sait, n'est pas d'être explicite, mais au contraire de se limiter au faux semblant. Pour Ev, elle n'a jamais une belle chatte ou un beau cul et encore moins un trou, mais un clitoris gonflé, une vulve généreuse, un vagin accueillant, et son cul, c'est son cul, ce territoire à elle caché de son anus et de ses fesses. S'il arrive à Ev de la branler au lieu de la masturber, de vouloir la sauter plutôt que de la pénétrer, ce n'est pas faute de vocabulaire, mais bien parce que la technique de l'un n'est pas précisément celle de l'autre et que le plaisir promis n'est d'autant plus grand qu'il est concis.

Leur aventure dans les méandres lexicologiques du plaisir au féminin a commencé le jour où Ev lui manifesta de l'impatience :

— Mais Isa ! Combien de fois faut-il que je te répète que je ne suis pas pressée de te voir jouir ? Tu pousses dessus ou quoi ?

Elle s'entend encore lui répondre spontanément :

— Bah, t'as qu'à te contenter de la Grande Ourse qui me lèche la vulve, parce qu'avec la petite, directement sur le clitoris, tu me fais jouir en moins de deux et j'y peux rien !

Ev ouvrit l'enquête en s'enquérant de la nature de sa jouissance, sa langue au nord, au sud, à l'est, à l'ouest de son monticule, qui léchait à petits coups, à grands coups, frottait, suçait délicatement ou écrasait de haut en bas, sur place, de gauche à droite, en valsant, en roulant, aller-retour. L'enquête ne faisait que commencer, le chapelet d'orgasmes que ses curiosités successives déclenchaient était marqué d'une série de grains dont Ev, en diamantaire experte quoi qu'elle en dise, enregistrerait la forme et la texture, la couleur et l'emplacement.

Depuis qu'elles séjournent aux Baux, c'est le bestiaire du septième ciel, le fou rire à chaque néologisme. Elle n'a jamais tant ri au lit qu'avec Ev Anckert, à chercher le mot juste, la métaphore précise de son plaisir ou du sien. Le majeur étiré qui glisse, long et dur, entre les lèvres humides, effleurant à l'allée l'entrée du vagin, aussi délicatement qu'au retour le sommet du clitoris, c'est le zèbre : je jouis, je ne jouis pas, je jouis, je ne jouis pas, qui se change en girafe, quand s'ajoute aux mouvements réguliers du majeur la cadence du bassin qui va à sa rencontre quêter sa caresse. La girafe étonnée à l'infini quand Dieu lui confirma qu'elle n'aura de coït qu'une fois tous les neuf ans : quoi ? dit-elle en s'étirant le cou, qu'elle a, depuis, fort souple et long, comme le plaisir qu'elle suscite chez Ev. Le zèbre et la

girafe, des préliminaires tatillons aux côtés du phoque, j'entre et je ressors, c'est déjà plus sérieux, surtout accompagné d'une toupie sur le nez, le majeur qui tournoie autour du clitoris, et j'entre et je ressors. Le cirque étoilé, c'est le plaisir décuplé du phoque sous la Grande Ourse, alors là, Ev sort du planétarium, devient terre à terre, trois doigts qui glissent en elle et s'y collent, scellés par ses spasmes qui montent. Ev veut plus, qu'elle la prenne, le quatuor, le quintette, les grandes orgues dans sa cathédrale large ouverte qu'Isabelle fouille jusqu'à l'autel, Ev s'offre entière, veut qu'elle la foudroie, qu'elle la cloue, la crucifie, son ventre grand offert qui gargouille des encore, des Darling, des oui et des ah, Ev court à sa rencontre, projetée de son abysse, sa cathédrale secouée de vibrations sismiques, sur lesquelles elle achève d'arriver, heureuse d'être en vie.

Isabelle avait craint que le contact quotidien avec Ev ne gomme le désir cru qu'elle dresse sur sa peau quand, après deux ou trois jours de silence, elle entend la voix d'Ev au téléphone, touche son bras sur la rue, effleure sa cuisse dans l'auto. Elle avait craint qu'à vivre à ses côtés, la passion s'estompe juste assez pour égarer le tourment, ce tour de piste au grand galop dès qu'elle respire son parfum, un tapis de mousse dans un sous-bois, ce pincement au ventre, délicieux, qui dit oui dès qu'Ev la regarde et que ses yeux font sur elle des avances plus directes que sa main sur sa fesse qu'elle tripote, dans l'ascenseur qui monte chez elle. Isabelle s'était inquiétée inutilement. Elle avait compté sans l'énergie d'Ev Anckert, plus époustouflante que ce qu'elle lui en avait fait voir jusqu'ici. Et sans sa propre gourmandise, plus insatiable qu'elle n'avait osé se l'avouer jusqu'à ces vacances. Cette convalescence, se corrige-t-elle, qui se déroule à l'horizontale plus souvent qu'à la verticale.



— Wow !

Isabelle lâche un sifflement d'admiration.

Guido et Ev partent bientôt pour la journée chez un ami commun, qu'Ev n'a pas revu depuis trois ans, un écrivain gentleman-farmer qui élève ses chevaux en Camargue. Pas sportive au point de passer quatre heures à cheval, Isabelle a décliné l'invitation, qu'Adélaïde s'est empressée de remplacer par une excursion guidée aux Baux, qu'elle n'a pas encore visités, bien qu'elles y soient depuis cinq jours.

Ev est vêtue en Amazone, un jean blanc serré sur ses longues cuisses musclées, une peau collée sur la sienne. Isabelle contemple le galbe de son sexe, ses fesses, ses hanches sculptées comme une cyprine. Un chemisier azur l'illumine avec, en prime, l'escarpement de ses seins tracé comme un itinéraire dans la nuit des temps, où elle se perdrait volontiers. Elle lui laisserait ses hautes bottes noires, quitte à devenir fétichiste, elle s'inventerait une maladie pour goûter une heure d'amour sous l'Amazone.

— Mais tout le troupeau va se mettre à forniquer en te voyant débarquer ! s'étrangle Isabelle, le coeur affriolé.

Ev lui jette un regard médusé, Guido fait s'esclaffer la planète terre, puis en femme du monde que sa remarque aurait déshabillée place de l'Étoile, Ev laisse tomber :

— Isabelle, ce que tu peux être grivoise, quand tu t'y mets !

— Grivoise, mes fesses, va !

Adélaïde claironne en chantonnant.

— Tu es à faire bander tout ce que la France a de troufions ! Hein, Dalgo, qu'est-ce qu'elles en disent, tes clochettes ?

C'est l'éclat de rire en chœur et la deuxième fois qu'Isabelle voit

rosir la belle Anckert. Guido, l'œil pétillant, qui n'a rien manqué, en remet :

— Le rouge aux joues, comme tu les as, c'est la vachette qu'il faudra surveiller !

Le petit déjeuner s'étire d'une anecdote à l'autre, poivrée à l'occasion du rire catalan, auquel personne n'échappe. L'oliveraie que Guido et son Adéla ont sauvée de la voracité des promoteurs, en vendant aux enchères une toile de Guido, pour agrandir leur oasis fleurie des quatre mille oliviers ; une peintre amie d'Adélaïde, qu'Ev a connue aussi à Aix, qui se meurt d'un long cancer et qui s'amène ici, incroyablement amaigrie, pourtant resplendissante au bras d'un jeune et frêle Vietnamien, dont elle dit : « Il y a deux ans, il m'aurait trouvée poufiasse comme un cochonnet ! Là, que j'ai perdu des plumes, il m'est tombé dans les bras en m'appelant sa petite caille ! », l'indépendance du Québec, qui se fera peut-être un jour, « Et les pégniengns, chez vous, il y en a combien ? », la chatte Minou, qui a mis bas cette nuit dans le coffre où, au fond de son atelier, Adélaïde range ses longs pinceaux japonais, dont elle n'osera plus se servir, de crainte que toute la famille ne déménage. Ev lui sourit de temps en temps, Isabelle la caresse du coin de l'œil. Guido passe la main sur la fesse d'Adélaïde, debout en train de desservir, qui se penche pour l'embrasser. Ces deux-là, pense Isabelle, ont dû se faire l'amour, comme nous, au lever du soleil.

Au retour de la cuisine avec Adélaïde, Ev a disparu. Adélaïde demande à Guido de l'aider à déplacer une forme de plâtre, trop lourde pour elle.

— Dix minutes, Dalgo, pendant que la Ev se bichonne.

— Je peux très bien vous aider, quand ils seront partis, s'empresse Isabelle, pour servir à quelque chose.

— C'est gentil, réplique Adélaïde, mais je préfère que ce soit Hidalgo.

— C'est délicat, vois-tu...

Guido se lève de table péniblement.

— Déla ne laisse personne d'autre que moi toucher à ses formes.

— Vieux fada, va !

Et ils s'éloignent en riant tous les deux. Isabelle va s'asseoir sur la terrasse, près de la piscine. Elle savoure à l'avance son dernier café, en paix, après ce tourbillon.

— Tiens, Darling...

Ev la rejoint. Elle est magnifique, désirable, enlevante. Isabelle le lui dit. Pour toute réponse, elle obtient un sourire d'eau boréale, qui plane sur un long « Mmm... » Ev lui tend un roman publié chez Anckert. Isabelle lève les yeux, un point d'interrogation, Ev est brève :

— Je veux tes commentaires.

— Mais, Ev, c'est déjà publié !

— On ne peut rien te cacher, Darling ! Tu me donnes tout de même tes commentaires...

— Ev Anckert ! Tu veux me faire travailler pendant mes vacances ?

— Docteur Coache...

Ses deux sillons frémissent, elle conserve son sérieux.

— ... La vie ne se résume pas à une partie de jambes en l'air ! Il faut bosser, pour gagner votre croûte.

— Tu sais ce qu'elle te dit, docteur Coache ?

— Oh, je préfère ne pas entendre... Des saloperies de la pire espèce !

Elle rit. Le genou glissé entre ses cuisses, Ev se penche sur Isabelle et l'embrasse en lui tripotant les seins comme des melons.

— Mmm... Ev !

Isabelle récupère sa bouche.

— Si tu veux vraiment que je bosse, faudrait d'abord que tu lâches les miennes !

Ev rit de plus belle.

— Et Madeleine qui me trouve vulgaire.

D'un tour de reins, elle se redresse et lance :

— Bonne lecture, Darling ! avec un baiser soufflé dans l'air.

— Sapristi, Ev Anckert, tu ne vas pas me laisser en plan comme ça ?

Ev est déjà partie, lui faisant un bye-bye du bout des doigts, sans la regarder. Elle n'a pas le temps de se retourner ni de faire ouf, elle flotte au milieu de la piscine. Plus mal que bien, constate Isabelle, avec ses bottes et ses vêtements gonflés.

— C'est pas ce que j'appellerais, pouffe Isabelle, la grande forme olympique, hein ?

— Putain de merde !

Ev ne peut pas se retenir de rire.

— Ev, c'est ton cheval qui va rire ! Viens que je t'aide à sortir de là...

Elle reçoit une giclée d'eau sur les jambes, elle recule aussitôt.

— Putain de bordel de merde, Isabelle Coache, tu n'es pas mieux que morte !

De deux brasses, Ev touche le rebord de la piscine. Elle rit encore, mais sauve qui peut, Isabelle détale comme un lièvre et grimpe les marches deux par deux. Ev est déjà derrière, ses bottes font de grands plouf sur la pierre. Morte de rire, Isabelle contourne la table, Ev l'enjambe en deux bonds, une lionne affamée. La chasse à courre, même déguisée en éponge, Ev Anckert connaît mieux que moi... Isabelle cherche une issue. *If you can't fight them, join them*, on pensera d'eux ce qu'on voudra, se dit-elle au galop, les Anglais ont la diplomatie dans le sang. Elle change de cap, redescend l'escalier comme elle l'a monté, ventre à terre, et avant qu'Ev n'ait le temps de comprendre ce qui se passe dans la tête d'un lièvre, elle plonge dans la piscine s'y réfugier.

— Bah, c'est malin, là !

Les mains sur les hanches, le souffle saccadé, Ev est plantée au bout de la piscine. Isabelle y patauge au beau milieu, ravie de ne porter qu'un débardeur avec des shorts.

L'eau coule doucement de son menton, ses cheveux mouillés sont

tirés vers l'arrière, ses yeux n'ont jamais été aussi mauves, un lac qui scintille, des gouttes entre les cils. Ev a replongé pour la rejoindre.

— Ev Anckert, t'es belle à me faire damner !

Ses bras s'enroulent autour de son cou, ses jambes autour de sa taille, Ev enserre fermement la sienne, Isabelle se laisse couler avec elle, en lui dévorant les lèvres.

— Ben, qu'est-ce que vous foutez là, tout habillées ?

— C'est que la piscine n'est pas chauffée !

Ev s'esclaffe de la répartie d'Isabelle et se renverse la tête sous l'eau.

— Ev, sors de là immédiatement ! Gérard ne nous attendra pas toute la journée !

Guido a hurlé, Isabelle s'affole.

— Guido, c'est moi qui l'ai poussée à l'eau...

— Les détails, je m'en fous !

— Mais c'est à moi qu'il faut vous en prendre, s'entête Isabelle.

— Laisse, Isa...

Ev rit encore et prend le temps de l'embrasser.

— Guido, si tu veux que nous partions bientôt, tu ferais mieux de te préparer à retirer mes bottes. Allez, va m'attendre sur la terrasse.

Guido fait non de la tête.

— Allez, tire-toi d'ici, vieux satyre !

— Tu sais qu'à part Déla, il n'y en a pas une comme toi pour me les casser !

Le soleil joue sur ses deux dents en or et Guido s'en retourne, en marmonnant quelque chose en espagnol qu'Isabelle ne comprend pas. Ev, oui.

— Va te faire foutre toi-même ! lui lance-t-elle, en ricanant.

— Il est vraiment en colère ? s'inquiète Isabelle, tout en cherchant la

serviette de plage qu'elle a laissée sur une chaise, hier soir.

— Oh... Il aura le temps de se calmer.

Ev, de toute évidence, ne se préoccupe pas des humeurs de Guido.

— Ça n'a pas l'air de te déranger. Je dirais même que tu t'amuses comme une petite folle !

— Quoi, que Guido se mette en rogne ?

— Han, han...

— Ben, que veux-tu qu'il fasse, à part gueuler ?

— C'est déjà suffisant, non ?

— Suffit de laisser passer, Darling...

Ouais, se dit Isabelle, je n'en suis pas encore là. Les yeux lilas la passent en revue.

— Isa, fais-moi le plaisir de ne pas te pointer comme ça sur la terrasse, veux-tu ?

Ev chantonne dans les graves. Isabelle la regarde attentivement, Ev est sérieuse.

— Ev, tu es tout de même incroyable ! Quand il s'agit de tes invitations gaillardes, tu ne te gênes pas devant Guido...

— Isabelle, je te le demande gentiment, là.

— Tu me trouves si excitante que ça ? la taquine Isabelle.

— Mieux que ça, Darling !

Ev rit, en se séchant les cheveux.

— Tu vas mettre Déli dans tous ses états... Et là, crois-moi, ça risque de gueuler !

— Ah, bon, je me disais, aussi... Mais si c'est Déli que ça chatouille...

Et là, c'est elle qui flotte au milieu de la piscine.



Provence. Vendredi, 23 juin

Chère Timothée,

Tu vois toute cette splendeur ? Ses grottes et ses pitons rocheux, ses plaques de lumière accrochées aux falaises, sa toison de cailloux dorés sous le soleil... Adélaïde me fait voir le village des Baux, de bas en haut et d'est en ouest. Une relique gravée par le mistral, que l'on regarde s'effiloche jour après jour. Adélaïde me prête ses yeux, ses mains d'artiste : une mer lunaire sculptée parmi les oliveraies. Mais c'est au fond du lac d'Ev Anckert que j'en garderai la splendeur, de pierre et de soie mêlées. Je t'embrasse,

Isabelle



Place de l'Opéra, un soir vers huit heures, une ondée crépitante avait poli les pavés fumants. Le soleil s'éparpillait sur tous les édifices autour. Une enveloppe jaune, un œuf que l'on aurait cassé sur une montagne de roches dans le désert du Nevada. Assise au Café de la Paix, où elle s'était réfugiée, elle a su que Paris n'est ni grise ni ocre, mais dorée comme une enluminure moyenâgeuse. Si ce n'eût été fait depuis longtemps, elle aurait eu à cet instant d'émerveillement, place de l'Opéra, le coup de foudre éternel pour Paris la jaune, Paris dorée.

Ev écoute Isabelle en souriant. Elles ont peu parlé de tout le trajet, le vent sifflant à cent quarante à l'heure dans la Volvo sport décapotée. Isabelle ajoute :

— Tu vois, ce qui est dommage, c'est qu'après un bain de lumière provençale, Paris fait vraiment grise. Tu crois que ça s'est calmé un peu, ici ?

Elles n'ont ni lu ni écouté les actualités, de toute la semaine. Guido, à la demande expresse d'Ev, ne les a pas tenues au courant des derniers développements qu'il suivait, lui, chaque matin, dans son quotidien. En l'embrassant, au moment du départ, Isabelle l'a remercié de cette vacance d'horreurs, ce à quoi il a répondu gravement :

— Jeune fille, tu auras toute ta putain de vie pour reprendre du service dans ce bordel de sang !

— Vous croyez vraiment que la planète est foutue à ce point ? lui a-t-elle répliqué, du bout des lèvres.

— Mais non, mais non, la planète va bien ! Elle est innocente, la planète ! Elle veut vivre... C'est une enfant que l'on torture... Les bourreaux, eux, ne s'en remettent pas... Tu comprends, n'est-ce pas ?

Elle n'en était pas sûre. Elle comprenait, toutefois, pourquoi ses toiles qu'on dit surréalistes, elle ne peut les regarder sans avoir l'impression, malgré toute la lumière qui s'en irradie, qu'un enfant

quelque part sur la terre est en train de se faire égorger.

Adélaïde a fait promettre à Ev de revenir une semaine au mois d'août, quand Guido sera, lui, en Espagne se refaire, ricanait-il, sa beauté catalane. Isabelle n'a pas ri, à peine souri. En août, elle ne veut pas savoir où sera Ev Anckert.

Porte de Saint-Cloud, c'est le bouchon.

— Tu ne m'as pas reparlé du roman. Tu l'as lu, Darling ?

— Mais comment veux-tu que j'aie eu le temps de lire un roman ?

Ses yeux sur Ev, sa main sur sa cuisse renchérissent : et je ne m'en plains pas.

— Ev, le temps file trop vite...

Elle a murmuré. Le grand trou noir la happe, la tire vers le bas. Un coup de cafard après le feu d'artifice. Difficile de vivre le temps présent lorsqu'il n'a pas d'avenir.

— Je sais, Isa...

Ev frôle sa joue du revers de la main droite. Elle a des douceurs caressantes dont Isabelle préfère ne pas penser qu'elle en est prodigue avec toutes ses femmes. Sa tendresse, elle la voudrait pour elle, une exclusivité rien que pour elle, même quand elle n'y sera plus. Que les autres se partagent le reste !

Ev demande :

— Tu as faim maintenant, Darling ?

Non, ça peut attendre. Ev ajoute :

— Isa, tu peux me dire non, tu sais. Je n'en ferai pas un drame.

— Et pourquoi je te dirais non, quand j'en ai envie autant que toi ?

Les deux sillons frémissent.

— Dis donc, madame Docteur, tu crois que nous sommes normales ?

— Absolument pas ! Et je m'en porte très bien, pas toi ?

Elles pouffent de rire en chœur.

— Isa, je serai très prise cette semaine...

— Oui, je sais, je m'y attendais...

J'apprends à m'ennuyer de toi, Ev Anckert.

— Je me réserve toutefois l'après-midi et la soirée de mardi...
J'espère que tu seras libre ?

Isabelle fait oui de la tête.

— Bah, qu'est-ce qui te fait marrer, là ?

— Toi... C'est nouveau que tu me demandes mon avis.

— Hmm, je vois... Tu veux que je t'inscrive au contrat ?

— Quoi, que tu libères tes mardis ?

— Non, que je te manque déjà, Darling.

— Saint-Sigmund !

Et voilà le frémissement de l'Amazone, se dit Isabelle.

— Je crois, enchaîne-t-elle, que j'ai trouvé ce qui te plaît tant chez Adélaïde...

Le bouchon a sauté, la circulation se remet en branle, Isabelle attend qu'Ev soit disponible.

— C'est la seule femme que tu connaisses, qui a toujours le dernier mot.

— Dis donc, Darling, tu as pris des notes toute la semaine, là ?

Toujours son petit sourire en coin. Isabelle ne répond rien, lui renvoie son sourire. Ev conclut, en ricanant :

— Avoue que tu n'es pas très à l'aise avec Déli.

— Pas autant qu'avec Madeleine, mais je l'aime bien.

Ev éclate de rire.

— Dis plutôt que Déli te fout la trouille !

— Oui, des fois, comme ton coup de griffe. Madeleine, c'est plutôt ta

patte de velours.

Elle reçoit une branche de lilas dans l'œil. Ev embraye à nouveau. Elles sont rendues chez Ev.

— Et tu sais ce qu'elle te dit, là, ma griffe de velours ?

— Han, han... Que je te rends dingue et qu'on n'est pas près d'aller dîner !

Isabelle l'embrasse derrière l'oreille, s'attarde sur le lobe.

— Et, ne le mets pas au contrat, tu me manques déjà...



Madeleine fait rouler sa gorgée de Sancerre d'une joue à l'autre, la déguste savamment, avale en claquant la langue et pousse un ahhh ! de satisfaction.

— Un brin jeunot pour mon palais de bordelaise, mais de la fougue, une verdeur qui ne manque pas d'intérêt !

Ev s'esclaffe, ravie de la gourmandise de Mado.

— Tu veux que je téléphone à Philippe, là, qu'il nous rejoigne, le Sancerre le remettrait peut-être en selle ?

— Si tu songes à la fougue du beau Phil, rassure-toi, tout est rentré dans l'ordre. C'est moi qui devrai me remettre en selle et le plus tôt sera le mieux !

Madeleine rit. Ev, ahurie, n'y comprend rien.

— Bah, oui, quoi, reprend Madeleine, question de muscles et d'élasticité de la cuisse ! Je ne monte plus assez régulièrement, faudra m'y remettre parce que... ben, ne ris pas ! C'est que je n'ai plus vingt ans, moi !

— Phil non plus ! Et puis, de quoi te plains-tu, là ? Je crois comprendre que ton superbe mari a repris le collier conjugal. Tu devrais être...

— Collier conjugal ? Sacrebleu, manquerait plus que ça, qu'il me baise par devoir !

— Je plaisante, là, Mado... Alors, tout est rentré dans l'ordre, hmm ? Tu ne t'inquiètes plus ?

— Oh, tu sais, ma chérie, il m'arrive de m'inquiéter comme ça, rien de bien grave, tu me connais. Tout de même, sa panne de désir a duré plus de trois mois. Bon, je sais, tu vas me répéter qu'en 23 ans de mariage, les pannes ont été rares. Et tu as raison. N'empêche, cette

fois-ci, j'ai eu le temps de réaliser qu'entre mes 55 et ses 45 ans, il y a maintenant plus d'écart qu'il n'y en avait entre mes 35 ans et ses 25.

— Quoi, je ne te suis plus... Tu t'inquiétais, il y a deux semaines encore, de sa tiédeur. Tu ne vas pas t'inquiéter, maintenant, de ses ardeurs ?

— Non, non, tu n'y es pas ! Je ne m'inquiète pas, je constate, voilà tout ! Écoute, la crise de la quarantaine, les questionnements existentiels, la nostalgie de ses vingt ans, la folie de la dernière chance, tous ces chambardements, qu'est-ce que j'ai foutu de ma vie, est-ce que je plais encore, et caetera, et caetera, toute cette remise en question, le doute, les regrets, le bilan, pour moi, c'est déjà loin derrière. Lui trempe dedans jusqu'aux yeux !

— Je vois... Et tu te demandes si tu pourras le suivre, hein, c'est ça ?

— Entre autres. C'est qu'il est de plus en plus beau, le coquin, et il le sait, va !

— Et... Et s'il arrivait qu'il te trompe avec une frétilante jeune fille, là, tu réagirais comment ?

Madeleine s'éclate de rire.

— Avec toi, on ne perd jamais de temps ! Sacrée lionne, toujours droit au but !

Les deux femmes se regardent en riant, heureuses de leur complicité. En clignant de l'œil, Ev cogne son verre sur celui de Madeleine, dont le rire s'égrène doucement, un chapelet de mercis, une dentelle de je t'aime.

— Je l'ignore, ma lionne. Cela dépend de mes humeurs. Plongée dans le travail, tu vois, comme en ce moment, tout devient très relatif. Je me dis : tant mieux, cela lui ferait le plus grand bien de se payer une folie, qu'il se rassure sur ses charmes, il n'en sera que plus ardent et plus attentionné à mon endroit. Bon, je n'y perdrais pas au change. Mais quand me passe par la tête que sa folie pourrait s'éterniser ou alors, tiens, quand je l'attends le vendredi soir, qu'il est retenu à l'hôpital et que je poireaute, moi, à Honfleur, à l'espérer comme une Juliette en pâmoison, alors là, je rugis. S'il fallait qu'il me trompe, jolie ou pas, vieillot ou frétilante, je lui arracherais les yeux ou mieux, je le castrerais d'abord et le foudrais à la porte ! Comme ça, aucune autre ne profiterait de ses charmes... Dégueulasse, hein ?

— Ab-so-lu-ment dégueulasse !

Ev rit de la déconfiture de Madeleine.

— Tu en es encore follement amoureuse, hmm ?

— Plus que ça, tu le sais bien. Mon âme est ancrée à la sienne, rivée comme un vieux clou qui n'a aucune envie de quitter sa vieille planche vermoulue. Et ça, rien à faire, ma lionne, le corps peut bien se taper quelques ratés de désir, l'autre est là..., du poing Madeleine frappe son ventre. Là, tu vois, plus tenace que la pluie en Normandie ! J'ai besoin de cet homme pour vivre, c'est aussi simple que ça.

— Et Philippe sans toi ne survivrait pas non plus.

— Justement, il survivrait ! Comme moi... Ce n'est pas vivre, ça !

— Ben là, pendant que tu vis et qu'il est bien vivant lui aussi, que dirais-tu de bouffer, hein, vieille gourmande amoureuse ?

Sans attendre la réponse de Madeleine, Ev saisit le menu, enfila ses lunettes et se prépare à saliver. Elle s'est accordé le luxe de ce déjeuner en tête-à-tête, deux heures avec Madeleine, un cadeau précieux, mais le temps file et pas question de se mettre en retard, elle a rendez-vous avec Isabelle, cet après-midi, et un tas de détails à régler auparavant, avec Catherine.

— Dis donc, ma lionne, parlant de gourmande amoureuse, raconte-moi. Comment va ton ondine ? Ces vacances aux Baux, c'était bien ?

— Magnifique... Je te suggère les quenelles, une spécialité du chef, et la bavette lyonnaise n'est pas mal non plus. Choisis le vin, tiens, je te suivrai.

Le garçon s'approche, Ev commande. Madeleine l'observe, un laser qui la scrute méthodiquement. Le garçon parti, Ev retire ses lunettes, fébrile, Mado la fixe droit dans les yeux.

— Bon, Ev chérie, tu me racontes maintenant tes magnifiques vacances. Et pas de faux-fuyants ! Je veux les détails, tout, je veux tout savoir. Allez, je t'écoute.

— Laisse-moi te dire d'abord que Déli et Guido t'embrassent. Ils se portent à merveille. Déli prépare une exposition, elle aussi pour janvier, ils ne pourront pas venir à New York. Ils m'ont fait part de leur regret et te disent merde, tous les deux.

— Très gentil à eux, je leur téléphonerai et merci de l'entrée en matière. Maintenant, le plat principal, ma chérie. Parle-moi d'Isabelle. Elle est toujours aussi enlevante ?

— Oui, oui, toujours aussi passionnée et passionnante... Elle a littéralement séduit Guido et même Déli. Tu la connais, une sauvageonne ! Eh ben, en deux jours, elle l'avait amadouée, apprivoisée. Déli n'y a vu que du feu. Dès le premier matin, Isa était à la cuisine à préparer le café, à l'aise comme chez elle, pas compliquée... Guido et moi, nous les entendions jacasser et rigoler toutes les deux, et c'était comme ça chaque matin. Bon sang, je ne me rappelle pas avoir ri autant avec une femme ! Tu sais comment elle a surnommé Déli ? Le hérisson en bigoudis !

Madeleine s'esclaffe et dit que c'est tout à fait cela, à quoi Ev réplique :

— Voilà, elle n'est pas que marrante, elle est futée, drôlement futée...

— Et avec toi, elle sait mieux s'y prendre ?

— Ne crains rien, elle se défend à merveille !

Ev ricane doucement.

— La veille de notre départ, elle devait passer à la Fnac me procurer deux cartes Michelin, les miennes sont désuètes. Une fois sur l'autoroute, à une centaine de kilomètres de Paris, je lui demande les cartes, elle les avait oubliées à l'hôtel, avec ses deux romans. Je l'ai traitée d'andouille, on ne pouvait vraiment pas se fier à elle. Elle me balance, avec son petit accent qui grasseye : « Parlant d'andouille, la prochaine fois que tu voudras des cartes, dis à Corinne de l'inscrire à son agenda, elle enverra ta messagerie les acheter et Janine se chargera de les mettre dans ta valise ! Comme ça, tu seras sûre de ne rien oublier ! » Que veux-tu que je réponde à ça, hein ?

— Décidément, cette fille me plaît ! J'ai lu l'interview qu'elle a accordée à *Figaro Madame*. Tu as lu ? Elle mangerait le diable et ses cornes, ton ondine ! Je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'elle avance, mais pour une fois, voilà une fouilleuse d'âmes qui ne fait pas dans l'hermétisme, c'est rafraîchissant ! Elle va faire un malheur avec son bouquin, non ?

— Ça marche très fort. Le genre de bouquin que j'aurais aimé éditer... Pas mal, les quenelles, hmm ?

Madeleine roule des yeux, coule un murmure gourmand et fixe Ev, curieuse. Ev enchaîne.

— Isabelle n'est pas fâchée d'en avoir terminé avec son boulot. Tu sais, il m'est arrivé de penser que j'en demande trop à mes auteurs lors d'une tournée promotionnelle. Là, quand je vois qu'Isabelle se tapait jusqu'à cinq interviews par jour, je réalise que nous sommes loin du compte. Plutôt timides, timorés même, à côté de sa maison québécoise. Lescop abat un travail formidable, elle est géniale, cette fille ! Je la rabattrais volontiers dans mon écurie, si elle ne se montrait pas si rétive à mon endroit. Et si indiscrète, surtout. Tu sais qu'elle s'est mêlée de mettre Isabelle en garde contre moi ? Une dévoreuse de femmes, voilà ce qu'elle dit de moi, du joli !

— Elle n'a pas tort.

Madeleine lui glisse cela entre deux bouchées, sans broncher d'un cil.

— Tu as une idée, ma chérie, du nombre de femmes qui ont défilé chez nous, à Honfleur, depuis dix-huit ans ? Près de cent vingt, ma lionne ! Et je ne compte que celles que tu as amenées à la maison, je laisse dans l'ombre tes aventures d'un soir...

Le rire d'Ev déboule sur la table. Sacrée Mado ! Qui lui lance au nez ce décompte scrupuleux, avec cet air de mère supérieure qu'elle prend pour semoncer Évelyne.

— Je sens que je vais avoir droit au discours annuel sur ma frayeur de l'engagement, réplique Ev, amusée.

— Oh, tu peux bien rigoler, ma lionne, et ironiser tant que tu voudras ! Toutes tes femmes n'ont eu, finalement, qu'une seule rivale, ta maison d'édition. J'ai raison et tu le sais. Avoue que, cette fois-ci, tu t'es fait prendre au collet. Remarque, elle a de quoi te tenir bien en main, pour ce que j'en ai vu. Elle est toujours aussi fabuleuse ? Sacrebleu, raconte, tu ne me dis rien ! Tu en es toujours amoureuse ?

Ev se trouble. Elle ne peut pas parler d'Isabelle avec détachement. Plus maintenant. Elle ne veut pas trahir Isabelle. Les yeux au-dessus de son verre, le regard qui explore celui de Madeleine, elle trempe ses lèvres dans le vin, cherche les mots justes, dépose lentement son verre. Mado l'observe, attentive et patiente. Ev se cale le dos au fond de la banquette, baisse les yeux, pousse un long soupir, les braque enfin sur le regard enveloppant de Madeleine.

— Oui, j'en suis amoureuse... Et elle me tient en main, comme tu dis. C'est la femme la plus enthousiaste que j'ai connue, Mado. La plus aimante, aussi. Toujours prête à n'importe quelle folie, gourmande, facile à vivre, les vacances en douce toute la semaine !

— Et c'est toujours la passion entre vous ?

— Je n'ai jamais baisé comme ça de ma vie ! Si, si, je t'assure, jamais de ma vie ! Avec elle, tout est permis, tout est bon. Elle adore faire l'amour et ça me rend dingue. Bon sang, Mado, je lui ferais l'amour pendant des heures... Elle a toujours envie de moi. Suffit que je l'effleure pour qu'elle s'offre et je la veux tout le temps...

— Bah, dis donc, ça ne se calme pas ! Tu es physiquement accrochée, non ?

— Oh, il y a autre chose, Mado... Je ne dis pas que, dans le lot, il n'y a pas eu quelques amantes exceptionnelles. Isa, c'est autre chose. Elle rit... Tu comprends ? Elle baise et elle rit, comme à la télé, comme chez vous à Honfleur. Au lit, c'est la même femme. Et à table, au restaurant, c'est la même femme que j'ai prise, dix minutes auparavant, et que je vais forcément avoir envie de prendre avant la fin du repas. Tu comprends ? Tu vois, c'est cette façon qu'elle a de se donner, qui me rend complètement folle... C'est sa présence qui m'accroche. Avec elle, j'ai toujours l'impression d'être en train de faire l'amour ! Elle respire comme elle baise. Je n'en finis plus de gruger, ça et là, dans mes heures de boulot. Et plus je la vois, au lieu de m'apaiser, plus j'en veux et plus je bouillonne à l'idée qu'elle doive repartir. Il m'arrive, certains jours, de me dire : bon, ça suffit, tu mets un point final à cette histoire avant de tourner en bourrique ! Je tiens le coup dix minutes et je ne pense plus qu'à lui téléphoner, pour lui dire plein de conneries ou lui fixer un rendez-vous... Complètement dingue, tu vois, complètement dingue !

— Et tu es amoureuse, ma lionne !

— Ben, voilà où le bât blesse... Putain ! Je ne peux plus me passer d'elle... Le temps qu'elle y sera, je veux en profiter au maximum !

— Tu lui as proposé ton contrat d'édition ?

— Pas encore. Je la vois tout à l'heure.

— Elle va accepter le meublé, finalement ?

— J'ai changé d'avis. Je l'installe chez moi.

— Tiens donc ! Vous en avez parlé ? Qu'en dit-elle ?

— Non, pas encore... Je ne lui en ai pas encore parlé.

— Ev, ça ne va pas ou quoi ? Elle n'acceptera jamais de vivre à tes dépens, sacrebleu ! Elle est beaucoup trop fière et pas si facile à manier, il me semble !

— Madeleine, j'en ai marre de cet arrangement bébête où elle vit de son côté, moi du mien ! Je veux qu'elle soit là, quand je rentre à la maison, quand je m'éveille le matin, pour le petit déjeuner, pour l'apéro, pour dormir, je la veux sept jours sur sept. Ce n'est pas si terrible, non ? Je veux l'avoir le temps qu'elle y sera.

— Je comprends parfaitement, ma chérie, mais...

— Non, tu ne saisis pas, justement !

— Sacrebleu, Ev, si tu la mets devant le fait accompli, tu risques de la trouver arrogante, ton ondine, et elle n'aura pas tort !

— Mado, je ne suis pas aveugle. Isabelle a été ravie de ces vacances, tout était parfait. Et tu crois que j'ai maintenant envie de prendre rendez-vous pour passer une nuit avec elle ? Tu crois que j'ai envie de cela, maintenant ? Me taper une nuit de baise entre deux quarts de travail ?

— C'est exactement ce qu'il faut lui dire, ma lionne, que tu la veux près de toi, parce qu'elle te manque. Pas que tu exiges qu'elle soit disponible sur demande, à t'attendre sagement à la maison quand tu rentres du boulot. Si tu lui donnes l'impression de la traiter en pute de luxe, Ev chérie, elle va te remettre à ta place et tu risques de ne pas aimer du tout ce qu'elle va te dire.

— Quoi, je traite Isabelle en pute de luxe ?

— Je te parle du ton, de l'attitude que tu affiches ! Tu as l'air de croire qu'elle te doit d'habiter chez toi, qu'elle n'a pas d'autre choix, qu'elle ne peut que se plier à tes désirs. Tu as tellement peur qu'elle t'échappe que tu risques de te conduire avec elle comme le pire des petits mecs qui... Ben, qu'est-ce qui te fait rire, là ?

— Dimanche, en rentrant à Paris, je lui faisais la remarque qu'elle n'est pas aussi à l'aise avec Déli qu'avec toi. Elle m'a répliqué du tac au tac que Déli, c'est mon coup de griffe, et toi, ma patte de velours. Et tu lui donnes raison... Elle me traite sans cesse de macho !

— Et ça te fait rigoler.

— Han, han... Bien sûr, ça m’amuse, oui ! Elle rue dans les brancards, mais ça l’excite. Elle me fait penser à cette pouliche, tu te souviens, que j’avais offerte à Évelyne pour ses dix ans. Une bête racée qu’Évelyne a facilement apprivoisée sans jamais parvenir à la monter. Évelyne a mis du temps à piger qu’une pouliche de cette trempe, ce n’est pas un mulet docile devant un carré de sucre. Il faut de la poigne, du nerf... Ben, Isa, tu vois, adore ma patte de velours, mais ça ne suffit pas pour me tenir en selle. Elle a du mordant, l’ondine, tu sais, pas que des langueurs roucoulantes !

— Je vois... Cette toilette, là, que tu portes, à troubler un eunuque, c’est pour la faire damner, c’est ça ?

— Pour qu’elle vienne brouter dans ma main, oui, voilà !

— Tu es une odieuse manipulatrice, tu t’en rends compte ?

— Et, ne t’en déplaie, je m’en félicite ! Je la veux et je l’aurai. Et pour ça, ma belle Madeleine, je sais mieux que toi comment manier ma griffe de velours. Tu désires un café ou un affreux tilleul menthe, là ?

— Affreux, toi-même !

Une taquinerie plus qu’un reproche, ponctuée d’un éclat de rire sonore.

— Au fond, ma lionne, je t’aime bien en conquérante !

— Isa aussi, tu vois !



— Ev, pour l'appartement, c'était décidé avant de partir pour les Baux ?

Ev l'a rejointe, ce matin, à son hôtel. Son contrat était prêt.

— Je t'envoie une voiture pour quinze heures trente, Darling. Tu fais préparer ta note d'hôtel, je m'en occupe. Tu places tes bagages en consigne, nous passerons les prendre, ce soir. Je t'embrasse, Darling. Je te vois tout à l'heure.

Elle a raccroché, affaire réglée. Ev avait pensé à tout.

— Tu auras tes clés, le boudoir sera réaménagé pour que tu y travailles en paix. Catherine viendra programmer l'ordinateur et t'apprendre à manier le fax, tu en auras besoin. Elle t'expliquera tout le boulot, tu verras, c'est un ange, vous vous entendrez très bien. Quant au reste, ne compte pas sur moi pour surveiller tes allées et venues de touriste dans Paris.

Même ses scrupules de maîtresse entretenue, Ev n'en a fait qu'une bouchée.

— Tout est à mes frais, Isabelle. Tu paieras quelques trucs, si tu en as envie, mais pas question de kif-kif, encore moins de tripatouiller dans les factures. Je ne veux pas de discussions d'argent avec toi, c'est clair ?

Isabelle avait rendu les armes, conquise par cette Amazone qui se croyait tout permis.

Ev, étendue sur elle, les coudes enfouis dans l'oreiller, promène sa bouche sur son visage, du bout des lèvres. La question ne la surprend pas.

— Non, non, pas du tout, Darling...

— J'ai de la difficulté à te croire, Ev Anckert !

— Et c'est important ?

Ev pousse son bassin sur le sien.

— Ev, tu essaies de noyer le poisson ! Tu avais déjà changé d'avis avant les Baux ?

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

— Juste l'impression de m'être fait appâter comme un ver à l'hameçon !

D'un mouvement de reins, Ev colle son ventre contre son sexe, Isabelle échappe un « Ev... », qui lui résiste autant qu'un chat à un feu de bois. Elle sait, quand elle s'ouvre sous sa caresse, elle sait qu'elle a raison, Ev n'a jamais cru qu'elle vivrait ailleurs, loin d'elle.



Son incursion dans le monde d'Ev, depuis plus d'une semaine, s'est effectuée jusqu'ici sans heurt. Isabelle tente de ne pas envahir son intimité, tandis qu'Ev s'efforce de lui en faciliter l'accès. « Le scotch est là, Darling, sers-toi ! » ou « Oh, un détail, Isa ! Le service aux abonnés prend mes appels. Mon numéro privé sonne dans la chambre ou au boudoir. Là, tu réponds, Darling, sinon je m'inquiéterai, hmm ? »

Ev vaque librement à ses occupations quotidiennes, comme si Isabelle n'y était pas. Elle s'informe de la journée d'Isabelle, le soir, quand elles se rejoignent au restaurant ou lorsqu'Ev passe à l'appartement se rafraîchir et qu'elle s'enquiert, avec cet amalgame si particulier de curiosité et de réserve dans le regard et dans la voix : « Passé une bonne journée, Darling ? » ou encore : « Comment vas-tu, Isa ? » Ces questions, qu'il lui arrivait de poser avant, n'attendent pas de compte-rendu méthodique. Isabelle se garde d'évoquer le récit détaillé de ses allées et venues dans Paris, qu'elle continue d'explorer malgré les alertes à la bombe qui, elles, finissent par agacer sans plus, de lui décrire le menu de son déjeuner ou, suprême trivialité, de lui signaler le prix exorbitant qu'il lui en a coûté pour le jambon de Parme et le melon de Cavaillon dont elle a décidé de garnir le réfrigérateur en vue de leur petit déjeuner en tête-à-tête. Ev a conservé ses habitudes les plus séduisantes, sa sortie matinale après l'avoir prise comme un chat, le petit déjeuner au creux du lit, ses invitations égrillardes au téléphone vers dix-sept heures. Isabelle découvre encore des bières belges, alsaciennes, norvégiennes ou suédoises aux environs de minuit ou, comme ce soir, en se rhabillant pendant qu'Ev massacre Carmen sous la douche.

— Ev, tu ne m'as pas avertie que ta femme de ménage débarquait aujourd'hui.

Elle aurait souhaité lui en parler dès son arrivée, mais Ev avait des priorités plus galantes.

— Ho, c'est vrai, j'avais complètement oublié, tiens ! Elle revenait de vacances, hier.

— Ouais... ben, j'ai eu l'air fin, à moitié habillée, quand je l'ai entendue entrer à huit heures, ce matin !

Ev s'amuse de l'image, elle ne saisit pas le reste, ni le reproche à peine voilé ni l'agacement dans la voix d'Isabelle.

— Je ne l'ai pas trouvée drôle, moi !

— Désolée, Darl...

— Elle m'a reluquée comme si j'étais entrée par effraction ! Le temps de bafouiller bonjour et j'étais soupesée, épinglée... Elle a eu le culot, à part ça, de me dire de son air fendant : « Madame Anckert sait que vous êtes là ? »

Ev rit de plus belle. Elle pose la main sur sa cuisse, tout en cherchant un coin où garer sa berline gigantesque, qu'elle manie dans les rues de Paris avec l'aisance d'un chauffeur de limousine à deux ans de la retraite.

— Elle se prend pour mon chien de garde, Isa. Ne te vexe pas pour si peu... Elle s'y fera.

— Quoi ? Elle débarque régulièrement chez toi ?

— Le salaud ! Tout cet espace, pour une moto !

Ev klaxonne le motard en lui jetant du sémaphore de la main droite, auquel il réplique par le geste familier de la main gauche sur le biceps droit en projetant l'avant-bras vers l'arrière. Ev marmonne pour elle-même :

— Ouais... c'est ça, petit con... Va te faire foutre, ça te soulagera !

Isabelle se tait. Elle la laisse se garer, se promet de ne plus glisser un mot au sujet de la femme de ménage et serre les dents. Je m'arrangerai moi-même avec ce chien de garde qui me traite comme un pou !

Pour la troisième fois, Ev l'emmène au Bataclan, un de ses ports d'attache. Dès leur arrivée, les garçons l'interpellent par son nom. Ev est ici chez elle, peu s'en faut. La même table, sa table, les attend au fond. Isabelle se dit, en s'y installant, que ce bonhomme qui sourit à

Ev, qui s'informe de sa santé en avançant son siège, qui se permet une familiarité à propos de ses joues hâlées, « Le soleil de Paris tape rudement fort, dites donc, ces temps-ci ! », elle se dit que cet étranger en connaît plus sur Ev Anckert qu'elle n'en apprendra en un mois. Et lorsqu'Ev éclate de rire avec lui, une pointe de jalousie lui perce le tympan. Ev décrète qu'elles sauteront l'apéritif. Isabelle rouspète.

— Un Dubonnet sur glace, pour moi.

— Tu m'as dit que tu te mourais de faim, Darling !

— On peut grignoter quelque chose en même temps, non ?

Le garçon, avenant et parfait, s'empresse de proposer une assiette de crudités et un kir pour Ev, en s'enquérant de son désir de commander maintenant ou d'attendre, rien ne presse, et cette délicatesse la fait se sentir d'autant plus éléphanter. Ev la scrute, pendant qu'elle allume sa cigarette.

— Au lieu de faire la gueule, Darling, vaudrait mieux débiller ce qui ne va pas, hmm ?

Le ton est enjoué, Ev prend ses sautes d'humeur à la légère.

— Tu ne pêches pas par empathie !

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'ai essayé de te parler de ce qui s'est passé, ce matin, mais ça ne t'intéresse pas. Tu as rapidement envoyé tout ça sous le tapis.

— Et tu fais la tête pour ce petit incident ?

— Pour moi, ce n'est pas un petit incident, je ne veux pas en parler sur ce ton-là !

— Quel ton ?

— Ev, laisse tomber, je ne veux pas m'engueuler.

— Alors, cesse de me faire chier !

— Sapristi, tu me coinces dans un cul-de-sac !

— Isabelle, je t'ai dit que je suis désolée, j'aurais dû t'avertir, je n'y ai pas pensé. N'en fais pas un mélodrame !

Le garçon, l'air d'être sourd comme un pot, de naissance, dépose une assiette magnifique, leurs deux verres, et se noie dans le décor, sans aborder la question du menu. Isabelle avale une gorgée de son Dubonnet, patauge dedans avec le bâtonnet, en pourchassant la rondelle de citron.

— Isabelle, continue de me faire la gueule et je me fous en rogne pour de bon !

Isabelle a le flash de Honfleur, pense à Madeleine, à son sens de l'humour, aux colères de la lionne, son estomac se crampe, ses dragons aiguisent leurs griffes. Respire, Coache, respire, Gisèle est morte et enterrée !

— Ev, je n'ai pas l'intention de reprendre l'avion dès ce soir. Si tu gueules ou si tu m'ignores dès que j'essaie de te parler, c'est ce qui risque pourtant d'arriver. Je me suis sentie comme un chien dans un jeu de quilles, ce matin. Un numéro, Ev, je me suis sentie comme un numéro dans le registre qu'elle doit tenir des nombreuses conquêtes de madame Anckert. Ça m'a donné les bleus et l'envie de faire ma valise. Que tu n'aies pas pensé m'avertir, je peux toujours l'admettre. Un oubli, une indélicatesse, rien de vraiment blessant. Mais que ton chien de garde me traite comme la petite dernière que sa maîtresse a eu l'idée de se payer, non, ça, c'est trop humiliant. Mes limites sont là... Je refuse d'être traitée comme la deux millième de la série. Et, si c'est sans importance à tes yeux, je m'accorde le droit de te faire la gueule, que ça te plaise ou non.

Isabelle n'a pas haussé le ton. Le lac est passé du violet au lilas. Ev laisse échapper sa cascade.

— Isa, tu es impayable !

Isabelle ne réplique pas. Elle laisse Ev reprendre son souffle et promener sur elle son regard d'Amazone, sans se presser. Son rire s'effiloche, ses fontaines frémissent encore.

— Je suis navrée, Darling, de t'avoir mise dans l'embarras. Je vais glisser deux mots, dès demain, à Janine. Qui, soit dit en passant, ne tient pas le registre de mes conquêtes... Pour la simple raison que je n'ai pas l'habitude de les installer chez moi.

— Tu préfères les installer dans un meublé ?

Ev la regarde intensément et, sans la quitter des yeux, porte une olive à sa bouche. Isabelle voudrait rattraper les mots, les vider de

leur sens, ne les avoir jamais pensés.

— Je viens de dire une vacherie... J'ai droit à une prise deux ?

Ev ne répond pas, dépose très lentement le noyau au bord de l'assiette.

— Je t'en ai voulu toute la journée et ça sort n'importe comment.

Ev ne dit toujours rien, ramasse les lambeaux, les yeux braqués dans les siens, la supplie de faire marche arrière.

— Ev, je te demande pardon... J'ai vraiment dit n'importe quoi. J'adore vivre avec toi, tu le sais...

— Je commençais à en douter...

— Ev, ce n'est pas toujours simple, pour moi... Des fois, j'ai l'impression de rêver et quand je me réveille, je panique. Comme aujourd'hui. Toute la journée, ça me grugeait dans la tête : je suis une femme parmi tant d'autres, juste une parmi les autres. Et quand je me mets à penser ça, j'ai mal, je me ratatine, je disparaîs dans le décor. J'essaie de me raccrocher à ce que je ressens avec toi, à ce qui se passe entre nous, puis je me dis que je suis l'exception. Mais là, ce n'est pas mieux, je me demande ce que j'ai de si particulier pour que tu tiennes tant à m'avoir auprès de toi... Je n'arrive plus à y croire, je passe du magma au septième ciel. Je farfouille... Soit je flotte dans le néant, soit je tombe en bas de mon piédestal !

— Ouille, c'est souffrant !

Ev sourit, en lui jetant un clin d'œil. Isabelle allait conclure que ses états d'âme la laissent indifférente, Ev enchaîne de sa voix la plus tendre.

— Et tu te tortures comme ça souvent, Darling ?

— Seulement quand j'ai peur de t'aimer.

L'aveu s'est dégrafé d'un coup, un caillou qui dégringole l'Annapurna. Ev lance la tête par derrière, son rire est une extase de tous les sens.

— J'aime mieux entendre ça... Tu es prête à dîner, là, maintenant ? Parce que les scènes de jalousie, moi, ça me creuse l'appétit.

— Ev Anckert ! Je ne t'ai pas fait de scène... Saint-Sigmund, tu te

payes carrément ma tête !

— Pas le choix, Darling, à part l'addition, c'est tout ce que tu me laisses payer !

Isabelle saisit l'allusion au superbe ensemble griffé Rabane, qu'elle a refusé qu'Ev lui achète, avant hier. Ev lève déjà l'index pour commander.

— Ev, la garde-robe, ce n'était pas compris dans le contrat.

— Ni t'avertir du passage de ma femme de ménage.

La répartie est tellement drue, Isabelle s'esclaffe, déboutonnée. Ev, avec tout le sérieux d'une papesse sur son trône, en profite pour lui glisser une de ses grivoiseries préférées, les yeux rivés sur la carte.

— Tu as envie de moules, là, Darling, ou de chair fraîche ?

— Okay, Ev, ça va...

Sans quitter le menu des yeux, Ev agrippe le dernier mot.

— Ça ira à merveille, Isa, le soir où je te retirerai cet ensemble, qui te va comme un gant... Tu as choisi ?

Ses yeux lilas lui télégraphient : je t'adore, les siens lui gribouillent : moi aussi et je sais qu'un soir tu me retireras ce foutu ensemble, Ev Anckert, en attendant, ne pousse pas trop fort.



Paris. Mercredi, 12 juillet

Très chère Timothée,

Merci de ta longue lettre, que j'ai lue et relue en me délectant. Tu as l'air satisfaite de ton travail, j'ose espérer que tu me laisseras voir tes photographies avant ton exposition, vieille cachottière ! Transmets à Gilles toutes mes félicitations, avec deux gros becs sonores, en attendant que je m'y mette en chair et en os, surtout en chair, tu constateras de visu, j'ai pris cinq kilos ! Votre beau projet d'acheter un petit paradis bien à vous, dans les Laurentides, prend forme, enfin, et j'en suis aussi heureuse que toi. Quand est-ce qu'on pend la crémaillère ?

Ici, Paris se calme peu à peu. Quelques alertes à la bombe, encore les mêmes saletés racistes, les mêmes intolérances dans les quotidiens, à la radio et à la télé... On s'y fait, tu me le répètes constamment, et j'ai la déception de t'avouer que tu as raison. Au moins, toujours ça de pris, les attentats meurtriers ont cessé et je circule dans cette ville dorée avec une joie que je retrouve presque vierge. Je n'avais jamais vu Paris en juillet. Ça grouille de touristes, on n'est plus chez soi ! Moi ? Non, non, non... J'y habite, je ne m'y sens pas touriste. Un peu, des fois, quand un garçon au restaurant me reprend, à cause de l'accent et de la tournure de phrase, mais à côtoyer la belle Ev Anckert, j'apprends à me défendre, de mon plus poétique accent québécois. Le gars, hier matin, près du Louvre, qui me zézaye en se frottant l'entre-jambes : « Alors, ma petite biche, je te la mets pour combien ? », je lui ai changé son Walt Disney pour du Michel Tremblay, avec un « Va chier hostie de crosseur pis mange de la marde » qui me sortait du fond des tripes. Il m'a traitée de salope et de pute. Au moins, je me suis dit, il est cohérent avec lui-même.

À propos de cohérence... Tu t'inquiètes pour moi. Tu crains pour ma santé physique et mentale. Chère Timothée ! Je m'empresse de te rassurer : non, Ev ne me bat pas ; oui, je la quitterais, s'il lui en prenait l'envie ; et non, Ev n'est pas une femme dangereuse. Intempestive, une trombe d'eaux vives qui déborde sans calcul quand elle rit, quand elle fait l'amour, quand elle discute, quand elle manie le volant, quand elle monte à cheval, quand elle dirige sa maison d'édition et, sans exception, quand elle se met en colère.

Rien du portrait de la sadique incapable d'abandon, toujours en contrôle d'elle-même et des gens qui l'entourent. Rien non plus de l'inquiète bilieuse qui rêve d'adulation effrénée, mais que l'intimité fait fuir comme une attaque à main armée. Que puis-je te dire d'autre ? Sa tendresse, sa sensibilité, sa présence chaleureuse et sa générosité, tout cela devrait te rassurer : je suis en sécurité avec Ev Anckert.

Tu t'informes de son repentir. Je reconnais bien ton inconditionnelle fidélité à mon égard et je t'en suis reconnaissante. Je t'imagine descendre du premier avion, convaincue qu'il te faut me venger de cette femme satanique. Ne ris pas, j'exagère à peine ! Oui, Timothée, oui, elle s'est excusée. Descends de tes rideaux, s'il te plaît, inutile de venir lui arracher les yeux ou la scalper, Ev était profondément navrée de m'avoir blessée, crois-moi, son repentir était sincère.

Dernière chose. Tu me dis ne pas trouver très crédible ma menace de partir, si jamais Ev me frappait encore : une fois la claque donnée, à quoi me sert mon ultimatum ? Tu as raison. D'abord, parce qu'en France, on a la gifle facile. Plus que chez nous, c'est certain. D'ailleurs, ils ont développé une nomenclature de la claque qui nous fait défaut : une gifle, une taloche, un soufflet, une calotte, une baffe, un beignet, une tape, une talmouse, une mornifle et j'en passe, toutes les nuances y sont, de la claque qui t'effleure jusqu'à celle qui t'assomme. La gifle fait partie intégrante de la culture française. Faudrait compter le nombre de gifles qui se sont données juste au cinéma français, un cliché sur le vif du Français ou de la Française, grossier comme n'importe quel stéréotype, mais réaliste aussi, comme la baguette de pain sous le bras et le verre de gros rouge. Ici, on gifle, comme chez nous, on lance « Va chier » ou « Mange de la merde ». Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas l'élégance qui nous étouffe ! Toi et moi, nous regimbons face à une gifle comme eux s'ahurissent de notre langage ordurier. Question de culture, question de décor. Je pense, tout à coup, à ce que tu m'as dit, un jour, de la photographie nipponne : sa beauté particulière nous échappe si nous nous entêtons à croire que les Japonais voient le monde avec les mêmes yeux que nous. Pas qu'ils les aient bridés, quoique je persiste à imaginer que ça y est pour quelque chose... Sans blague, tu me disais, tu t'en souviens sûrement, qu'ils n'ont qu'un seul mot pour dépeindre toutes les nuances de bleu, du pervenche le plus effacé au pourpre le plus profond. Pour la gifle, je pense que c'est pareil : notre manque de vocabulaire en dit long sur son absence dans notre culture, en comparaison de son omniprésence coutumière dans la culture française. Et Ev est française, plus que moi, en tout cas. Une gifle n'a pas la même importance à ses yeux qu'aux miens et je soupçonne qu'elle a davantage regretté d'avoir dépassé la mesure que de m'avoir giflée. Bref, oui, il se pourrait qu'elle me gifle encore, en dépit de ma menace, pour la simple raison que sa claque partirait comme un « Va chier » sortirait de ma bouche, une répartie automatique et vive qui déboule sans qu'on y pense.

La puissance qu'Ev dégage n'est pas sans me griser. Je découvre un plaisir neuf, ma propre puissance, à dépasser ma peur quand le vent lève. J'ai croulé toute ma vie devant la violence glaciale de Gisèle. Maintenant, je montre les dents, je sors les griffes, je laisse passer l'air au lieu de paralyser. La technique n'est pas encore au point, la spontanéité n'a pas de contrat de fidélité avec la rectitude. Il n'est d'ailleurs pas dit que l'authenticité doive être convenable. Mais, question stress et culpabilité, j'apprends aux côtés de la belle Anckert qu'une goulée d'air bien expirée vaut mieux qu'une rumination transcendante bien mâchouillée.

Et puis, j'ai l'air de te dire que je passe ma vie auprès d'Ev Anckert à manipuler les ficelles pour contrôler ses excès de colère ! Si c'est là ton impression, détrompe-toi. Ma vie chez Ev est délicieuse et coule riante, d'un désir à l'autre, enivrante et passionnante. Rien de l'éternelle corrida ! Ev respecte sa promesse, ses Éditions me tiennent occupée et les fonds qui m'ont été versés, je ne les ai pas volés ! Je m'amuse follement, je lis des manuscrits et j'en ponds le résumé qu'on retrouve ensuite sur la jaquette. La publiciste d'Ev en est ravie, paraît-il. Direct et aguicheur, c'est son verdict. Ev affirme que ça me ressemble, je doute de son objectivité. Darling, dit-elle, tu as des talents de romancière... Je la laisse dire, flattée tout de même que mon éditrice préférée me reluque comme une pouliche de son écurie.

Le temps file trop vite, ma Timothée, il me reste à peine deux semaines auprès de mon intempestive lionne, qui quitte son travail de plus en plus tôt, s'y amène de plus en plus tard, s'accorde des après-midi ou des journées entières de présidence buissonnière, dont nous profitons comme deux enfants en cavale. Flâneries amoureuses dans Paris ; fugue à Lyon, où nous nous sommes roulées dans la gourmandise de tous les sens ; visite guidée de Versailles où, à son corps défendant, j'ai entraîné Ev qui, en historienne ferrée, a volé la vedette avec ses savoureuses anecdotes sur les coucheries royales et les intrigues d'antichambre ; frasque en Vendée, au château de Barbe-Bleue où, l'accent pointu et le verbe ronflant, j'ai servi de guide à deux Françaises, la mère et la fille, pendant qu'Ev trottnait derrière, pliée en deux ; désir fou qui nous jette sans ambages dans un hôtel de passe à Nantes, dont nous sommes sorties une demi-heure plus tard, mortes de rire et les fesses piquées, le lit grouillait de petites bêtes plus affamées que nous... Le menu est chargé, je mettrais cent ans à tout goûter. Une femme exceptionnelle et je rame comme une damnée, tu me vois aller, pour ne pas trop m'attacher. Je la soupçonne de ramer autant, de son côté, si j'en crois ses coups de cafard qu'elle cache difficilement et qu'elle chasse en se ruant passionnément sur moi. Reste qu'entre ce feu qui persiste et, de plus en plus, cette eau paisible qui coule entre nous, il y a ce cul-de-sac de mon départ imminent et les tempêtes épiques qu'il provoque. J'espère que tu seras à Mirabel, le 31, au cas où je n'arrive pas à ramasser tous mes morceaux.

J'arrête ici. Je n'aurai plus rien, autrement, à te raconter. Je t'embrasse de tout mon cœur, j'ai hâte de te revoir, vieil œil de lynx, je t'embrasse et je t'aime,

Isabelle

P.-S. À propos de cohérence... un détail. J'ai frappé Ev, ce fameux dimanche, une solide claque sur le bras, elle en a momentanément perdu le contrôle de l'auto... Je ne m'en suis pas excusée. Oh, j'avais mes raisons, de très bonnes raisons ! Elle m'a provoquée, j'étais furieuse, le coup est parti tout seul, elle l'avait mérité... Mon système de justifications est aiguisé à point, je t'assure. N'empêche que ça s'appelle de la violence physique. Pas plus acceptable qu'une claque sur la gueule. Qu'en penses-tu, ma belle Timothée ? Oui... tu as raison, c'est plus dérangeant que de parler de la gifle que j'ai reçue.



La maison normande est à leur image. Une vaste pièce centrale, percée de hautes fenêtres ouvertes sur la campagne et solidement accrochée aux poutres du plafond, donne envie dès qu'on y met les pieds de s'y caler dans le canapé anthracite aux coussins moelleux, les jambes repliées sous soi, un verre de marc à la main, à jaser toute une nuit devant un feu, d'y flâner tout un après-midi de jour pluvieux, dans l'un des récamiers campés à la droite de la cheminée de part et d'autre d'une table à café sur laquelle s'empilent, pêle-mêle, de beaux livres d'images et des revues d'art, ou de s'y attarder, le soir après dîner, dans l'autre coin, au creux d'un de ces fauteuils au cuir râpé à pousser une dame, entre deux phrases, sur le damier de bois où une partie attend qu'on la termine, ou de s'y vautrer paresseusement, au matin, plein est, dans l'une des bergères au velours côtelé effiloché, à guetter le soleil qui doit se pointer derrière l'un des carreaux, que l'ombre d'un hêtre rouge assombrit pour l'instant.

— J'aime cette maison, déclare-t-elle à Ev qui répond, réjouie, qu'elle l'adore.

Elle enserre la taille d'Ev et l'embrasse dans le cou.

— Tiens, s'étonne tout haut Isabelle, je n'avais pas remarqué qu'il y avait une pièce, ici...

Un recoin caché de l'entrée, entre la salle commune et la cuisine, une pièce de musique meublée d'un piano droit et de cinq fauteuils, tout aussi droits. Un violoncelle est assis contre le mur, des partitions de musique usées encombrant le piano et les deux lutrins, debout près du piano, sont garnis d'un archet et d'une flûte à bec.

— Wow ! Il doit se jouer ici des petits branles pas piqués des vers !

Ev la gratifie de son bel éclat de rire et, en moins de deux, elle aurait pu parler de menuets, franchement, elle le fait exprès, la voilà adossée au cadre de la porte, Ev caresse ses seins sous son polo, sa langue fouille sa bouche, sa cuisse ouvre hardiment les siennes,

Isabelle s'allume. Saint-Sigmund, elle ne va pas, tout de même, la zigonner entre le piano et le violoncelle, Madeleine remue ses chaudrons dans la cuisine, juste à côté ! Avec Ev, ses accès de pudeur sont vains et inutiles. Il était plus prévoyant de faire l'amour avant de partir. Ev a décidé de filer sans détour, pour éviter les embouteillages du vendredi. Elle commence à déboutonner son blue-jean, en lui jouant du Schubert dans l'oreille gauche.

— Ev, tu ne trouverais pas plus pratique qu'on remonte dans la chambre ?

— Hon, hon... pas d'intermède maintenant, Darling !

Sa main s'infiltre dans son pantalon, Isabelle saisit fermement son poignet.

— Non, Ev, arrête ! Je ne peux pas me laisser aller ici.

Isabelle a eu gain de cause et droit à un « putain de merde » sonnante. Le léger branle 1506 de cinq minutes s'est transformé en Tchaïkovski 1812 d'une heure et quart, elle en sort abasourdie, les canons de la belle Anckert lui tonnent encore entre les ovaires. Mais elle préfère l'air encanaillé de Madeleine, qui s'exclame : « Dites donc, c'était une valise ou un train de marchandises que vous aviez à déballer ? », que de l'avoir vue débarquer en plein concert symphonique dans sa petite salle de musique.

— Désolée, Mado, mais tu sais ce que c'est, hmm ? Isa a de ces exigences !

— Saint-Sigmund, Ev Anckert, t'es culottée !

Et ces deux-là se tordent de rire. Madeleine lui jette un clin d'œil complice, pendant qu'Ev débouche un rosé, heureuse comme une lionne dans sa tanière, qui se poulèche encore les babines de l'amuse-gueule qu'elle vient de se payer.

— Darling, je te sers quelque chose de plus corsé, là ?

Le week-end s'annonce tumultueux, Ev Lovelace est en grande forme.

— J'y ai déjà eu droit, Ev, merci, pas besoin que tu me débouches autre chose.

La guerre des éclats de rire vient de commencer et Philippe n'est

même pas arrivé.

— Madeleine, enchaîne Isabelle, je peux faire quelque chose pour me rendre utile ?

Les écrevisses sont déjà cuites, Madeleine prépare une sauce d'accompagnement. Ev a glissé dans le frigo deux des bourgognes tirés de la caisse dont elle a garni le cellier de Philippe, en arrivant.

— Merci, Isabelle. Tout est sous contrôle. Rien de bien malin, quelques victuailles de fin de soirée !

Madeleine rit toujours autant, dodue comme un gros chat qu'on a envie de faire ronronner.

— Philippe ne devrait pas tarder, ajoute-t-elle. C'est Évelyne qui va râler d'arriver si tard.

— Et comment va ma superbe filleule ? s'enquiert Ev. Elle m'en veut, tu crois, d'avoir raté son anniversaire ?

— Tu lui manques, depuis deux mois, ma chérie. Elle t'en veut tout court, je le crains.

— Hmm, je vois... Isa, vaut mieux t'y préparer, Évelyne va te battre froid, faute de s'en prendre à moi.

Ev croque une lamelle de carotte, en lui tendant une fleur de brocoli.

— Et ça te fait rire ! réplique-t-elle.

— Han, han... Ce sera bien le seul membre de la famille que tu ne pourras pas séduire, Darling.

Ev lui envoie un baiser du bout des lèvres et se tourne vers Madeleine.

— Tu lui as quand même expliqué un peu de quoi il retourne, non ?

— Oh, non ! Je la laisse se débrouiller avec toi. Vous vous êtes toujours démerdées sans moi, d'ailleurs !

Isabelle s'étonne de la véhémence dans la voix de Madeleine, habituellement enjouée.

— Tiens, tiens...

Le sourire en coin, Ev s'appuie contre le frigo et scrute Madeleine, soudainement occupée à ses chaudrons comme un cuistot de chez Maxim's.

— J'entends une pointe de jalousie, là... Je croyais que nous avions réglé cela ?

— Régulé, Ev chérie, c'est vite dit ! Évelyne te fera toujours les confidences qu'elle me refuse, à moi comme à Philippe d'ailleurs. Avoue que cela devient frustrant, à la longue, d'attendre qu'elle daigne se confier à toi, avant que nous soyons mis au parfum, à la condition, bien sûr, que tu daignes toi-même lever le voile sur la vie secrète et intime d'Évelyne Dauzières !

— Mado, réplique Ev de sa voix de basson, je te répète que je n'y suis pour rien. Je ne peux pas la forcer à te raconter ce qu'elle a déjà la manie de me cacher. Avec Évelyne, tu le sais, je joue à chat et à souris...

Ev attend la réplique qui ne vient pas, Madeleine concentrée, semble-t-il, sur sa crème dijonnaise qui, au train où elle la remue, s'inquiète Isabelle, va monter en beurre. Ev, que l'air bourru de Madeleine ne démonte pas le moins du monde, revient à l'attaque.

— Mais, dis-moi, là, il y a quelque chose qui te tracasse particulièrement ?

— Bon, écoutez, interrompt Isabelle, je me sens comme une intruse. Vous préférez que je vous laisse parler tranquilles ?

Ev et Madeleine se tournent vers elle et répondent en chœur un non très ferme, auquel Madeleine ajoute d'un trait :

— D'ailleurs, cela vous concerne indirectement.

Isabelle ne cache pas son étonnement, Ev non plus, qui lance :

— Bon, là, tu expliques ou je m'énerve !

Assise près d'Isabelle, Ev lui caresse la cuisse et l'embrasse rapidement. Madeleine les rejoint, s'assoit en soufflant.

— Philippe s'inquiète pour Évelyne. Elle couche avec une fille, allègrement, à première vue du moins, depuis trois mois. Philippe

croît, avec raison dit-il, qu'Évelyne patauge en plein drame d'identité, sans se l'avouer.

— C'est une plaisanterie, là, ou quoi ?

Ev ricane, incrédule.

— Eh, non, ma chérie, cela n'a rien d'une plaisanterie, crois-moi !

— Eh, ben, elle n'a pas fini de me surprendre, celle-là ! Et cette fille, tu la connais ?

— Évelyne ne se cache pas. C'est ce qui tracasse Philippe, entre autres. Nous avons eu droit aux présentations en règle. Une camarade de lycée, dont elle s'est entichée. Brillante, gaie, très sympathique et, naturellement, tu connais les goûts d'esthète de ta filleule, une beauté à faire bander le pape. Et deux fois plutôt qu'une !

Isabelle s'esclaffe avec Ev. Fichue Madeleine ! Comment Philippe parvient-il à s'inquiéter à ses côtés ?

— Ben, s'exclame Ev, où est le problème ? Qu'Évelyne s'envoie en l'air avec une fille ou que Philippe s'en inquiète ?

Ev a le don, se dit Isabelle, de cerner le problème le plus délicat en deux phrases et de le réduire, en un tournemain, à sa plus simple expression mathématique. Ce qui fait qu'au bout du compte, on a l'impression confuse, un, que le problème est un faux, deux, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour rien, et trois, qu'on est vaguement niais ou ridicule de ne pas s'en être aperçu avant.

— Madeleine, glisse Isabelle, vous espérez que ce soit une passade ?

— Non, je n'espère rien du tout... Enfin, si ! Qu'elle soit bien, là où elle est. Seulement, je doute qu'elle sache elle-même où elle en est. Et s'il existe un secret bien gardé, c'est de savoir comment Évelyne parvient à endosser son aventure, enfin, cette liaison homosexuelle. Et là, faudra des doigts de fée pour lui tirer les vers du nez !

— Et c'est cela qui inquiète Phil ? Qu'Évelyne soit paumée, à se demander ce qui lui prend de préférer coucher avec les dames...

— Alors que sa chère marraine, l'interrompt Madeleine, ne se gêne pas pour s'envoyer les plus belles filles d'Alsace et de Bretagne, sans douter une seconde que ce soit la chose la plus naturelle, oui, voilà !

Ev éclate de rire, Madeleine lui emboîte le pas. Ce n'est pas avec elles qu'on assistera à un drame, ce soir.

— Sauf qu'Évelyne, relève Isabelle, n'a pas encore le coffre de la belle Anckert...

— Et qu'est-ce qu'il a mon coffre, Darling ?

— C'est le plus solide que j'ai jamais vu, Ev...

— Tandis que ta filleule, ma lionne, elle fait plutôt dans le mou, si tu vois ce que je veux dire. Elle a le modèle, pas le mode d'emploi.

La situation a beau être des plus sérieuses et délicates, elles sont pliées en quatre toutes les trois.

— Ouais, je vois ça d'ici ! Bon, Mado, tu me cèdes le contrat d'explorer les désirs inconscients de ta fille ?

— Ho, là ! Manu militari ?

Isabelle n'a pas le temps de s'étonner de la réplique de Madeleine, qu'Ev s'enraye déjà dans les hautes.

— Madeleine ! Je t'interdis d'insinuer de telles bêtises !

Madeleine s'esclaffe. Mais Ev ne rit pas.

— Oh, salope ! s'exclame-t-elle. Une sale blague à me faire, ça !

Madeleine se lève, contourne la table et vient enlacer Ev qu'elle embrasse dans le cou, en riant.

— Tu as raison, mais c'était trop tentant, ma lionne...

Isabelle les observe en silence. La première fois qu'elle les a vues se caresser, elle s'est sentie exclue. Elle pense à Gilles, jaloux lui aussi, au début, de son intimité avec Timothée. Une amitié passionnelle, indéfectible... N'empêche, se dit-elle, l'allusion de Madeleine était étrange. Comme si Ev pouvait s'en prendre à Évelyne... C'est grotesque ! Quand le diable galope, les chevaux mangent du foin. Le dicton de grand-mère Coache lui trotte dans le crâne. Un drame nous pend au bout du nez, la vie continue, insouciance...

— Madeleine... Vous et Philippe, vous croyez qu'Évelyne est amoureuse d'Ev ? Qu'il pourrait...

— Isabelle, qu'est-ce que tu vas chercher là ? Tu fais dans la marmelade oedipienne, maintenant ?

— Vous, Isabelle, c'est ce que vous croyez ? demande Madeleine, sans tenir compte de l'interruption d'Ev.

— Pas exactement, répond prudemment Isabelle. Et, quoi que tu en penses, Ev, je ne fais pas dans la psychanalyse à trois sous non plus. Mais tu mènes une vie à faire rêver n'importe quelle fille un peu délurée et, si je t'avais pour marraine, je serais pâmée sur toi, comme on l'est de son idole...

— Pâmée sur moi, sursaute Ev, qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Non, mais, ça ne va pas ?

— En tout cas, poursuit Isabelle, si Évelyne était ma fille, je me demanderais si elle a vraiment envie des femmes ou si elle n'est pas en train de se fendre en quatre pour mieux te ressembler.

— Hou, la, la... Haro sur la mère Anckert, ça me fait la belle jambe ! Et si je n'y étais pas, madame Docteur, tu t'en prendrais à qui ?

— Ev, attends...

Isabelle veut la rassurer, mais Ev est sur sa lancée.

— Aux spermatozoïdes de Phil ? À la carrière de Madeleine ? Qu'est-ce que tu développerais comme théorie, si je n'étais pas là pour tout expliquer ?

— Ev, arrête ! Je ne t'accuse de rien, je dis simplement qu'Évelyne semble s'efforcer de paraître à l'aise avec son homosexualité, alors qu'elle ne l'est peut-être pas du tout.

— Quoi, lesbienne ?

— Non, Ev, à l'aise... C'est ça qui te ressemble, pas le fait qu'elle couche avec une femme ! Sapristi, à dix-sept ans, on hésite encore à s'habiller différemment des autres, ce n'est tout de même pas évident de se vautrer dans la différence puis d'être morte de rire !

Un arpège de mezzo s'écroule sur sa phrase. Isabelle allait se vexer, Ev lui coule un regard amoureux, avant de se tourner vers Madeleine.

— Tu crois qu'avec une psy comme ça, on peut avoir le dernier mot, là ?

— Il semble qu'Isabelle ait saisi l'essentiel, ma chérie. C'est avec Évelyne que je te souhaite d'avoir le dernier mot. Elle devient d'une humeur massacrate dès qu'on aborde le sujet.

Madeleine laisse traîner sa main sur les épaules d'Isabelle en retournant à ses chaudrons, un merci affectueux qu'elle reçoit avec le sourire.

— Viens là, toi...

Ev l'empoigne par le cou et l'embrasse sans pudeur, passionnément. Elle la dévore, elle l'avale, sa bouche conjugue je te veux, c'est son je t'aime à elle. Isabelle se laisse aimer, ravie. Ev en est au plus-que-parfait du subjonctif, quand le rire de Madeleine clignote dans le brouillard :

— Dis donc, ma chérie... Avec ma dijonnaise, ce ne serait pas meilleur ?



— Tiens donc ! Ma marraine déserteuse !

Isabelle voit, de dos, une longue fille vêtue d'un jean délavé et rapiécé aux fesses, tout en jambes sous un ample chemisier de denim, une tresse majestueuse plus auburn que blonde qui ballotte doucement, en suivant la cadence d'une démarche sautillante qu'elle reconnaît d'emblée comme celle de Philippe. La voix, le timbre enjoué et le ton direct sont de Madeleine. Ev l'accueille de son plus chaleureux sourire et prend la tête d'Évelyne entre ses mains pour l'embrasser. Évelyne se redresse aussitôt :

— Bah, dis donc ! Qu'est-ce qui t'as pris de me faire faux bond ?

— Je te rappelle, mon amour, que l'an dernier, tu n'étais pas là pour mon anniversaire, hmm ?

— Rien à voir. J'étais aux classes d'été, à me faire suer. Toi, tu te faisais suer aux Baux, à t'envoyer une autre bonne femme, là, une Québécoise, paraît...

Évelyne vient d'apercevoir Isabelle. Les trois verres serrés entre les mains, Isabelle regarde Ev se mordre la lèvre pour ne pas rire, lui tend son armagnac et dépose celui de Madeleine sur la table.

— Salut, Évelyne ! lui lance Isabelle, le ton enjoué.

Elle est superbe. Philippe en fille, les mêmes yeux gris, dans lesquels Isabelle braque les siens en souriant. Son verre dans la main gauche, elle lui offre la droite, qu'Évelyne serre en la reluquant comme si elle sortait d'en dessous de la table.

— Isabelle... La bonne femme qu'Ev s'est envoyée pendant une semaine, aux Baux... Je suis Québécoise, ça s'entend. Pour le reste, j'ai le culot de croire qu'Ev et moi, on se fait suer réciproquement !

Madeleine et Ev éclatent de rire en chœur, Évelyne lâche un « merde ! » bien sonnant et finit par ricaner elle aussi.

— Tante Ev, tu aurais pu me prévenir, non ?

— C'est Isabelle qu'il aurait fallu avertir de tes manières cavalières, tu ne crois pas, ma chérie ?

Madeleine, que l'incident n'a pas troublée outre mesure, rit encore.

— Philippe et toi avez dîné ? enchaîne-t-elle, tout de go.

— Oh, oui... Au resto sur l'autoroute, je mourais de faim.

Évelyne embrasse Madeleine.

— Papa devrait se pointer bientôt, il est passé à l'écurie. Je vous accompagne pour le pousse-café.

Se tournant vers Ev :

— Qu'est-ce que tu bois ?

Elle trempe les lèvres dans le verre d'Ev, déclare que c'est rudement solide, ponctue :

— Tu fais toujours dans le corsé, hein ?

Ev rit, en la mangeant des yeux, ces deux-là s'adorent réciproquement, conclut Isabelle. Évelyne se tourne vers elle, brusquement.

— Vous m'en voulez de ma bourde ?

— Non, pas du tout. C'est le corsé qui vous fait penser aux Baux ?

— Mince ! Vous dégainez toujours aussi vite, en Amérique ?

— Seulement quand on se trimballe en France, question de santé !

Madeleine rit à gorge déployée, Évelyne avale sa tresse, Ev en rajoute :

— Évelyne, tu as trouvé ton Waterloo !

Évelyne va se chercher à boire. Isabelle s'installe auprès d'Ev, qui caresse sa nuque, la flirte en douce :

— Ça va, Darling ?

Ravie de son aplomb, Isabelle fait signe que oui, se tourne vers

Madeleine qui les observe en souriant.

Évelyne finit par s'asseoir et décrète, sans préfacier :

— Isabelle, nous sommes les deux jeunesses de la maison, alors on se tutoie, hein, c'est vachement plus sympa !

Le week-end, se dit Isabelle, sera historique.



— Je déteste conduire. Cela ne vous ennue pas ?

Au contraire, précise-t-elle, elle prend sa revanche, Ev refuse catégoriquement de lui accorder ce plaisir. Madeleine rétorque :

— Rien d'étonnant, elle a horreur de se laisser conduire... Ev se montre toujours très tendre avec vous. Vous l'avez apaisée...

— Je plie facilement, je m'étonne moi-même de ma souplesse !

Le rire complice entre elles, encore.

— Non, sans blague, Madeleine, je charrie... Ev me fait faire un bout. Elle est magnifique, vous savez. Puis elle me gâte sans bon sens, je suis pourrie jusqu'à la moelle ! Elle est parfois soupe au lait, mais je m'en accommode plutôt bien. Disons que je ne céderais pas ma place pour un empire. Oh, ça me fait penser, je vous dois une bouteille...

Isabelle raconte à Madeleine, qui rit tout le long, l'histoire de la femme de ménage et la scène du Bataclan.

— Sans vous, je crois bien que je perdais le nord, encore une fois. Faites-moi plaisir, Madeleine, je vous dois bien ça. Un vieux porto, ça vous irait ?

— Mmmm... J'accepte avec plaisir, à la condition que nous le débouchions ensemble, ce soir.

— D'accord, vendu ! Là, je prends à gauche ?

— Non, à droite... Et quelle pilote je fais !

— Le pire qui peut nous arriver, c'est de nous perdre dans Honfleur. À défaut de ratatouille, on pourrait toujours ouvrir trois boîtes de cassoulet...

— Avec les grands bourgognes de la lionne endimanchée, je vois ça

d'ici, ce serait parfait !

La perspective d'un bide aussi spectaculaire ramène Isabelle à une tracasserie qui la chicote depuis qu'elles ont décidé, Madeleine et elle, de souligner l'anniversaire d'Ev, à son insu.

— Madeleine, vous ne pensez pas qu'Ev va se vexer qu'on lui ait joué dans le dos comme ça ?

— Elle va râler un peu, c'est sûr.

— Moi, j'ai l'impression qu'elle va hurler, quand elle va se rendre compte de tout le complot, que c'est son anniversaire à elle et pas seulement celui d'Évelyne que nous fêtons. Si vous ne me l'aviez pas dit, je n'aurais jamais su que c'est son anniversaire demain. Elle doit avoir ses raisons pour me le cacher, non ?

— Ev n'aime pas être fêtée, vous n'y êtes pour rien. Là, prenez à gauche... Oui, voilà.

— Évelyne n'est pas déçue du changement de programme ?

— Au contraire, elle est ravie ! Ce n'est pas tous les jours qu'elle peut se payer une telle combine sur le dos de sa marraine. L'idée lui a plu d'emblée.

— Mais le grand restaurant, ce soir, c'était pour elle...

— Oh, pour ça, rien à craindre ! Ev la promène d'une grande table à l'autre depuis qu'elle est en âge de tenir une cuillère. Évelyne savait décortiquer un crabe, avant de marcher.

Le tableau fait rire Isabelle.

— Ouais... J'imagine très bien la belle Anckert en marraine gâteau... Évelyne lui en veut beaucoup de ne pas être là, en ce moment.

— Il n'y a qu'à Ev, je crois, qu'elle puisse confier ses émois... C'est tout de même inouï que nous n'ayons rien vu venir. La lionne non plus, d'ailleurs !

— Ev a toujours emmené ses maîtresses chez vous ?

Madeleine la scrute en silence, quelques instants.

— Oh, Madeleine, je ne mène pas une enquête, rassurez-vous ! Je

me disais que ça semble tellement ordinaire, pour Philippe et pour vous, qu'une femme en aime une autre, qu'au bout de la ligne...
Comment je peux dire...

— Il n'y avait rien à voir de si remarquable, c'est ça ?

Isabelle hoche la tête, lui jette un coup d'œil. Madeleine l'observe, sa belle tête de lune s'épanouit d'un sourire.

— C'est gentil à vous, Isabelle, de tenter de me rassurer. Votre théorie, enfin, cette opinion que vous avez énoncée, hier, à propos de l'affection admirative d'Évelyne pour Ev, eh bien, c'est tout à fait ce que Philippe craint. Peut-être Évelyne est-elle en train de se perdre sur les traces d'Ev.

— Ça vous inquiète qu'Évelyne puisse être homosexuelle ?

— Homosexuelle, homosexuelle... Ce n'est pas si sûr ! L'été dernier, elle en pinçait pour un jeune homme et, croyez-moi, elle ne s'embêtait pas !

— Elle couchait avec lui ?

— Et c'était torride, oui !

Son rire jette du jaune dans l'air. Pour Madeleine, la vie se déroule en une série de tableaux cocasses, qu'elle croque à plein cœur.

— J'explique, enchaîne-t-elle de sa voix gouleyante. Je m'étais palantée hors du lit, à l'aurore. J'allais seller ma Grisou et, en mettant le pied dans l'écurie, un boucan du terrible, ces deux-là s'ébattaient, et allez donc, dans le tas de foin ! Évelyne râlait, au bord du précipice. À l'entendre ahanner, Nicolas devait la servir généreusement, il n'était pas loin de son compte, lui non plus. Mais ce dont je ne doute pas, c'est qu'Évelyne y trouvait tout son plaisir. Oh, Isabelle, non, ne prenez pas cette courbe ! Tout droit... Oui, voilà !

— Pfiou ! On a failli se ramasser en Bretagne !

Madeleine réplique que, quand même, la Bretagne, faut pas forcer et rit de bon cœur, quand Isabelle lui fait de la main droite un signe dubitatif.

— Dites, je ne vous ennuie pas, avec toute cette histoire ?

— Pas du tout, Madeleine... Mais j'avoue que je ne saisis pas ce qui

vous tracasse dans tout ça.

— Bah, je suis dans le noir ! Je ne comprends pas qu'elle se donne tout ce mal pour cette fille. On ne change pas son cheval borgne pour un aveugle ! Qu'elle ne prenne pas son pied avec les hommes, qu'elle n'éprouve aucun attrait pour eux, là, je comprendrais qu'elle aille voir ailleurs...

— Vous pensez que c'est un pis aller ? Qu'on est homosexuelle par dépit ?

Isabelle a levé de son siège, le ton a suivi.

— Ah, non, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ! J'ignore ce que vous avez vécu. Ev, elle, a dû se battre pour se faire respecter. Vous n'avez pas idée des mesquineries qu'elle a essuyées. Il faut un sacré courage pour vivre différemment des autres et je sais de quoi je parle !

— Et c'est ça qui vous fait peur, pour Évelyne ? Qu'elle aille se compliquer la vie, alors qu'elle pourrait...

— Alors qu'elle pourrait s'envoyer en l'air, peinarde, avec un type et, pourquoi pas, se faire deux ou trois marmots et vivre, sacrebleu, vivre paisiblement sa vie, sans devoir se battre toute sa vie, pour défendre avec qui elle baise !

Isabelle rit. Au fond, Madeleine a raison, c'est aussi simple que ça. À choisir entre le trouble et la fête, personne n'hésiterait, vivement la joie tranquille !

— C'est du joli, n'est-ce pas ? ajoute Madeleine doucement. Et vous allez me dire qu'Évelyne sait mieux que moi ce qu'elle a à faire.

— Ev est censée lui parler, ce soir. Elle vous l'a dit ?

— Oui, oui...

Madeleine se retire dans son silence, Isabelle retourne à la route en lacets, aux arbres échevelés qui la bordent, splendides dans le soleil qui leur remue le vert, du céladon à l'émeraude, un bruissement de lumière comme elle n'en a vu qu'ici.

— Madeleine... Ev dit que vous aviez fait de l'acrylique.

— Oh... oui, au début.

— Oui, je sais... J'ai l'air de faire du coq à l'âne, je viens de penser à votre passion pour l'eau-forte. C'est fichument plus compliqué que l'acrylique, non ?

— Sacrebleu, mais qu'est-ce que c'est que ce baratin à la noix ?

Elle rit, en poussant Isabelle du coude.

— Allez, allez, dites-moi ce que vous avez derrière la tête !

— Ben, peut-être qu'Évelyne a fait le tour de l'acrylique, peut-être qu'elle explore l'eau-forte, peut-être qu'elle reviendra à l'acrylique, peut-être pas... Mais si elle a vraiment la passion de l'eau-forte, elle va bien trouver le courage de faire avec ses difficultés, vous ne pensez pas ? Surtout qu'elle n'est pas seule, elle vous a, vous, Philippe, Ev... Il me semble qu'Évelyne ne manque pas d'audace.

— Oh, pour ça, elle tient de la lionne ! N'empêche... Je doute qu'Ev saisisse à quel point Évelyne a besoin d'elle.

— Mais vous, vous êtes là.

— Oui, quand tout va bien. Dans les coups durs, Évelyne s'esquive... Je n'ai pas toujours été disponible, vous savez. Ev, si. Dès le début... Évelyne passait des journées entières aux Éditions. Ev avait installé un parc à jouets dans un coin de son bureau. Elle lui faisait classer son courrier, répondre au téléphone... Sacrebleu, c'est inouï la patience qu'Ev a pu avoir avec cette enfant ! Surtout quand on connaît la lionne.

— Là, je vais où, Madeleine ?

— Serrez à droite. Attention, au carrefour, c'est la cohue !
Changement d'à-propos, Isa... Vous permettez que je vous appelle Isa ?

Isabelle fait oui.

— Votre départ, dimanche prochain, est définitif ?

Elle hoche la tête.

— Dommage que vous ne puissiez pas demeurer plus longtemps... Vous nous manquerez, ajoute-t-elle, en lui tapotant la cuisse.

Le changement d'à-propos prend Isabelle au dépourvu.

— Je n'ai aucune envie de partir, Madeleine... Mais il y a les cours qui reprennent, la clinique. Ils ont bien voulu m'attendre deux mois, ils ne vont pas attendre plus longtemps.

— Ev est très éprise, vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ?

La voix de Madeleine se fait toute douce, une lisse sur un carré de soie. Pourtant, se dit Isabelle, s'il lui arrivait de faire du mal à sa lionne, elle lui arracherait les yeux. Elle doit lui en vouloir, elle aussi, de s'en retourner à diable Vauvert. Ev, elle, n'a encore rien dit du départ, mais...

— Tout en haut, s'égaye Madeleine, tournez à nouveau à gauche et, dès que vous pourrez vous garer, allez-y ! Nous sommes à deux pas du marché...

Isabelle n'est pas fâchée d'arriver. Cette conversation prenait des allures de procès. Poli et tout gentil, mais faudrait qu'elle assure sa défense. La voix de Madeleine la relance.

— C'est à elle, surtout, que vous manquerez.

— Elle va me manquer à moi aussi... Madeleine, vous me trouvez sans-cœur de repartir, hein ?

— Pas du tout ! Qu'est-ce que vous allez chercher là ?

Pour toute réponse, Isabelle hausse les épaules, esquisse un maigre sourire. Parler de son départ la bouleverse. Elle se sent coupable de tout abandonner, une petite voix l'implore de rester, elle n'en a pas le courage. Mais Ev va te manquer, idiotte ! Oh, elle n'a pas besoin de moi dans sa vie. Elle me veut parce qu'elle sait que ça ne l'engage à rien ! Tu te racontes des histoires, Coache. Elle est folle de toi, même Madeleine essaie de t'en convaincre. Madeleine, Madeleine... Elle veut que je reste, parce que sa lionne est heureuse... Tout s'embrouille.

— Oh, Isa... Je vous ai attristée ?

— Madeleine, Ev néglige son travail pour moi. Ça ne durerait pas longtemps...

— Oui, oui, je vois... La peau est plus proche que la chemise, n'est-ce pas ? Je ne crois pas qu'Ev quitterait aisément tout ce qu'elle possède ici pour aller vivre à vos côtés au Québec. Et cela, en dépit de ses sentiments envers vous. Alors, pourquoi serait-il plus facile pour vous de tout laisser pour elle, hmm ?

Elle lui tapote encore la cuisse, en souriant.

— Oh, Isa, j'allais oublier ! Philippe a rapporté les bottes, hier soir, comme prévu. Elles sont déjà emballées. Il dit qu'il a trouvé exactement le même modèle que les autres.

Isabelle la remercie, en garant la Renault 5 dans le spacieux espace qu'une BMW lui cède, miraculeusement, juste à l'entrée du marché.

— Dites-moi, vous l'avez vraiment poussée à l'eau tout habillée ?

— Han, han... Guido m'a dit qu'avec le chlore, ses bottes étaient foutues.

— Son orgueil d'Amazone a dû en prendre un coup, plus que ses bottes !

— Elle a beaucoup ri...

— Avec vous, elle ne fait que cela. Mais, gare à vous, hein ! Je parie que vous vous retrouverez à la flotte d'ici dimanche.

— Ouais... J'y ai pensé. Tout habillée ou flambant nue. Avec Ev...

—... on ne sait jamais !

Encore l'éclat de rire entre elles.

— Vous avez apporté la liste ?

Madeleine la lui met sous le nez, comme un trophée, l'air de dire : je suis mauvaise pilote, mais pas si nouille. Isabelle rit, heureuse de se sentir à l'aise, comme si elles se connaissaient depuis deux siècles.

— Vous croyez, Madeleine, qu'on arrivera à tout cuisiner en si peu de temps ?

— À moins qu'on se mette à picoler, je crois que si. Philippe va prolonger la randonnée pour près de trois heures. Et comptez sur Évelyne pour occuper la belle Ev en revenant. Elle n'a pas son pareil dans ce genre de cachotterie. Pour le reste, Isa, cessez de vous tourmenter, voulez-vous ? Ev sera ravie, vous verrez, bouleversée, mais complètement ravie. Vous aviez raison, votre idée est géniale. Rien ne peut lui faire plus plaisir, à cette abonnée des restaurants, qu'un grand dîner à la maison. Ev a beau être parfois imprévisible, nous ne pouvons pas être quatre à nous gourer à ce point, non ?



— J’aime bien quand tu sens l’étalon et la sueur. J’ai tout de même un faible pour ton parfum de sous-bois.

Elle est splendide dans cette robe pervenche, Isabelle la complimente. Ev la remercie d’un baiser sur la joue.

— Mon seul regret est de t’avoir balancée à l’eau avant de te déshabiller...

Sa griffe Rabane est à sécher, piteuse, dans le lavoir. Un vol plané spectaculaire. Et Isabelle, qui s’était demandé ce qu’Ev attendait pour aller se changer, redoutant qu’elle ait la puce à l’oreille sur ce qui se tramait dans la cuisine.

— Te rends-tu compte, Ev, que j’aurais été obligée de t’accompagner dans ce chic resto en blue-jean ?

Ev chantonne son petit « hmm, hmm » victorieux. Isabelle l’embrasse dans le cou. Elle aime la chaleur de son corps et ses bras qui l’enserrent solidement. La cascade de contralto résonne dans sa poitrine. Ev la repousse doucement par la taille.

— Tu m’as bien eue, hein ? Tu cuisines drôlement bien. Tu me caches d’autres talents ?

À part le café, les œufs brouillés et la gymnastique suédoise qu’elles y pratiquent à l’occasion, la cuisine demeure chez Ev un art mystérieux et une pièce inutilement meublée.

— En ce qui me concerne, je déclare que le dîner était parfait ! Encore merci, Ev, pour tes bourgognes... Superbes !

Philippe atterrit dans le salon, un seau à glace dans une main, le champagne dans l’autre. Évelyne suit, avec les coupes. Madeleine arrive en s’esclaffant :

— Isa, vous auriez dû vous charger du dessert, le flan est sens dessus

dessous au fond du coffre !

— Bon sang, Mado, tu ne peux pas arrêter un peu... On ne s'entend plus souffrir, ici, tellement on rit !

Entre Ev et Madeleine, c'est le concours de la répartie absurde.

— Ouais, ben, t'as tout de même balancé Isabelle à la flotte. Ça ne faisait pas partie du programme !

Isabelle observe Évelyne, tente de comprendre ce ton vindicatif sorti d'une boîte à surprise. Ev, sans hésiter, lui réplique hardiment.

— Tu défends Isabelle, là, ou tu m'attaques ?

Sur quoi, Évelyne se tourne vers Isabelle :

— Et toi, tu avais prévu le show ?

Le ton l'agresse, Isabelle se fige, muette. Ev rompt le silence chargé d'électricité.

— Évelyne, si cela t'intéresse, j'avais un vieux compte à régler avec Isa depuis les Baux. Rien à voir avec le dîner ni avec la surprise, tu piges ?

Elle ajoute d'une voix plus douce :

— À propos de compte à régler, mon amour, nous avons à parler, toi et moi, après le dessert.

— Et de quoi veux-tu qu'on cause ?

Évelyne a répliqué du tac au tac. Son arrogance est émouvante, un lionceau qui se balade à deux pas de sa mère, en se prenant des allures de John Wayne.

— Du ton avec lequel tu me parles depuis hier, entre autres. Et de ta nouvelle flamme. Tu veux plus de détails maintenant ?

Ev a usé de son basson monocorde qui, chez Isabelle, sonne l'hallali. Évelyne, elle, la darde de ses yeux gris, sans broncher d'un cil. Isabelle a le flash du duel dont elle a été témoin entre Philippe et Ev. Quinze secondes, vingt, tout au plus, et Évelyne réplique, ingénue.

— Les détails, je te les fournirai moi-même tout à l'heure.

Puis, en riant :

— Mais si tu continues à me faire ta gueule de mercenaire, les détails tu te les fous où je pense !

Un bel amalgame de Philippe et de Madeleine. Ev sourit, en détournant la tête vers Madeleine qui hausse les épaules, puis vers Philippe, radieux, fier de sa fille qui ne s'en laisse pas imposer par l'Amazone. Évelyne enchaîne, insouciant :

— Bon, ben, moi, je fais quelques brasses avant le dessert. Isabelle, tu m'accompagnes ?

Plus imprévisible que ça, se dit Isabelle, c'est la loterie.

— Je peux te prêter un maillot, insiste Évelyne, à moins que tu ne préfères avec tes fringues ?

— Non, Évelyne, seulement quand je suis en tenue de soirée !

Isabelle a repris du poil de la bête, s'en félicite. Évelyne ricane, tout à coup complice. L'invitation reste une énigme. Si Évelyne veut réparer sa rudesse de tantôt, vaut mieux ne pas refuser. Pourtant, Isabelle hésite, elle n'a aucune disposition pour la rivalité. Madeleine la sort du borbier :

— Isa, ne vous sacrifiez surtout pas ! Évelyne peut faire quelques longueurs sans vous. Mais si vous en avez envie, l'invitation est sincère. De toute manière, nous attendrons pour le dessert.



Évelyne possède à dix-sept l'assurance qu'à trente-deux, elle espère avoir à cinquante ans. Même fragile et vulnérable, elle encaisse ses doutes avec la même ardeur que ses certitudes. Isabelle l'envie de savoir déjà, à son âge, que la vie est une eau vive qui coule paisible si on ne la retient pas.

— Bah, si tu ne veux pas m'en parler, tu me le dis...

— Évelyne, laisse-moi le temps d'y penser ! Pas aussi longtemps, non, ça n'aurait pas duré. Si c'était uniquement physique, je serais déjà repartie. Ça va ensemble, j'aime ce qu'elle est et j'ai envie d'elle.

— Et tu as déjà désiré autant ?

Isabelle fait signe que non. Évelyne cherche en elle les réponses à ses propres tourments. Isabelle aimerait lui retourner ses questions, elle n'ose pas. Évelyne s'accorde le privilège de l'incursion à la Anckert : tu t'ouvres d'abord et, si tu me fais confiance, je m'ouvrirai peut-être, à mon tour. L'exploration va bon train.

— Et tu ne l'as jamais fait avec quelqu'un que tu n'aimais pas, juste pour la baise, comme ça ?

— Oui, souvent. Pas toi ?

Isabelle se dit qu'elle va recevoir le boomerang en plein front.

— Non, je ne peux pas... Si je suis pas en adoration, je bande pas, c'est la chiasse !

Cette fille la désoriente. Elle a la fraîcheur ingénue d'une enfant, la désinvolture insolente d'une adolescente et l'intensité troublante d'une femme de quarante ans.

— Eh, bien... ne change pas d'une virgule, Évelyne, tu n'as rien manqué !

— J'adore ton accent, c'est rudement chouette !

— J'adore le tien aussi. Et je sors, je suis gelée !

Depuis une demi-heure qu'Évelyne enquête minutieusement sur son désir. Son désir des hommes dont elle s'est informée. Oui, elle avait couché avec des hommes. Oui, elle avait pris son pied. Non, ça n'avait rien à voir avec ses préférences. Pourquoi les femmes ? Parce qu'elle se sent plus entière. Au Québec, c'est plus ouvert qu'en France ? Oui, peut-être, et moins sexiste. Et puis Ev ? Sujet délicat, qu'Évelyne a effleuré avec plus de réserve, mêlant sa curiosité discrète envers Isabelle à son admiration manifeste pour la vie audacieuse de sa marraine. Évelyne l'a auscultée, cherchant la faille, sa propre faille, avec l'avidité d'un état d'urgence. Isabelle se reconnaît dans cette adolescente fiévreuse, qui sort de son cocon ouaté, qui souffre et se révolte qu'on ne l'ait pas avertie qu'au dehors, la vie est difficile et la liberté, pointée du doigt. Toute cette enquête déguisée sous le couvert d'un court métrage dont elle ignore le scénario depuis six mois. Son rêve, faire des films, qu'elle raconte à Isabelle avec la même passion que Madeleine pour son art, teintée de la fébrilité de celle qui n'a pas encore fait ses preuves. Qu'à cela ne tienne, observe Isabelle, entre deux piaffements fougueux, Évelyne s'émeut de la « super ciné » que sa « super marraine » lui a offerte, s'enorgueillit des films qu'elle en tirera et promet qu'elle révolutionnera ce « plateau de vieux ploucs ». Isabelle n'en doute pas un instant. Il ne manque à cette fille que le temps d'avoir un peu vécu, la flamme et la lumière lui sont acquises depuis longtemps.

Isabelle frissonne, l'air est frais, malgré juillet. Évelyne grelotte en s'asséchant.

— Maman dit que tu repars, dimanche prochain. C'est sérieux ?

Saint-Sigmund, ils ne vont pas s'y mettre à quatre !

— Oui, c'est sérieux.

La répartie est plus sèche qu'Isabelle ne le souhaitait.

— Alors, comment fais-tu ?

Mais cela ne décourage pas une Évelyne Dauzières.

— Comment je fais quoi ? s'impatiente Isabelle.

— Bah, tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas ?

La question résonne sur l'eau, rebondit dans l'air, Isabelle cherche le sien. Évelyne s'est enroulée dans sa serviette et la regarde paisiblement. Les larmes montent aux yeux d'Isabelle, brusquement. Il y a des cruautés inconscientes qui valent bien des méchancetés préméditées. Le regard d'Évelyne a déjà tout saisi, avant même qu'elle esquisse un sourire frelaté.

— Je veux dire, se reprend-elle, comment tu fais pour partir. Tu l'aimes à en cramer.

Isabelle lui en veut d'être aussi crue.

— Évelyne, ne mêle pas mes sentiments aux tiens, veux-tu ?

— Je ne mêle rien, je dis ce que je vois... Allez, relaxe, c'est pas l'Inquisition !

Son sourire la dégivre. Il n'y a pas de mesquinerie chez elle, rajuste Isabelle, c'est moi qui suis sur la défensive. Évelyne, elle, fait dans l'offensive.

— Tu as peur que je lui vende la mère ?

— Ben, non... Ev sait parfaitement où j'en suis. Je n'ai rien à lui cacher.

— Ben alors ?

— Ben alors, oui, je l'aime ! Et je dois partir. Et je ne veux surtout pas savoir comment je fais. Ça répond à ta question ?

— Et ça ne te donne pas envie de tout casser ?

Plus têtue qu'une tique sur un croupion ! Isabelle commence à se découdre. Et dire qu'Ev la trouve désarmante... Elle doit en baver un coup avec sa filleule. Isabelle rend les armes en riant.

— Des fois, oui... Mais je préfère encore baiser !

— Tu vois bien, conclut Évelyne en riant de concert, que tu lui vas comme un gant !



Ev la rejoint vers une heure, passe à la salle de bain. C'est long, Isabelle l'attend impatiemment. Ev, enfin, se glisse dans le lit.

— Bon anniversaire, madame Anckert !

Isabelle s'en empare. Elle veut se retrouver au plus creux d'Ev, elle veut la faire tanguer, l'entendre remuer ciel et terre, la voir s'illuminer. Ev se laisse prendre comme le dernier transatlantique, heureux de s'en retourner à quai avec quelqu'un de connu au gouvernail.

Rassasiées, leurs bouches se cherchent encore, se font la tendresse, se détachent. Ev lance d'un souffle :

— Dis donc, toi, que lui as-tu raconté ? Évelyne croit que tu t'installeras ici.

— Comment ça ? s'étonne Isabelle.

— Pour de bon, Darling. Qu'est-ce qui lui fait croire ça ?

— Je ne sais pas... Je lui ai dit que je n'ai aucune envie de partir, de te quitter. Elle a peut-être compris que je changerais d'avis.

— Et, bien sûr, ce n'est pas le cas... N'est-ce pas ?

— Non, bien sûr...

La voix d'Isabelle a rapetissé, un murmure étranglé. Son corps se replie lui aussi, elle a froid tout à coup, se colle sur Ev qui l'accueille en remontant le drap sur elles. Elle aime cette femme, elle la quitte, elle sait qu'elle a raison.

— Tu as la trouille, hmm ?

— Pas plus que toi ! rétorque Isabelle, vindicative.

La cascade de mezzo lui gargouille sur le ventre, lui délie les tripes, elle s'esclaffe à son tour. La bataille n'aura pas lieu, se rassure-t-elle. Elles ont toutes les deux très mal que ça finisse, encore plus peur que ça se poursuive. Leur rire s'étiole, Ev l'enveloppe de plus près, amoureuse. Isabelle lui demande si ça s'est bien passé avec Évelyne.

— Elle est malade de cette fille, raconte Ev. Vingt-quatre heures sans lui parler et c'est le désespoir sans fond. Je lui ai fait remarquer qu'il n'est pas obligatoire d'être aussi follement éprise de sa belle Michèle pour se donner le droit de la désirer.

— Quoi, tu penses qu'Évelyne confond le désir et l'amour ?

— Pire, le désir et la conquête... Elle m'inquiète, tu sais.

— Évelyne en est à sa première expérience, Ev, c'est normal qu'elle soit troublée.

— Bah, non, voilà ! Évelyne n'en est pas à ses premières tentatives ! Elle a déjà eu deux aventures avant Michèle, sans que personne n'en sache rien. La petite gueuse ! Tu sais ce qu'elle m'a balancé ? Si je ne peux pas faire craquer une femme, sous prétexte qu'elle n'a jamais connu que des hommes, vaut mieux rentrer dans le rang !

— Sapristi, y a du Anckert là-dessous !

— Ouais... j'en ai peur. Le problème, tu vois, est qu'elle s'esquinte depuis le début à séduire l'autre. À la faire jouir, en plus ! Comme si on pouvait forcer le désir... Madeleine a raison, Évelyne a eu le modèle, pas le mode d'emploi !

Ev avoue qu'elle se sent responsable de ce qu'elle appelle le donjuanisme d'Évelyne. Une responsabilité qu'elle endosse de plein fouet, avec la vigueur de l'Amazone qui transforme une menace en défi, un péril en règlement de compte, un doute en enquête systématique. L'autoflagellation, la honte et la culpabilité ne font pas partie de son monde intérieur. Ev croit en elle comme d'autres en Dieu, convaincue que rien n'est plus grave que de ne pas s'aimer soi-même.

— Je lui ai dit : tes performances, on s'en fout, tu n'impressionnes personne et tu te coupes stupidement de ton plaisir en cherchant à séduire cette fille ! Elle m'a envoyée paître, en me plaquant à la figure que je suis mal foutue de lui faire la morale sur les dangers de la séduction, avec ma kyrielle d'amantes. Je lui ai fait remarquer que, si j'ai couché avec toutes ces femmes, j'avais d'abord eu envie d'elles et

pas de les séduire, et qu'à confondre le désir avec l'épreuve de force, elle finira par s'avaloir elle-même. Putain, il était temps que je lui mette les points sur les i à cette gosse qui joue les tombeuses !

— Ev, pas si fort... Pas besoin que tu te mettes à hurler, je peux lire entre les lignes...

Isabelle chuchote presque, pour ramener les vibrations à leur point de départ. Ev ricane, moqueuse.

— Évelyne dit que tu mérites le Nobel de la paix. À l'entendre, tu as fait de moi une chatte angora. Elle dit aussi, et là je le lui concède d'emblée, que tu es une femelle bandante.

— Quoi ? Saint-Sigmund ! Elle est encore plus macho que toi !

— Chhhhut... Tu vas la réveiller, Darling ! Tu sais qu'elle a le sommeil léger...

— Eh Anckert, t'as fini de te payer ma tête ?

— Hmm, hmm...

Ev la tire vers elle et l'embrasse longuement.

— Tu veux connaître la suite, là, maintenant ?

— Oui, si tu enlèves tes mains de là...

— Bon, mais je ne vais pas passer ma nuit à te parler d'Évelyne !

— J'espère bien ! Elle t'en voulait vraiment beaucoup ?

— Elle m'a traitée d'infidèle. Elle est plus possessive qu'elle veut bien se l'admettre. Elle se tapait le téléphone depuis Lausanne, pour buter sur les abonnés absents. Elle était furieuse. Contre toi, surtout, faute d'oser l'être contre moi.

— Heureusement, je m'en suis bien sortie.

— Tu lui as plu, Darling. Autrement, je peux te l'assurer, elle t'en aurait fait baver.

— C'est déjà arrivé avec une autre ?

— Tiens donc... Une pointe de curiosité, là.

— Laisse tomber, Ev, je ne veux pas être indiscrète.

— Je préfère encore quelques indiscretions à tes faux-semblants d'indifférence blasée.

— Pfiou ! Tu n'y vas pas de main morte ! Indifférence blasée...

Ev rejette brusquement le drap et, d'un mouvement de reins, s'étend sur elle.

— Isa, regarde-moi... Essaie de me dire sans rigoler que tu te fous complètement des autres avant toi.

— Je ne m'en fous pas, Ev, mais je ne me sens pas le droit pour autant de te harceler de questions. D'ailleurs, toi, quand est-ce que tu m'interroges sur mes aventures passées, hein ? Jamais.

— Je vois... Tu me renvoies l'ascenseur ?

— Non, je préfère te suivre que de te précéder... Si tu n'es pas curieuse, j'en conclus que tu n'aimerais pas que je le sois à ton égard. Je me trompe ?

Ev se tait, l'œil étincelant. Elle replace lentement une mèche de cheveux, son sourire d'eau boréale jaillit petit à petit.

— Tu sais que tu es une emmerdeuse ? De haute voltige, une emmerdeuse tout de même... Toujours disponible, mais jamais d'exigences, n'est-ce pas ? Et tu as le culot de me faire avaler que ton manque de curiosité est de la discrétion ? De la prudence excessive, mais certainement pas de la politesse. Va raconter ça à d'autres, tu veux !

Isabelle sent l'irritation qui la pique sous la voix, dont l'accent se fait plus pointu, avec des t et des v qui sifflent dans l'air. Comment la désamorcer sans se mettre à nu ? Elle ne se refuse jamais à elle physiquement, Ev a raison, elle se refuse émotivement. Se livrer à elle tout entière, cet abandon total la terrifie. Son âme, ses tripes, son cœur, sa tête, tout, Ev voudrait tout d'elle, sans barrière, sans esquivé, la moindre de ses cellules devrait lui être ouverte et accessible.

— Ben, où es-tu rendue, Darling ? Tu me fais la gueule ?

— Je... euh, non... Je réfléchissais à ce que tu viens de me dire.

Ses yeux braqués dans ceux d'Isabelle, son corps pesant de tout son

poids, Ev attend la suite, elle n'y échappera pas.

— Je ne sais pas quoi te dire, Ev. C'est vrai que je garde mes distances. C'est vrai aussi que je ne te demande rien ou le moins possible. Je suis loin d'être indifférente, je t'assure... J'ai besoin de me protéger. Je ne veux pas te blesser non plus. Sapristi, Ev, j'ai peur de m'attacher et je sais qu'il faudra que je reparte !

— Mais, putain, pourquoi crois-tu que j'ai tout remué pour que tu restes plus longtemps ?

— Ev, tu ne pourrais pas bouder ton travail, comme tu le fais depuis que je suis là. Et je n'ai pas le coffre d'un second violon. Ça, tu le sens depuis le début.

— Ton indépendance commence où finissent mes disponibilités, hmm ? Sans cette ouverture sur les marchés de l'Est, j'aurais volontiers passé deux mois de vacances avec toi.

Isabelle hoche la tête, sourit.

— Tu vois bien qu'avec toi, vaut mieux être indépendante... Et tu penses que je réussirais à tenir le coup douze mois par année ?

Le vent s'est levé, le rideau plein jour s'énervé, étire ses arabesques jusqu'au pied du lit. La brise imprègne la chambre de ses embruns maritimes. Isabelle avale une goulée d'air, pour dénouer sa gorge. Ev expire bruyamment.

— Bon, je vois. Ta décision est irrévocable, alors ?

Isabelle se contente de la regarder droit dans les yeux. Ev conclut :

— Reste qu'Évelyne a raison, tu es foutrement bandante, mais pas facile à monter pour autant !

Ça y est, se rassure Isabelle, l'Amazone est en selle !

— Et tu la laisses dire des insanités du genre sur mon compte ?

Ev se déride, un frisson de contralto sur un plan d'eau. Isabelle en remet, le ton taquin.

— Elle t'a dit autre chose sur moi d'aussi flatteur ?

— Oh, des tas de choses, Darling ! Évelyne est une fine observatrice. Un peu comme toi, tiens...

Cette fois-ci, le sujet est clos, d'un commun accord. Ev a sa voix moqueuse. Un effort mutuel pour redresser la barre, se retrouver amantes et tendres, tisser à nouveau l'harmonie paisible entre elles. Une quête amoureuse. Ev rit, Isabelle se laisse glisser avec elle sur cette pente douce.

— Et comme quoi, au juste ?

— Mmm...

Ev promène ses lèvres sur son cou, ses mains se baladent sur ses seins.

— Si jamais elle se tape une femme plus âgée qu'elle, ce sera quelqu'un comme toi. Plutôt flatteur, non ?

— Pour toi ou pour moi ?

— Bah, pour toi ! En ce qui me concerne, ce serait plutôt menaçant. Elle m'a d'ailleurs rassurée sur ses chastes intentions à ton égard. Elle ne doute pas de son charme, celle-là ! Putain, elle va faire des ravages, si elle ne rajuste pas son tir au plus vite !

— Et ça, c'est ton job, Ev.

— Je ne saisis pas, là...

— Évelyne se prend des airs de Don Juan devant toi, pour ne pas te décevoir. Avec moi, elle n'était pas aussi fantasque. Plutôt désarmée. Elle m'a posé des tas de questions sur le désir, sur mon expérience. J'ai l'impression que c'est à toi qu'elle aurait aimé les poser... Elle a besoin d'une confidente, Ev, d'une grande sœur, pas d'une idole, tu comprends ?

— Ben, justement, je lui ai proposé de sortir en copines, de l'emmener dans des boîtes, qu'elle y rencontre des femmes qui ne se posent pas mille et une questions sur leur désir. Tu crois que c'est une solution ?

— Peut-être... Tu ferais mieux d'en parler à Philippe et Madeleine. L'idée de te savoir dans un bar, à flirter, ça me fout des crampes.

— Aïe, aïe, aïe !

Ev glisse les mains sur les cuisses d'Isabelle, remonte l'aine, parcourt son ventre, la regarde droit dans les yeux.

— Belle, qu'est-ce qu'il faut que je débloque, là, pour me faire pardonner mon indélicatesse ?

Isabelle lui murmure, en riant, qu'elle sait comment s'y prendre. Ev l'embrasse en la traitant d'intrigante. Sa bouche gourmande se détache un moment, chuchote qu'elle veut partir demain, plus tôt que prévu. Isabelle dit que ça lui est égal « ... pourvu que tu me ramènes avec toi. » Ev rit en la traitant d'idiote.

La soie de son corps sur le sien, un havre. Ev lui fait l'amour avec tendresse, en la faisant languir et venir sans s'arrêter, elle la vide et la comble sans se presser. Isabelle s'endort, le nez dans son sous-bois auquel se mêlent, maintenant, des odeurs maritimes.



— Qui est cette Caroline ?

Elle a posé la question du bout des lèvres. Un ange passe à tire d'ailes, un Séraphin avare de confidences. Ev retire son bras qui l'enroulait si tendrement. Sujet tabou, Isabelle l'a pressenti dès qu'Évelyne a prononcé ce prénom, à Honfleur, samedi matin. Ev a cessé de battre les œufs, s'est retournée, a longuement dévisagé Évelyne qui, elle, a lancé un SOS vers Madeleine qui, à son tour, a levé des yeux inquiets vers Ev. Un 180 degrés en silence, un zoom au ralenti, une égratignure dans l'air. Les mots exacts d'Évelyne lui ont échappé. Elle n'a pas porté attention, la phrase lui a semblé anodine : « Une fille du genre de Caroline. » Évelyne parlait d'une camarade de lycée qui séduit les garçons, les excite, se refuse, leur laisse croire qu'un autre, plus habile, a obtenu ses faveurs, s'amuse de leur déconfiture et se surprend pourtant que certains l'aient rudoyée. L'allusion lui a paru insignifiante. Ev, à ce prénom, a sursauté. Son long dos durci, les épaules écharries, les muscles bandés, ses yeux ont viré au violet, une lionne prête à se payer une antilope. Isabelle a cru qu'elle agresserait Évelyne, elle guettait l'insulte, le sarcasme, le coup de griffe. Madeleine a murmuré :

— Du calme, Ev chérie !

Évelyne a enchaîné :

— Ben quoi, la comparaison saute aux yeux !

Ev a ponctué, la voix cassante :

— Trouve autre chose, tu veux ?

Évelyne a ouvert la bouche pour répliquer, Madeleine l'a freinée : « Évelyne... », très doucement. Évelyne s'est tue, Ev a rebattu les œufs et Isabelle, depuis ce moment, se demande qui est cette Caroline.

Elle a tâté le terrain auprès de Madeleine.

— Ev vous en parlera si elle le veut bien, n'est-ce pas ?

La médecine lui a servi. S'en tenir à son bon vieux principe de la transparence, ne jamais donner dans les facéties de l'espionnage et les quiproquos de l'enquête par intérim. La nuit dernière, elle a bien failli glisser sur Caroline. La contre-attaque eût été percutante, Ev coincée entre les reproches qu'elle lui adressait et sa curiosité inusitée. Quand l'esprit galope, les chevaux restent à l'écurie. À leur retour, Ev était enjouée, détendue, séductrice et séduisante. Isabelle était gaie, séduite, consentante à la limite de l'inconvenance. Ce fut bref, désordonné, l'extase quasi simultanée. Elle a cru le moment propice pour remettre Caroline au programme. Ev s'abandonne plus aisément à l'horizontale qu'à la verticale. Ses meilleurs moments de complicité avec Ev, elle les a goûtés après l'amour quand Ev, reconnaissante et tendre, se prête de bonne grâce à sa manie de l'introspection, qu'elle appelle « les caprices de madame Docteur ».

Elle a sous-estimé le blockhaus de la belle Anckert. Ev la transperce de son éclair violet, ses accents de mezzo grugent les syllabes. « Caroline ? Une fille parmi tant d'autres ! » Le ton rude l'écorche et l'image la soufflette, en pensant qu'un jour Ev parlera d'elle avec la même désinvolture. Isabelle s'accroche.

— Tu ne veux pas m'en parler ?

La question est posée avec précaution, la réplique est cinglante, sans appel.

— Non, je ne veux pas en parler !

Ev saute du lit brusquement, enfile son peignoir et se retire dans la salle de bain. Les flacons se font bousculer, l'eau gicle dans la baignoire, un tiroir claque, un capuchon de plastique rebondit sur les carreaux, se fait rattraper entre deux sauts et emboucher d'un coup sec, un pied brouillon brasse l'eau, un « putain de merde » roule dans l'air, un robinet grince, siffle, souffle et crache, une trombe rugit en sifflant. Isabelle perçoit des clapotis impatients, le robinet se fait clouer le bec et puis, plus rien, seulement un long soupir qui plane jusqu'au lit.

— Avoue que tu es difficile à suivre, Ev. Tu me reproches mon manque de curiosité et là, maintenant que j'ose te questionner, tu te fâches.

Elle s'est mise en frais de l'apaiser, a préparé biscottes, fromages et pâté d'oie, servi deux bières belges, très brunes comme Ev les préfère, un plateau de service digne du grand hôtel.

Défroissée, Ev a ri en la voyant surgir dans la salle de bain, nue comme un ver, le plateau débordant à bout de bras, une serviette blanche suspendue au poignet gauche. Sa plaidoirie a fini de l'amadouer. Les fontaines s'entrouvrent, la voix chantonne.

— Allez, viens là que je te savonne...

Le plateau posé sur un tabouret au côté de la baignoire, Isabelle a plongé dans ses bras pleins de mousse.

— Ça te met en colère de parler de Caroline ? revient-elle à la charge.

— Je ne suis pas en colère, Isa... Enfin, pas contre toi.

— Aïe ! Tu frottes trop fort, tu m'arraches le dos !

— Navrée, Darling !

Ev l'embrasse sur la nuque, lui flatte l'échine du plat de la main, une caresse après le gant de crin.

— Tu vois ? Tu te mets en furie dès qu'on prononce le nom de Caroline.

— Bon, ça va... Là, c'est mieux ? s'impatiente Ev.

— Han, han... Ce serait encore mieux si tu m'en parlais, au lieu de tout fracasser.

— Tête de mule !

— Pourquoi tu ne veux pas en parler, Ev ?

— Putain, c'est du harcèlement ! Je ne crois pas nécessaire de te dévider le récit de mes exploits.

— Oh, Ev, je t'en prie... Il y a plus, beaucoup plus.

— Tu m'énerves à la fin ! Oui, il y a beaucoup plus et ce n'est pas glorieux et je n'ai aucune envie de te raconter. Alors, cesse de me faire chier !

Inutile d'insister, la lionne frétille sur le gril.

— Bon, d'accord. Je te raconte quelque chose, tu veux ?

Isabelle se cale dans ses bras, le dos allongé sur son ventre, la tête contre la sienne. Ev l'embrasse sur l'oreille.

— C'était le dimanche où tu m'as giflée et...

— Ça commence bien, tiens ! grogne encore Ev.

— Ev, si tu m'interromps tout le...

— Bon, ça va, ça va, je t'écoute.

— Merci... J'étais dans la voiture avec Philippe, qui m'amenait à sa clinique. J'avais honte. Pas que tu m'aies frappé ni de la situation stupide dans laquelle je me retrouvais, en auto avec un étranger qui allait me rafistoler, non. J'avais honte pour un détail sordide : les cubes de glace sur ma lèvre enflée. Je ne pouvais pas m'empêcher de m'imaginer à la radio ou, pire, à la télé, avec mes cubes de glace, en train d'expliquer ce qu'est la violence conjugale, comment l'éviter, mieux, comment la contrôler.

Sa main posée sur son sein ne bouge plus, Ev l'écoute religieusement. La voix d'Isabelle glisse dans la pièce d'eau, fluide et grave. Elle pose des silences entre les phrases, Ev écoute. Elle peut se raconter sans crainte, paisiblement, prendre le temps de trouver le mot juste, Ev la reçoit cinq sur cinq.

— J'avais honte pour moi, j'avais honte pour la psychologue, l'experte si sûre d'elle qui dit aux autres quoi faire et qui n'est pas foutue d'éviter une claque sur la gueule. Je me trouvais ridicule de m'être si facilement crue au-dessus de la mêlée, tu vois ?

— Hmm, hmm..., acquiesce Ev.

— Intouchable, comme une papesse, infaillible. J'avais honte d'avoir affiché autant d'assurance et d'invulnérabilité dans un domaine de la vie bourré d'imprévus, où je suis aussi faillible que n'importe qui... Ça te fait rire ?

— Belle, tu es impayable ! Quel doigté ! Je t'adore. Viens là...

Sa main sur sa joue tire sa bouche vers la sienne. Un long baiser amoureux, enveloppant, qui la fouille jusqu'à l'âme, comme elle les

aime, et Ev le sait.

— Dis donc, madame Docteur, tu cuisines tes patients de cette façon ?

— Mmmm... non, c'est une exclusivité. Jamais de contacts physiques avec ma clientèle. Question d'éthique professionnelle, madame Anckert.

Son rire chatouille son tympan, coule sur sa nuque, dégouline entre ses omoplates, la lionne ronronne.

— Tu te paies ma gueule, de surcroît ! Et tu t'imagines que je te ferai des confidences, là ?

Ev hésite, se renfrogne dans l'ironie.

— J'aimerais bien, oui...

Isabelle enfonce la porte délicatement.

— Tu ne lâches jamais le morceau, hein ? Allez, sors d'ici, je te rejoins dans cinq minutes... Isa, sois gentille de nous resservir une bière fraîche, celle-ci goûte l'écurie.

Ev ne cesse pas de l'étonner. Isabelle a cru qu'elle remettrait ses confidences aux calendes grecques et la voilà qui s'installe à ses côtés, sur le divan de cuir, cintrée dans son kimono de soie noire, une flûte de bière à la main.

— Qui t'a parlé de Caroline ?

— Évelyne, samedi, y a fait allusion. J'ai compris qu'il s'agit d'une de tes anciennes flammes et qu'il s'est passé quelque chose de très particulier avec elle.

— Han, han... Pour flamber, alors là, ça flambait, en effet !

— Il y a longtemps ?

— Trois, non, quatre ans... Une fille que j'avais levée dans une boîte de la Rive gauche. Une fille superbe. Elle t'aurait plu, tiens ! J'ai d'abord cru à une aventure pas compliquée, qui se limite à la baise. Mal m'en prit ! Elle flirtait avec tout ce qui bougeait, sans distinction, les hommes comme les femmes. Une sale petite garce !

Ev s'empare d'une biscotte, y mord du bout des dents, avale une gorgée de bière. Son lac lilas mi-clos, la tête penchée, elle joue avec sa flûte, passe le pouce sur la paroi embuée, de haut en bas, en fait le tour. Elle lève finalement les yeux vers Isabelle, sa flûte miroite dans la lumière d'après-midi. Le basson dans sa voix laisse des trous dans l'air.

— Bon, je n'étais pas une enfant de chœur, loin de là, mais je m'en suis toujours tenue à un minimum de discrétion et de décorum. Enfin, je te passe les détails, j'en étais éprise suffisamment pour lui être d'une fidélité exemplaire. Et elle m'assurait de la réciprocité. Ce qui ne l'empêchait nullement, remarque, de mener ses petits flirts, ouvertement, en ma présence. Une manie qui, au début, m'a amusée. Elle cherchait à exciter ma jalousie et je trouvais cela charmant.

— Qu'est-ce qui te charmait ? Ça t'excitait de la voir faire ? s'enquiert Isabelle, de plus en plus fascinée par cette histoire.

— Oh, il y avait bien un peu de ça, oui, de l'excitation. J'étais tellement sûre de moi. Trop. Tu vois, je lui trouvais un culot peu commun et fort séduisant d'ailleurs. Cette fille, tout juste sortie de l'adolescence, d'à peine dix-huit ans, cette fille inexpérimentée et qui me narguait, moi, la cavaleuse aguerrie qui avait le double de son âge et une fiche assez bien remplie, merci ! Elle se donnait un mal fou pour allumer ma jalousie... Si tu l'avais vue minauder, une chatte en chaleur !

— Et ça ne te paraissait pas un peu bizarre ? Ça devait bien t'agacer, non ?

— Pas au début, Isa, non, pas au début. Ça m'amusait. Mon orgueil d'Amazone, sans doute ! C'est ce que Philippe croyait, en tout cas. Il n'avait pas tort. Je me disais qu'elle pouvait bien s'émoustiller un peu, si cela la rassurait sur ses charmes, pourquoi pas ? Moi, ça ne me privait de rien. Dès que je lui mettais la patte dessus, elle croulait littéralement. Oh, Isa, je te choque, là ?

Elle fait signe que non. Je croule moi aussi dès que tu me touches, pense Isabelle. Rassurée, Ev reprend.

— Et puis, ses tentatives de séduction n'allaient jamais bien loin. Quelques regards langoureux, de légers mouvements de hanche ou de bassin, parfois un geste osé, une main qui s'égarait dans le dos d'une dame ou sur la poitrine d'un homme, rien de vraiment sérieux, tu vois ?

Oui, je vois, se dit Isabelle, rien de grave, un jeu. Pourtant, si tu me faisais ça, Ev, si tu t’amusais à flirter devant moi, je te quitterais sur-le-champ. Je n’ai rien de l’Amazone, conclut-elle. Ev boit lentement, déguste une bouchée de pâté, regarde Isabelle en silence, enchaîne du bout des lèvres.

— Mais cela créait un malaise, un trouble qui a fini par m’agacer. Nos sorties se sont peu à peu transformées en batailles rangées. Je surveillais ses faits et gestes, elle guettait mes sourcillements, qu’elle prenait, bien entendu, pour de la jalousie.

— Tu n’étais pas jalouse ? Jamais ? s’étonne Isabelle.

— Non, je ne crois pas...

Ev hésite, son sourire moqueur se dessine.

— Je ne suis pas aussi macho que tu le crois, Darling ! D’ailleurs, son jeu était trop évident pour que je m’y empêtre. Elle a pourtant fini par me mettre en furie. La garce, elle foutait le bordel partout ! Tu vois ça d’ici. La bonne femme ou le type, peu importe, se sentaient nécessairement coincés. À leurs yeux, j’étais soit complice, soit victime. Dans un cas comme dans l’autre, ma présence les gênait. J’avais beau lui dire sur tous les tons d’arrêter son cirque, qu’avec moi, ça ne prenait pas, rien à faire ! Elle tentait toujours de me rendre jalouse. C’est cela qui a eu raison de ma patience. Pas ma jalousie, Isa, sa manie de me vouloir jalouse. Tu saisis ?

— Hmm, hmm... Comme si seule une bonne scène de jalousie avait pu la rassurer sur tes sentiments à son égard.

— Voilà... Vous avez tout compris, madame Docteur !

Isabelle ignore le sarcasme léger, mais pointu, lui donne le temps d’avalier sa bouchée, prend une gorgée, le plus délicat est à venir. Elle la relance en douceur.

— Et, naturellement, il y a eu des scènes.

— In-fer-na-les ! Si je restais de bois, elle en remettait, putassait à l’emporte-pièce jusqu’à ce que j’explose. Et je devenais de plus en plus violente. Elle, de plus en plus garce et pute en société, mais toute chatte, tout miel, empressée à souhait dans l’intimité... J’ai cru devenir folle, tu sais.

— Et tu ne l’as pas quittée ?

— Oh, dix, vingt fois ! Je n'ai pas compté les ruptures. Je la foutais à la porte, elle rappliquait repentante, dans un état lamentable, promettait de ne plus recommencer et l'enfer reprenait de plus belle. Bon, je sais ce que tu penses. C'est une histoire malsaine, j'aurais dû la larguer une fois pour toutes. Mado et Phil m'en suppliaient. Mado, surtout, qui me voyait m'embourber, qui craignait pour Caroline, qu'elle aurait pourtant volontiers battue, je crois.

— Mais tu l'avais dans la peau.

Ev la regarde, ahurie, échappe un bah ! puis éclate de rire.

— Dis donc, on ne peut vraiment rien te cacher, hein ?

— Tu as pourtant fini par rompre, non ?

— Évidemment... Après deux ans. Les derniers mois, je t'avoue, j'ai perdu la carte plus d'une fois. Pas une semaine sans que je lui foute une paire de claques. Ce dont elle se servait, ensuite, pour justifier ses infidélités.

— Quoi, elle a fini par te tromper pour de bon ?

— Bien sûr ! La seule manœuvre qu'elle n'avait pas tentée, il fallait bien qu'elle en arrive là !

— C'est ça qui t'a décidée à la laisser ?

— Penses-tu, j'étais trop entêtée ! Je lui ai donné tout le lest qu'elle voulait prendre et me tapais quelques fredaines par-ci par-là, question de ne pas être en rade. Rien à faire, les scènes continuaient. Et quelles scènes ! Du vaudeville exécrable ! Je ne l'aimais pas sincèrement, puisque je n'étais pas jalouse. J'explosais, elle me reprochait de vouloir l'étouffer. Je la suppliais d'arrêter son petit jeu, je la menaçais de lui flanquer la raclée de sa vie, elle minaudait : je n'y peux rien, c'est plus fort que moi, je n'aime que toi... Tu vois le cinéma. Et ça se calmait. Une, deux, parfois trois semaines. Elle devenait convenable, je cessais mes violences, je lui prouvais mes ardeurs, elle m'assurait des siennes. Et puis, vlan ! Ça reprenait comme avant.

— Mais comment ça s'est terminé, Ev ?

— Le jour où elle s'en est prise à Évelyne.

— Évelyne ? Saint-Sigmund, elle ne manquait pas de cran !

— Non, en effet, mais là, ce fut de trop ! La main sur sa nuque à table, sur sa hanche en passant au salon, puis dans ses cheveux... Évelyne, innocente comme on l'est à treize, quatorze ans, n'y voyait que de l'affection. Peut-être autre chose, je n'en sais foutre rien, mais là, putain de merde, quand Caroline a glissé la main sur la fesse de la petite, j'ai eu envie de la tuer ! Il s'en est fallu de peu. Si Philippe ne m'avait pas maîtrisée...

Isabelle retrouve la rage d'Ev, celle d'hier matin à Honfleur, celle de ce matin quand elle a abordé le sujet. Ev transpire de rage. Une trombe de colère gronde dans sa voix, glace ses yeux, suinte de chaque pore de sa peau, Ev se pétrifie, un iceberg de rage douloureuse.

— Ev, ça se passait chez Philippe et Madeleine ? murmure Isabelle, émue de voir Ev dans cet état qui l'avait paralysée, il y a deux mois. Un siècle, pense-t-elle aussitôt.

— Non, non... Ici, à Paris... Putain de merde !

Sa voix n'est plus qu'un grondement lointain. Ev avale une gorgée de bière en fixant sa flûte, qu'elle penche jusqu'à ce que le filet de mousse en effleure le bord et, d'une rotation adroite du poignet la bière tourne, vient lécher le verre, un carrousel triste.

— Ev, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oh, je te laisse imaginer. L'ambulance, Philippe qui donne les premiers soins, Évelyne en pleurs qui se croit responsable, Madeleine en furie qui me refille une paire de gifles magistrales et les gendarmes, par-dessus le marché, qui s'amènent à l'appel des brancardiers. Le drame, quoi !

— Et... Caroline ?

— Défigurée... Cela m'a coûté une fortune en spécialistes, cliniques privées, chirurgies... Et les conseils juridiques, tout le bordel, quoi ! Elle s'est contentée d'un arrangement, fort appréciable d'ailleurs. Le moins que je pouvais faire.

— Tu l'as revue ?

— Non. Enfin, si ! À l'hôpital, une fois, peu de temps après... Je l'avais grièvement amochée, tu sais. Le nez, la mâchoire fracassée, des dents cassées, deux côtes enfoncées, j'aurais pu la tuer. Putain de merde !

Une roche coule à pic au creux de son estomac, Isabelle ne veut plus rien entendre. Tim avait raison de s'inquiéter... Elle ne peut pas se renier à ce point. Elle voudrait n'avoir jamais fouillé si loin.

— Bah, où es-tu rendue, là, Darling ?

Sa voix fait des douceurs dans l'air, sa voix qui s'amuse à jeter des frissons sur l'eau, sa voix qu'elle aime, son beau visage qu'elle aime. Ev sourit d'un long sourire mélancolique et son pied sur sa cuisse la caresse et la cherche.

— Tu n'aimes pas ce que tu viens d'entendre, n'est-ce pas ? la relance Ev, de sa voix de basson.

— C'est une histoire sordide. Mais j'ai peur, Ev. J'ai peur de découvrir que tu te complais dans la violence.

— Quoi, c'est ce que tu crois, que je me complais dans la violence ?

— Je n'en sais rien !

— Si c'est une interprétation de psy à la con que tu veux me refiler, tu te l'enfiles où je pense !

— Toi, tu trouves que tu as eu raison de la battre ?

— Non, bien sûr que non ! J'ai eu tort. J'ai complètement perdu la tête.

— Non, Ev, je ne peux pas avaler ça. Tu savais parfaitement ce que tu faisais. Si tu avais voulu la tuer, tu aurais frappé ailleurs que sur sa superbe petite gueule qui te narguait pendant que sa main tripotait la fesse d'Évelyne.

— Bon sang, on croirait que tu y étais !

— Déformation professionnelle de psy à la con !

— Ho, la, la... on va me la rappeler, celle-là !

Elle a sa cascade de mezzo pendant qu'elle se penche pour saisir une pointe de jarlsberg. Sa bouche envoie un baiser à Isabelle avant de mordre dans le fromage et l'échancrure de son kimono lui offre, en plongée, le temps de l'aller-retour, la rondeur de ses seins.

Elle a la grâce voluptueuse de la geisha et l'indomptable fierté du samouraï. Et Caroline, songe Isabelle, exerçait sur elle un pouvoir peu

commun, dégageait un irrésistible attrait pour que cette femme passionnée de la vie et capable des plus douces tendresses se laisse sombrer dans la folie aveugle et stérile du kamikaze.

— Tu n’as pas perdu le contrôle avec Caroline... C’est trop facile de penser ça. Tu as déjà menacé de me foutre une raclée et tu t’es retenue.

— Mais putain, ça n’a rien à voir ! Mado m’a déjà servi de ce plat et je le lui ai retourné vite fait.

— Sapristi, Ev, si je m’étais défendue, tu m’aurais démolie !

— Non ! Non, je ne t’aurais pas touchée. Tu restais là, terrifiée devant moi. Bon sang, j’ai eu peur, Isa, peur de moi.

Sa voix n’est plus qu’un filet tendu entre elles.

— Je ne t’aurais pas touchée, Isa, pas plus que je n’ai répliqué à la claquette que tu m’as fourrée dans l’auto. Et Dieu sait que tu ne l’aurais pas volé, nous aurions pu nous tuer sous ce camion !

Ev la regarde intensément, hésite, plonge à nouveau.

— Belle, il faut me croire... Il faudrait que je te déteste comme je l’ai détestée, elle... À l’hôpital, quand je l’ai revue sous ses bandages, la gueule déformée, elle souriait, Isa, elle me souriait. De satisfaction. Un petit sourire mauvais... Ses yeux me narguaient encore, elle avait gagné, elle m’avait eue. J’ai eu la fantaisie de l’étrangler, j’ai senti toute la haine au bout de mes doigts, mes mains se sont mises à trembler. Je suis sortie sans lui avoir dit un mot, je suis sortie presque en courant, avant de la tuer... Je ne me souviens pas avoir haï, avant elle. Pour battre quelqu’un, tu vois, il faut d’abord haïr... Je n’aurais pas pu te frapper encore.

Ev n’ajoute rien, reprend son verre, fait cul sec, le remet sur la table et braque son lac lilas sur Isabelle. Elle attend sa réaction, un pardon, un aveu, un mot qui la rassure.

— Je te crois, Ev...

— Tu ne m’aimes plus.

— Ev... Oh, je t’en prie, je ne veux pas qu’on se fasse mal !

— Je ne te veux que du bien... Tu le sais ?

Isabelle hoche la tête. Le basson chuinte, trace des ronds dans l'eau.

— Belle, je te fais peur... hmm ? C'est pour cela que tu repars ?

Isabelle fait signe que non, hausse les épaules, désarmée.

— Je t'aime, Ev, je suis bien avec toi. Tu sais que je ne peux pas rester...

Ev soupire, se mord la lèvre, appuie sa tête au dossier et ferme les yeux. Isabelle attend en silence qu'elle lui revienne. Une bataille se joue, les dragons de la lionne mènent un train d'enfer, ils veulent de la colère, du tonnerre et du bruit. Ev serre les mâchoires, expire, se mord la lèvre, les diabolins filent devant ses yeux lilas qu'elle rouvre lentement, en tournant la tête vers Isabelle.

— Je sais que ta vie est là-bas. Je le sais, Isa, et ça me met K.O., tu comprends ?

Elle fait signe que oui, elle comprend, ça la tue elle aussi. Isabelle retire son peignoir, lentement. Prends-moi, Ev, viens me cueillir aussi loin que tu le veux. C'est tout ce que j'ai à t'offrir, le bonheur que tu vas lire sur moi dès la première caresse. Le lac mauve coule sur elle, les fontaines frémissent. Ne m'en demande pas plus, Ev, je ne peux pas rester. Je sais, je sais, je sais... Sa bouche, ses mains, son corps sur celui d'Isabelle lui répètent : je sais, je sais, je sais.



Londres. Lundi, 24 juillet

My dearest Timothy,

Le groom a les dents en saillie, les oreilles en porte-à-faux, l'accent en trou de cul de poule et les manières exquises d'usage : nous sommes au Wale's où Ev nous a installées pour deux jours. Une suite somptueuse, question de ne pas me dépayser du train de vie qu'elle me donne en partage depuis le premier soir. Dieu sait d'ailleurs par quel miracle elle a obtenu cette suite en saison touristique, à deux heures de préavis, de surcroît. Hier soir, cinq heures pile : nous allons à Londres. Ev dixit. Je demande : quand ? Tout de suite. Ev dixit. Je résiste : Ev, tu es morte de fatigue et moi aussi. Quelques téléphones, une douche en vitesse, à sept heures nous partions. Voilà. Du Ev tout craché. À une heure, nous dormions, enlacées dans un lit londonien.

Un détail savoureux : le groom se prénomme Timothy. Si ta mère l'avait aperçu, crois-tu qu'elle aurait choisi autre chose pour toi, un si joli petit poupon rose, aux oreilles délicates, sans dent et de sexe féminin, en plus ? Tu sais que je n'ai jamais passé la moindre remarque déplacée à ce sujet. Je te dois un minimum d'honnêteté. Timothée, même pour la onzième d'une famille de douze, fallait être culottée, non ? Ou loyaliste ? Ev dit que les Timothy courent tout le pays de Galles. Ce prénom serait aux British ce que Gustav est aux Teutons et Vladimir aux Soviétiques. Ta mère était-elle éprise de la famille royale ? Pose-lui donc la question, subtilement, quand tu la verras.

Ce mot de Londres sur pelure d'oignon au blason vieillissant de ce non moins vieillissant hôtel, tu le liras, je serai revenue depuis des jours, des semaines sûrement. Je ne sais trop à qui, de toi ou de moi, je destine ce souvenir. Des souvenirs, j'en amasse à en perdre, des palpables et des fugitifs, des conscients et des inconscients, un tas de souvenirs à te raconter et d'autres pour m'endormir. Ev, justement, dort en ce moment, pendant que je veille et t'écris. Chose rarissime ! Elle est claquée et refuse de l'admettre. Elle vit en double depuis mon installation chez elle, respecte ses obligations mondaines, maintient son rythme de travail ou peu s'en faut, malgré nos nuits écourtées, et pour le reste, me fait une cour enflammée

sans relâche. Théâtre, musées, cinéma, grands restaurants, voyages en douce, j'en cherche mon souffle. Et elle a dix ans de plus que moi ! C'est te dire l'énergie de cette femme (Sapristi, ma plume vient encore de transpercer ce fichu papier pelure ! Énergique toi-même, oui, oui, Tim, je t'entends d'ici.)

J'aurais aimé répondre illico à ta carte postale qui m'attendait à Paris. J'ai reconnu ton humour : la caricature bien tailladée plutôt que le jeu de mots tout rond. Bon, oui, je te le concède : le lac turquoise des Deux Montagnes, vu de la plage dorée d'Oka, vaut bien tous mes lacs mauves, mes gorges de Baux et ma tête entre deux monts ! Mon romantisme en a été ébranlé, je finis par te le dire : je suis vexée !

À part ça, veux-tu bien me dire ce que tu manigançais sur le lac des Deux-Montagnes ? J'ai compris que tu y pratiquais la planche à voile ? Ai-je bien lu ? Gilles n'a pas pu t'entraîner jusque-là ? Je te savais profondément amoureuse de Gilles. De là à le suivre dans ses actes d'héroïsme... Tu es sûre de n'être pas plus passionnée que tu veuilles bien me l'avouer ? Je nage en plein suspense, moi. Comment t'a-t-il convaincue ? Que t'a-t-il promis ? Ou pire, de quoi t'a-t-il menacée en cas de refus ? J'en ai rêvé, tiens, un cauchemar. Tu voguais sur un lac paisible et doux, poussée par une brise timide, les jambes flageolant tendrement sur ta planche blanc et bleu. Soudain, le vent lève, la bourrasque rugit, tu ne vogues plus, tu flies, le diable est aux vaches qui paissaient dans les prés, à l'orée des grands pins qui ombragent la grève. Et ta tuque – oui, oui, la rose avec des pompons, je t'assure – et ta tuque s'envole, virevolte dans la tempête, Gilles la rattrape — non, j'ignore où il était tout ce temps, mais enfin, le voilà-t'y pas qui se pointe déguisé en Ivanhoé, je t'assure – Gilles la renifle, suit ta piste au pif, te rejoint sur son esquif ailé, tu es sauvée des eaux. Me suis réveillée trempée. Pourtant, Ev dormait bien sage à mes côtés. Je t'assure. Une vision cauchemardesque.

Je m'abaisserais volontiers à te supplier de me télégraphier sur-le-champ quelques explications prosaïques, comme tu en as le secret. Comme j'y serai bientôt, je me contente de me ronger les sangs, espérant que tu ne te noies pas avant mon retour. Gilles ne m'expliquerait jamais, lui. Il est convaincu qu'il s'agit d'un sport. Je maintiens que ça relève du suicide. Et collectif, dans votre cas. La folie à deux, ça te dit quelque chose ?

Ici, elle se poursuit. La passion brûle encore. Par les deux bouts. L'extase et la douleur. Ev est manifestement troublée par mon départ qui se rapproche de jour en jour. Tiens, par exemple. Elle a décidé que, sitôt sorties d'ici, elle m'emmène choisir des lainages. Il fait 26° au cœur de Londres présentement. J'ai regimbé. Elle, du tac au tac : « Et pourquoi pas ? Tu tiens tellement à me caser dans tes tiroirs d'été ? » J'en suis restée muette, un instant, ai dégluti, puis marmonné : « Touché ! » Mes yeux se sont remplis à ras bord, Ev a baissé les siens, réaction inusitée chez l'Amazone, les a relevés sur moi, s'est reprise aussitôt, modelant ses arpeges de mezzo :

« Darling, je me garde le privilège de te donner des chaleurs l'hiver prochain, sous tes shetlands. » Privilège dont elle s'est, bien entendu, prévalu sur-le-champ.

Et voilà pour sa rancune, comme tu vois, élégante et discrète, tout compte fait. Je devrais me féliciter de savoir cette chasserresse tant tenir à me mettre le grappin dessus. Ce n'est pas le cas. Comme stratège j'ai vu pire, mais je n'ai ni l'opportunisme ni la dureté d'une femme fatale. J'ai mal de lui faire mal. Et j'ai mal, tout court. Il aurait fallu que rien de tout cela ne s'enclenche. Ou que ça s'éteigne aussitôt allumé. Mais ça flambe et ça flambe... Et j'ai les bleus blancs rouges.

Tim, le sax résonne encore dans mes os. Un souvenir éternel, une échancrure jusqu'à l'âme. Nous avons marché, Ev et moi enlacées, dans ce parc que Prévert a gravé noir sur blanc le temps d'un baiser. Nous rêvassions, heureuses d'être en vie, parlions un peu, regarde cet arbre comme il est beau, nous taisions beaucoup, j'aime ta main sur ma hanche, il était quatre heures dix, nous cherchions un café. En quittant le parc Montsouris, rue Braque, d'une façade ombragée par un marronnier, soudain, la magie. Quelqu'un jouait du saxophone, là, près de nous. Une bouche invisible jetait des phrases de musique par les fenêtres. Le son ronflait, puissant, soufflait l'air alentour, nous happait, Ev et moi, nous figeait, étourdies, momifiées. De l'autre côté de la rue étroite, des doigts pétrissaient les notes, tantôt les palpaient, les moulait, les creusaient, langoureuses et craintives, tantôt les empoignaient, les secouaient, perlées et ondoyantes, les gonflaient jusqu'à nous, un long râle mélodieux, une portion d'éternité qui donnait soif et faim. Puis les mots s'accrochaient peu à peu, une chanson prenait forme. Cet arpège, ce crescendo, je cherchais un repère, Aragon me venait, je murmurai son nom en me tournant vers Ev. Elle avait disparu. Le vide me noua, un sol infini se lamenta dans mon dos, Ev me tira par la main. Elle s'était accroupie sur le bord du trottoir, les genoux repliés sous le menton, comme une enfant malade qui ne peut plus marcher. Sa main m'appelait vers elle, ses yeux quêtaient mon corps, je l'ai rejointe, me suis assise tout contre elle, face à la musique. Le sax griffonna quelques mots, s'enroua et se tut. Un pigeon, jusque-là pétrifié au pied du marronnier, froufrouta bruyamment au-dessus de nos têtes. Sur l'instant, j'ai maudit cet oiseau de briser la magie. Ev glissa tout bas : « Belle, tu as reconnu ? Moi qui frémissais toujours... » Sa voix cherchait la musique. Les doigts dans la pénombre, derrière le marronnier, retournèrent un feuillet, quelqu'un racla sa gorge et le sax coula dans l'air à nouveau, sans bavure, la chanson que je reconnus finalement. Enfouie dans son cou, la voix d'Ev sur ma peau égrena un couplet. « Moi qui frémissais toujours, je ne sais de quelle colère, deux bras ont suffi pour faire à ma vie un grand collier d'air... » La chanson continuait, j'ai fredonné, le cœur coincé. « Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que la mort vienne... » Seuls ces quelques mots chantaient, le reste se noya. Ev

se taisait, je pleurais en silence, le sax s'éteignait. Nous sommes restées là, soudées, immobiles. Un cliquetis métallique, des feuilles que l'on range, des pas qui craquent dans le noir et nous avons compris, la musique s'en allait, elle ne reviendrait plus. Nous n'avons plus parlé, sommes rentrées à pied, muettes et lourdes, accrochées l'une à l'autre. Ce soir-là, nous avons fait l'amour comme on proclame la fin du monde, incroyables. Et l'amour sans la foi, c'est la guerre sans drapeaux.

Voilà où nous en sommes. Nous emmagasinons une kyrielle de souvenirs, tous aussi romantiques les uns que les autres, avec l'air de croire qu'ils nous épargneront la douleur et le deuil. Nous ne sommes dupes ni l'une ni l'autre, mais réservées, malgré tout, dans le chagrin. Nous sommes finalement deux femmes très civilisées. Grand bien nous fasse, nous pourrions nous déchirer. Nous saurions parfaitement nous déchirer. Je ne vois pas comment nous pourrions nous sortir plus élégamment de cette liaison passionnée. Tu me vois m'installer à Paris, à vivre d'amour et de l'argent de la belle Ev Anckert ? Même la passion se défilerait, son quotidien de femme d'affaires reprenant droit de cité, nécessairement. Et il est chargé, je te prie de me croire. Pas étonnant qu'elle ne s'accorde habituellement que de légères histoires de cul vite terminées. J'arrête ici, Ev remue, ça y est, elle se lève, je suis à elle à partir de maintenant.

À toi, très bientôt, avec mon amitié,

Isabelle



— Mais qu'est-ce que ça peut bien te foutre de me laisser à la Fnac, puis que j'aie te rejoindre ensuite ? Il faut vraiment que tu décides de tout, hein, tout le temps ! De la destination et, en plus, du trajet. Tu veux contrôler ma respiration, aussi ?

Depuis deux jours Isabelle voit la vapeur monter, depuis deux jours qu'Ev la harponne de ses sarcasmes. Plus la date de son départ approche et plus Ev sent le besoin de démarquer son emprise par des intimités lancées à la volée ou des décisions arbitraires ou des susceptibilités imprévisibles. Isabelle se plie de si mauvaise grâce que sa soumission apparente, au lieu d'apaiser la colère d'Ev, l'amplifie davantage. Là, elle n'en peut plus, il suffisait d'une peccadille pour qu'explose enfin la marmite. Elle a hurlé, hors d'elle, écoeurée de ce cirque. Ev pousse brusquement le bouton d'arrêt de l'ascenseur, qui se coince entre deux étages.

— Et si je décide de te sauter, là, tu te mets à poil ?

Sa voix est dangereusement coupante et ironique. Isabelle se demande si elle est sérieuse, assez pour passer à l'acte, ou si elle essaie seulement de l'intimider, d'avoir le dernier mot. Elle n'a pas le temps de se forger l'ombre d'une opinion sur la crédibilité de la menace, qu'Ev l'empoigne par la taille et la projette dos au mur. Elle l'y tient, les doigts fermement repliés, des serres, sur ses hanches, son bassin collé au sien. Isabelle sent toute sa force musculaire, toute la masse puissante de son corps athlétique, toute sa rage, surtout, sur le point de tempêter. Elle fait oui de la tête, estomaquée, un hochement à peine perceptible, pour gagner quelques secondes. Ev pose ses lèvres sur les siennes, Isabelle a un mouvement de recul, Ev pousse rudement son bassin contre ses hanches. Isabelle se laisse docilement embrasser, tente de l'amadouer sans l'inciter à aller plus loin, sa tête cherche une issue, son corps perd le nord. Tu sais que je ne te résisterai pas, Ev, ne me demande pas ça ! Sa langue, ses lèvres, ses bras qu'elle enroule autour de son cou, tout son corps lui cède, ne va pas plus loin, Ev ! Les serres l'enferment encore durement, quand sa bouche se détache.

— Ev... murmure-t-elle, la gorge nouée. Tu te fais du mal autant qu'à moi...

Isabelle voudrait ajouter qu'elle regrette de partir. Rien ne monte, que le goût de pleurer. La balle est dans son camp, finit-elle par se dire. Ev le sent, dénoue son emprise, se recule un peu.

— Drôlement futée...

Ev a trouvé une porte de sortie, Isabelle respire, ne répond rien. Elle a gagné le duel, se sent pourtant défaite. Un long silence, Isabelle patauge dans le lac qui pâlit peu à peu. Enfin, Ev actionne le bouton de l'ascenseur qui se remet en marche. Ev s'appuie tout près d'Isabelle, l'épaule au mur, à sa droite. Le couple du douzième entre dans l'ascenseur. Fébrile, Isabelle fouille son sac, ses verres n'y sont pas, elle les revoit sur la crédence, dans le vestibule. Ev l'observe attentivement. Isabelle se demande où elle en est. La dame du douzième lui sourit gentiment. Au bord des larmes, Isabelle esquisse un sourire, se met à pleurer. La porte s'ouvre, elle s'engouffre dans le garage, Ev la suit à deux pas.

Son épaule effleure la sienne, son odeur se frotte à elle, Ev glisse sa clé dans la portière, sa main lâche subitement le trousseau et se pose sous son menton qu'elle tire doucement vers elle.

— Isa, regarde-moi, là...

Le visage en larmes, épuisée, elle n'a pas le goût de se battre. Ev l'enveloppe, deux ailes immenses autour de ses épaules.

— Viens là...

Ev la serre contre elle, un torrent de tendresse. Le nez dans son cou parfumé, Isabelle pleure en silence. Ses longues mains lui caressent le dos.

— Chhhuut... Calme-toi, je t'en prie...

Sa main gauche frotte sa nuque, une tempête de je t'aime. Isabelle sanglote, sa peine n'a plus de mots, juste des eaux troubles qu'elle laisse dégourdir sans rien penser. Ev tanguet et la berce, sa voix oscille et tremble.

— Madeleine a raison... Quand j'ai mal, je deviens odieuse... Chhh... Doucement, Belle, calme-toi.

Ev ne dit plus rien, l'emmailote contre elle, Isabelle se calme peu à peu. En se dégageant, elle voit son lac tout embrouillé, des larmes glissent le long de son nez, elle ne les essuie pas, Ev pleure doucement sans se défendre. Puis elle mord sa lèvre en détournant la tête, qu'elle ramène très lentement.

— Je ne veux pas que tu partes...

Elle est belle, comme ça, les joues mouillées, une Amazone vulnérable.

— Ça me fait mal autant qu'à toi...

— Han, han...

Ev se mord la lèvre, détourne encore son beau visage, s'essuie les joues.

— Mais, putain de merde, ça me met en furie que tu partes !

Le lac mouillé qu'Ev tourne vers Isabelle a pourtant plein de tendresse pour son visage.

— Et je cumule les vacheries... Je te demande pardon, Isabelle, tu n'y es pour rien.

— Je sais, Ev... Tu as un mouchoir ?

Elle s'essuie les joues, se mouche pendant qu'Ev ouvre la portière. La gorge encore ficelée, Isabelle crachote, la voix enrouée.

— Tu devrais rappeler Philippe et l'accompagner au tennis, ce soir, comme prévu. Ça te ferait le plus grand bien de taper sur une balle, non ?

Ev rit en se mouchant.

— Et c'est une prescription, ça, madame Docteur ?

— Non, juste un conseil...

Isabelle se remet de cette scène. Avec Ev, les drames ne s'éternisent pas.

— Et tu m'accompagnes ?

— Non, non, je joue comme un pied, je vais vous faire perdre votre

temps. Et puis, je n'ai pas très envie de me faire battre quatre à zéro à tout bout de champ.

— Toujours mieux que de te faire violer dans un ascenseur, non ?

Elle a retrouvé son aplomb, constate Isabelle, abasourdie. Cette façon qu'Ev a de reconnaître sa violence, de nommer ses failles sans se disculper ni se blâmer, la découd.

À sa manière de contourner l'auto, de déverrouiller sa portière et de s'installer au volant à ses côtés, Isabelle sait que l'abcès est crevé.

— Tu as raison, Darling... Je vais rappeler Philippe. Tu ne changes pas d'avis ?

Isabelle fait non de la tête. Ev Anckert la magnifique est à nouveau dans ses souliers. Au moment de démarrer, elle s'enquiert :

— Isa, tu veux toujours que je te dépose à la Fnac, là ?

Isabelle répond oui, la remercie, Ev enchaîne d'un souffle :

— Ben, alors, tu m'embrasses maintenant, parce que je serai en double à la Fnac, hmm ?

Et c'est un long baiser, aussi tendre que passionné, du Ev Anckert tout cru, qu'Isabelle déguste les yeux fermés.

Ev embraye finalement, elles émergent du garage souterrain. Elle aime la regarder conduire. La main sur sa cuisse, sur sa joue et sur le volant, les yeux en avant, dans le rétroviseur et sur ses seins, Ev est partout à la fois, son énergie la renverse, ici autant que dans un lit.

— Je t'ai raconté cette fois où je me suis payé une fille ? lance Ev, d'une voix amusée.

— Quoi ? Une prostituée ?

— Han, han... Un vieux fantasme que je voulais régler. Je te scandalise ?

Non, Isabelle pouffe de rire.

— Une pute de luxe, tu vois, deux mille balles la nuit et quelques petits extra. Eh bien, il a fallu que je déballe cinq cents balles de surplus pour pouvoir l'embrasser ! Tout le reste, j'y avais droit, mais pas à ça. Tu t'imagines baiser une femme sans l'embrasser ?

— Elle embrassait bien, au moins, à ce prix-là ? demande Isabelle, en riant.

— Crois-tu ? De la guimauve... Rien d'excitant. Peut-être un mec s'en serait-il contenté, moi pas ! Au bout d'une heure, j'en ai eu ras le bol et je me suis rhabillée.

— Qu'est-ce qui se passe dans ce cas-là ? Tu te fais rembourser ?

— Darling, il n'y a pas d'assurances dans ce métier ! Et puis, je suis exigeante, mais jamais chiche.

— Ev, je vais t'accompagner, ce soir, au tennis. Si ton invitation tient toujours, bien sûr.

— Difficile à suivre, là. Je ne vois pas le rapport, tu m'expliques ?

— La guimauve, je crois. Je joue comme une guimauve, mais j'ai envie d'être avec toi.

Ev égrène un grand éclat de rire, comme elle n'en a pas entendu depuis deux jours.

— Je passe quand même te chercher à ton bureau, pour déjeuner ? s'enquiert Isabelle.

— Hmm, hmm...

Ev gare la voiture en double, Isabelle se penche vers elle pour l'embrasser.

— Isa, que tu fasses la guimauve sur un court, je m'en fous complètement et..., Ev effleure ses lèvres, pour ce qui est du reste, Darling, les guimauves peuvent se rhabiller !

Compliment qu'Ev ponctue d'un baiser rapide.

— Ev, embrasse-moi mieux que ça !

— Et le concert de klaxons, Darling, tu...

Isabelle ne l'a pas laissée finir sa phrase.



— Tu sais, Ev, je ne voulais pas t'aimer...

De sa voix la plus douce, Isabelle fouille son lac d'eau boréale.

— Je sais, Darling.

— Mais je me suis fait prendre.

— Hmm, hmm... je sais.

— J'ai horreur des séparations... Je suis quand même tombée amoureuse de toi, Ev Anckert.

Ev sourit. Elle est magnifique. La pierre et la soie mêlées, l'image lui revient.

— Mmmm... Ça me fait un velours d'entendre cela. C'est mon cadeau d'adieu ?

— Le seul que je puisse t'offrir, tu sais.

Le cadeau d'adieu d'Isabelle est déjà passé par la douane, emballé soigneusement, elle le retrouvera à Mirabel. En revenant de quelques courses, hier midi, la surprise : *Les lavandes* de Joyce, accroché à la place de *La femme au peignoir*. Un coup au cœur. La prairie lilas et mauve, les yeux d'Ev à perte de vue. Le chat blanc à l'avant-plan, la patte enjouée, relevée pour attraper un papillon. Les femmes derrière, splendides, et une enfant tenant un violon, toutes habillées de blanc, des musiciennes qui s'appêtent à jouer du Haendel ou du Schubert ou du Chopin peut-être. Une musique de chambre, elle n'entendrait rien d'autre qu'une musique de chambre légère et douce, assise au beau milieu de ce champ de lavande.

— Il est maintenant à toi, Darling.

— Ev, tu es complètement folle ! C'est magnifique... Je suis pourrie !

Elle ne sait qui des deux avait l'air la plus comblée.

— Mais comment as-tu su ? demande Isabelle.

— Ben, par Philippe ! Il tentait de raconter ton histoire, là, à la galerie... Une bonzesse dans une bonzerie. Mado se tenait les côtes et Phil en remettait, imitait ton accent. Ce pauvre Phil ! Bon sang, ce qu'on s'est marré !

Elles étaient crampées toutes les deux au milieu de son salon, à s'essuyer les yeux, puis le calme est redescendu, le désir est remonté et, devant son lac mauve, tout leur bestiaire y est passé.

L'éternité, c'est long, surtout vers la fin. Isabelle pense à la plaisanterie de Gilles. Une faribole, disait grand-mère Coache. On annonce son vol une deuxième fois. Le temps presse. Quand l'esprit galope, les mots restent à l'écurie.

— Ev, je ne t'écirai pas, tu comprends ?

— Hmm, hmm, je crois que si, Darling.

— Je ne veux pas d'une amitié avec toi et... et puis, je ne crois pas que le désir s'entretienne par correspondance.

Isabelle essaie de rire, Ev sourit, mais ses yeux ne s'allument pas. Ev tend le bras par-dessus la table, passe sa main droite très doucement sur sa joue.

— Je ne le crois pas non plus, finit-elle par dire. Ses yeux lilas agrippent Isabelle, longent sa gorge, fouillent son chemisier, remontent sur ses lèvres, « Belle... », et s'en retournent dans ses yeux. « J'ai été folle de toi. »

Isabelle n'a pas assez de ses cinq sens pour la graver en elle.

Ev a décrété :

— Je t'accompagne à l'aéroport.

Isabelle l'embrassait dans le cou, sa tête près de la sienne, ses fesses contre son sexe, tout son dos soudé à son ventre, à ses seins, emboîtées l'une dans l'autre, étendues plus qu'assises sur son divan de cuir émeraude « comme tes yeux » lui a-t-elle déjà dit. C'était chaud, c'était tendre et enveloppant, elle aimerait que ce soit le seul souvenir qu'il

lui reste de la magnifique Ev Anckert. Elle n'a pas voulu l'effacer quand Ev a murmuré :

— Promets-moi de ne pas pleurer...

Elle n'a rien répondu, elle ne pouvait pas promettre. Là, maintenant, elle le sait, elle n'aurait pas tenu sa promesse. Elles se lèvent de table d'un commun accord, sans que ni l'une ni l'autre n'aient murmuré le moindre son. C'est l'heure de son départ, ce mot tabou entre elles.

— Belle, tu vas me promettre une chose, non, deux !

— Quoi ? Mes deux mains, tu veux que je te les laisse !

Ev lui fait le cadeau de rire, la traite d'idiote, glisse la main dans son dos et la pose sur sa nuque. La pression de ses doigts la fait s'arrêter et se tourner pour regarder Ev.

— Dès qu'il sera publié, je veux que tu me fasses parvenir une copie de ton roman, dédicacée.

— Ev, je n'écirai jamais de roman, tu le sais bien.

Ev ne répond pas, esquisse le sourire lointain qui a séduit Isabelle il y a trois mois, chantonne un léger hmm hmm, amusée, sûre d'elle, son regard d'Amazone la consumant comme la première fois, sans gêne et sans pudeur.

— Et la seconde chose ? la relance Isabelle, pour rompre ce silence trop intime qui la prend à la gorge.

— Si tu repasses par Paris et que tu es libre, bien entendu, fais-moi la faveur de me téléphoner.

— Oh ! Pour dîner ou pour coucher ?

— Les deux, si tu es encore aussi gourmande !

Ev rit de la voir rosir, heureuse du désir qu'elle éveille de son indécence en public, s'approche, lui retire son sac, le dépose à ses pieds et l'embrasse, chastement d'abord, ses lèvres à peine entrouvertes, puis avec insistance. Isabelle s'abandonne, allonge les bras autour de son cou, se colle à ce corps qu'elle a aimé plus qu'aucun autre, elle se donne, prends-moi, et sans retenue se font l'amour une dernière fois, là, debout dans la foule, un baiser impudique qu'elles font durer jusqu'à ce qu'un fou rire les étouffe

toutes les deux. Isabelle l'enlace plus fort, l'embrasse dans le cou, encore ce parfum de sous-bois mouillé. Ev l'éloigne doucement, Isabelle aperçoit les larmes sur son beau visage, Ev découvre les siennes en même temps. Ses doigts pressent sa taille et se détachent d'elle, Ev saisit le sac d'Isabelle sans la quitter des yeux, le glisse sur son épaule, enfouit les mains dans ses poches, bourdonne dans les graves :

— Prends soin de toi, Belle.

Isabelle se retourne sans répondre, trois pas, et passe le guichet du départ définitif.

Voilà maintenant six ans. Elle a tenu sa promesse. Les deux, en fait. Les Éditions Anckert viennent de publier son troisième roman. Son éditrice préférée ne lui fait pas de cadeau. Intransigeante, Ev l'oblige à reprendre des chapitres entiers, discute d'une scène avec passion, l'accule au pied du mur : « Isa, tu ne manques pourtant pas d'imagination. Reprends-moi ce dialogue, qu'on sente tes tripes, putain de merde ! », pousse la désinvolture jusqu'à lui retourner un manuscrit avec la mention en page couverture : « Travail bâclé. Tu peux faire mieux, Darling ! » Isabelle proteste, se braque, l'envoie promener, ce qui ne donne rien, la traite de maniaque et d'obsédée, ce qui la fait sourire, de diamantaire défroquée, Ev rit aux éclats, heureuse que ça résiste un peu, sachant qu'Isabelle s'attablait deux, trois mois de plus, le temps qu'il lui faudra pour accoucher. Et Isabelle se met au monde sous ses yeux amoureux, comme du fond d'un lit, où elle s'abandonne encore avec la même ardeur. Ev l'en remercie, ravie de sa fidélité.

« Ev, je n'ai qu'une question à te poser. Je ne veux pas que tu répondes maintenant. Si c'est non, je comprendrai, tu n'auras plus de mes nouvelles. Si c'est oui, je serai là aux Fêtes, pour de bon... Ev, veux-tu me marier ? »

Sept semaines à se traîner comme une coque vide, plus envie de rien, ni de manger, ni de boire, ni de dormir, ni de rire, de rien. Des flashes de son corps sur le sien, son odeur de sous-bois sur son oreiller,

Les lavandes qui lui flanquaient les mauves, le désir d'Ev tout le temps, l'ennui de sa voix sur sa peau, le goût de sa présence en elle, le besoin de ses bras dans son dos, le désir d'elle partout dans sa vie. Timothée s'était impatientée.

— Mais qu'est-ce que tu attends pour l'appeler, pour lui dire j'arrive ? De quoi as-tu peur, bonyenne ?

— Qu'elle m'envoie promener.

— Bon... Ton maudit orgueil, encore !

— Ben, sapristi, Timothée, elle ne voulait pas que je parte et je suis partie quand même ! De quoi j'aurai l'air en rappliquant, hein ?

— D'une femme en amour par dessus la tête et qui s'ennuie pour mourir.

— D'une vraie folle, oui !

— Oui, folle d'elle, pour ça, je ne dis pas le contraire.

— C'est ça, ris de moi en plus !

— Pas plus que t'as ri de moi quand je me faisais du sang de cochon à l'idée de marier Gilles.

— Tim, tu confonds tout. Ta grande crainte, c'était qu'il avait déjà divorcé d'une première femme. Ça n'a rien à voir avec Ev et moi.

— J'étais morte de peur comme tu l'es aujourd'hui, mais j'ai quand même bougé, bonyenne ! Je ne suis pas restée prostrée à me ronger les ongles, pis à brailler toute mon âme comme tu le fais depuis deux mois.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je l'appelle pour lui dire je m'en viens ? Puis elle, à l'autre bout, tu penses qu'elle va se rouler par terre de joie ?

— Peut-être pas, mais sa réaction, comme tu le dis si souvent, ça lui appartient. C'est pas à toi de décider d'avance.

— Facile à dire... Elle va m'envoyer paître !

— Et puis après ? Au moins, tu seras fixée. Réveille, Isabelle ! C'est rendu que tu la vois même plus dans ta soupe, tu manges plus ! Tu ris plus, tu sors plus, tu travailles plus, t'es verte, t'es en train de te rendre

malade à force de regretter d'être revenue. Maudit torrieu, t'es en train de passer à côté de ta vie ! Tu penses pas qu'il est temps de prendre le téléphone, pis de risquer le tout pour le tout ?

— Ouais... T'as raison, Tim, je sais que t'as raison. Mais je n'ai pas inventé le courage.

— Ben, moi, je trouve bien plus difficile de survivre sans elle que de lui dire j'ai besoin de toi pour vivre. Qu'est-ce qui te fait si peur ? Qu'elle te dise non ? D'apprendre que ta belle Ev Anckert est pas aussi en amour que toi ? C'est ça ? T'aimes mieux souffrir à t'ennuyer d'elle ?

— Oh, Tim, je t'en prie, ne sors pas ton ironie ! Je suis morte de peur à l'idée de me faire rejeter, comme n'importe qui le serait à ma place... Toi y compris.

— Isabelle, si tout ce que tu m'as raconté dans tes lettres était vrai, Ev t'aime autant que tu l'aimes. Ça saute aux yeux. À moins que tu te sois fabriqué toute une histoire, ce qui m'étonnerait, telle que je te connais.

— De là à m'engager à long terme... Moi, je serais prête, je ferais le grand saut. C'est le cas de le dire. Pas qu'une petite affaire de déménager à Paris une fois pour toutes... Oh, et puis Saint-Sigmund, ça n'a aucun bon sens ! Elle a son travail, sa maison d'édition, ses amis, ses occupations, sa vie est remplie à ras bord ! Tu me vois débarquer dans ces conditions ? Il ne s'agit plus de vacances, là, mais de vivre avec elle pour de bon. De quoi je vais vivre, moi, hein ? Et puis, surtout, comment ? Accrochée à ses fesses ?

— C'est une perspective pas piquée des vers, comme je te connais !

— Oh, Tim, je suis sérieuse...

— Trop, justement ! T'es en train de perdre du naturel et ça te va pas du tout ! Tu viens de passer trois mois de rêve avec cette femme-là sans te demander à tout bout de champ ce qui allait arriver. Elle a trouvé le moyen de te dépanner sans que tu te sentes entretenue, pis de s'occuper de toi sans se perdre de vue elle non plus. Je vois pas ce qu'il y aurait de changé parce que tu t'installas dans sa vie pour plus longtemps. De quoi tu t'inquiètes, bonyenne ? Elle est riche à craquer et pis, elle est quand même pas demeurée, non ? Elle est sûrement en mesure de t'aider à t'installer, avec toutes les relations qu'elle doit avoir !

— Justement... Tu réalises ? Je vais être complètement seule là-bas, Timothée, je n'ai pas d'amis là-bas, moi, personne, à part Ev. Je serais complètement dépendante...

— Depuis quand, Isabelle Coache, tu t'inquiètes de manquer d'amis ? Ta belle Ev va te faire rencontrer plein de monde ! Elle va quand même pas te mettre sous clé ? Elle t'a déjà présentée à ses amis. Je te donne pas un an que tu vas devoir refuser des invitations. À part ça, les avions vont pas arrêter de voler, Isabelle. Tu pourras venir faire ton tour une fois de temps en temps. J'irai te voir, moi aussi. Eille, penses-y, nous deux en train de placoter aux Deux Magots ! Maudit torrieu, j'haïrais pas ça m'installer chez vous pendant une semaine ou deux, pis que tu me fasses visiter Paris. Je te ferais visiter Montréal quand tu viendrais... Oh, non ! Je te ferais plutôt garder le petit, pendant que Gilles et moi on se trimballerait en amoureux !

— Le petit ? T'es enceinte, puis tu ne me l'as pas dit ?

— Ben, non, pas encore, mais on essaye en bonyenne ! Si on additionne tous les essais, au bout du compte, ça doit commencer à faire un petit... Ça me rassure de t'entendre rire.

— Ouais... Et toi, t'es complètement folle... Mais, dis donc, pour penser à avoir un enfant, vous êtes vraiment en amour tous les deux.

— Oh, Isabelle... Tu feras sûrement jamais d'enfant avec Ev, mais je parie un vingt que vous êtes aussi en amour que nous deux. À part ça, pour les bébés, il doit bien y avoir moyen d'en faire d'un autre genre que ceux que Gilles et moi on se fabrique en ce moment... Envoie, appelle-la, Isabelle ! Si Ev t'aime pas assez pour te reprendre à vie, ça va donner un grand coup, au moins tu pourras en faire ton deuil.

— Mais ça ferait tellement mal, Timothée...

— Je t'aiderai à ramasser les morceaux, Isabelle. C'est pas la fin du monde... Pis t'en retrouverais une autre. Le jeûne, c'est pas ton fort, tu le sais. Là, t'as l'air d'une fille qui s'est lancée dans le macrobiotique. Tu ferais mieux dans le maquereau bionique, si tu veux mon avis !

Isabelle pouffe de rire avec Timothée.

— Veux-tu me dire, Timothée Barrette, comment je ferai pour me passer de toi, si jamais je déménage ma vie à l'autre bord ?

— Ben, tu m'écriras tes cochonneries, je les lirai à Gilles, on fera d'autres enfants, pis je t'en parlerai dans mes lettres ! Sans blague,

Isabelle, y a qu'Ev pour te dire si elle te veut à ce point-là. Je me souviens pas de t'avoir vue aussi éprise de quelqu'un et que tu restes assise entre deux chaises.

— Je n'ai pas l'étoffe d'une femme de présidente, moi... Tu comprends ? Ce n'est pas une femme comme les autres. Elle ne pourra pas lâcher sa maison d'édition comme elle l'a fait pendant deux mois. Je... Je ne suis pas à la hauteur, Tim, tu comprends ? Pas à la hauteur...

— Isabelle, pleure pas... Tu te fais du mal pour rien. Si cette femme-là t'aime pas assez pour te faire une place dans sa vie, au moins, tu seras fixée. Au pire, tu reviendras. Au mieux, tu lui feras comprendre ce que t'attends d'elle. Tu manques pas d'aplomb, quand tu t'y mets... C'est pour ça qu'elle t'aime, entre autres, parce que tu lui brasses le portrait ! Tu m'as écrit, réécrit à quel point ta belle Ev trafiquait sa routine pour être avec toi le plus souvent possible. Bonyenne, Isabelle, si elle te veut, elle va tout faire pour te garder ! Tu vas pas démissionner avant d'avoir essayé, non ? T'as quelque chose à vivre avec elle, rate pas le bateau, bonyenne !

— Tu penses vraiment qu'elle tient à moi à ce point là ?

— Isabelle, c'est de toi qu'on parle, là, pas d'Ev Anckert. Et toi, tu tiens à elle, non ?

Isabelle remue la tête en se mouchant.

— C'est de ta vie qu'on parle, insiste Timothée. T'as quelque chose à finir ou à continuer avec ta belle Ev. Tu vas pas lâcher juste parce que t'as peur qu'elle te dise non ? Je m'en voudrais à mort de te laisser passer à côté de ta vie... Isabelle, ta vie est là-bas. T'es en train de t'éteindre comme une vieille chandelle. T'es en train de te vider de ton âme, Isabelle... Il est grand temps que tu te fasses de la lumière, tu penses pas ?

Et Isabelle avait compris qu'Ev Anckert, elle l'avait dans son âme aussi creux que dans sa peau.

C'était un lundi. Il pleuvait sur Montréal. Il pleuvait sur Paris. Son rire au bout du fil, son rire transatlantique lui disait oui déjà. Ev l'avait rappelée, le samedi suivant. Il était quatre heures du matin à Montréal, un solo de mezzo, le cantique des cantiques, Isabelle en avait les aurores boréales. « Belle, je te veux... Tu sauras manœuvrer

toute une vie avec moi ? »

Voilà six ans demain. Même par gros temps, elle dirait oui encore.



**Du même
auteur**

Eine Sommerliebe in Paris

Traduction allemande de *Ev Anckert*.

Berlin : Verlag Krug & Schadenberg, 2001.

La terre multipliée par deux

Poésie. Québec : Le Loup de Gouttière, 2002.

Le dernier hiver.

Roman. Montréal : Éditions Sémaphore, 2012.



**Dans
la même
collection**

Petites morts en plein jour
Anita Berchenko

Mauvaises nouvelles
Xavier Fisselier

Les Jardins du Palais
Nicolas Bleusher

Le Récit d'une terreur passagère
Charles Dionne

La Sonnette ne marche pas
Gilles Maugenest

Une journée de fou
Gilles Piazio

Je ne suis que son nègre
Maud Saintin

La Pile du Pont
Audrey Betsch

Lisa
Jeff Balek

Le Garçon qui avait un chamallow à la place du cerveau
Anne-Marie Job

*

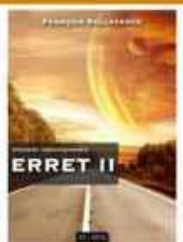
Retrouvez l'ensemble de nos titres sur www.numeriklivres.com.



Pour l'amour du LIRE.



numerislivres.com



- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)
- [21](#)
- [22](#)
- [23](#)
- [24](#)
- [25](#)
- [26](#)
- [27](#)
- [28](#)
- [29](#)
- [30](#)
- [31](#)
- [32](#)
- [33](#)
- [34](#)
- [35](#)
- [36](#)
- [37](#)
- [38](#)
- [39](#)
- [40](#)
- [41](#)
- [42](#)
- [43](#)

- [44](#)
- [45](#)
- [46](#)
- [47](#)
- [Du même auteur](#)
- [Dans la même collection](#)